

Votre Siècle

PHI

Sommaire

Préface de R.Debray	I
Avant-Propos	V
Cité sans rêve	3
Hommes-robots	41
Action infidèle	85
Bien intraduisible	117
Index des Auteurs	153
Sommaire	155

Préface

Graveur de mots, collectionneur et tailleur de maximes, Russe de Sibérie, installé dans les Bouches-du-Rhône et écrivant en français, mon ami PHI travaille le bronze avec dextérité. C'est une matière première un peu délaissée depuis le Roi-Soleil. Nos grands moralistes classiques ont taillé dans ce matériau d'un autre âge de lumineuses formules, tirées d'une bien sombre idée de l'homme. Qu'ils s'appellent La Bruyère, La Rochefoucauld ou Vauvenargues, ces lycanthropes ont traversé les siècles sans trop se démoder. Ils ont installé dans nos lettres une vitrine de grand luxe, un cabinet des antiques et des médailles, où se conservent, sur la plus haute tour, d'amères merveilles – telles ces monnaies romaines, enfouies dans des pots ou cachées au fond des jardins, dont la découverte fait la joie des archéologues. Ces bijoux acérés et denses, qui se taillent pièce à pièce, sont à circulation restreinte, et les éditeurs n'en raffolent pas, car elles ont encore moins de marché que les nouvelles ou les quatrains.

Point étonnant que PHI trouve porte close chez nos éditeurs. C'est peu de dire, qu'à l'ère de la monnaie abstraite et numérique, faite pour filer à la sauvette et se planquer mine de rien aux îles Caïman, les monnaies et médailles du numismate ont quelque chose d'intempestif et d'incommode. Elles viennent de loin, et visent haut. C'est leur point d'honneur. On n'achète pas ses asperges au marché avec du lourd et de la ronde-bosse. Les solides qu'on débite en statues, stèles, médaillons, le post-moderne s'en détourne d'instinct : trop opaques et trop peu maniables.

Les émaux et camées sur la cheminée du grand salon seront donc dits rebutants, parce que résistants. La preuve : les formules peu amènes, ciselées par PHI ne

sont ni parthes, ni grecques, ni byzantines mais crûment contemporaines. Il n'y est question, au fond, que de nous et de nos démocraties, avec nos mots en toc, nos fausses vertus et nos abandons. Rien d'aguichants.

L'écriture lapidaire, fût-ce sur des sujets d'actualité, ne saurait déroger à des règles éternelles. Est requis, en premier lieu, un tempérament pessimiste, brouillé avec le suave et le kitsch, dédaignant boudoirs et bonbons. La maxime est une déprime surmontée. Rien à voir avec la fiente de l'esprit qui vole, la saillie du boulevardier, le bon mot du gai luron, la pointe du sémillant.

C'est une larme de pierre, une longue souffrance, que vient soulager in extremis un bonheur d'écriture, la politesse d'un désespoir, propre à des neurasthéniques, qui se savent déchus, mais doutent fortement de leur salut.

L'auteur type de maximes est soit un Romain stoïque, prêt au suicide, comme Chamfort, soit un Pascal athée, comme Cioran. Le sévère grand teint chérit sa misère à mi-mot, sans tambour ni trompette, avec une altière pudeur, comme, chez Flaubert, l'huître pour sauver sa perle, se referme d'instinct à l'approche de la fourchette. « J'ai de l'esprit, reconnaît La Rochefoucauld, mais un esprit que la mélancolie gâte... ».

La maxime, deuxième handicap, est aristocratique, ceci impliquant cela. Elle a sang bleu et talon rouge. On reste entre happy few, pour un cacher-montrer. L'autorité émettrice se doit d'être noble. La Rochefoucauld est duc, Vauvenargues, marquis, et La Bruyère, tout roturier qu'il est, porte le titre de gentilhomme et fréquente les Condé. Les Caractères, entre deux portraits, retrouvent la disparate, le dépouillé et le gravé du féodal.

Fils de bagnard, né au Goulag, PHI a la hauteur et la distance courtoise des princes chauffeurs de taxi de l'entre-deux-guerres, déplumés par les bolcheviks

et contraints à l'exil. On a compris que la taille fine, politiquement incorrecte, penche du côté droit. Ce n'est pas le mien, et il m'arrive de le regretter, car la bonne littérature nous arrive assez souvent du mauvais côté.

La fouettée, la nerveuse, la sans graisse. Celle qui fait vite et ne tire pas les sonnettes. Dire le plus dans le moins (maxime vient de maximum) est un exercice orgueilleux, qui ne mendie ni rétribution ni applaudissements. C'est le républicain enthousiaste et naïf qui met du beurre dans le potage, au risque de l'ampoulé, parce qu'il cherche à partager, à argumenter, à persuader. C'est le penchant de l'avocat : en rajouter. La preuve est plébéienne, le développement – progressiste. L'ellipse convient mieux au génie qu'on dira chagrin, resserré et perçant, de ceux dont le but n'est pas de réformer le monde, encore moins de changer la vie, mais tout simplement d'éclairer les gens d'un peu plus haut, ou plus loin. Au reste, les adeptes de la désillusion se déjugeraient s'ils se mêlaient de recruter, sous quelque bannière, en sacrifiant aux effets de manche de l'illusion lyrique ou aux lenteurs de la démonstration pédagogique.

Aussi les vrais moralistes ne font-ils pas la morale. Ces désabusés s'interdisent autant l'esprit de système que les élans de charité. Ils fouillent nos sous-sols à petits coups secs. La confession dédaigneuse, en dents de scie, l'élosion des sutures logiques (alors, toutefois, en effet, tandis que) et autres chevilles, la vue en plongée, la razzia ou le raid – c'est la prose musclée et rapide du soldat ou du juge. L'aphorisme a le tranchant d'une définition (d'où sa place en philosophie) ; la maxime a le tranchant d'un verdict (d'où son usage en morale). Les deux faces du laconique, ordre militaire ou sentence judiciaire, ont régulièrement alimenté la terreur dans les lettres comme dans la pensée.

Aux marques du style sec à la française, PHI ajoute deux circonstances aggravantes : la profondeur philosophique à l'allemande et un déchirement

d'âme très slave. On est plus proche de Nietzsche que de Cyrano.

La maxime à l'ancienne nous bat un peu froid et nous tient la dragée haute. Elle est au tweet ce que le salon est au café, l'Académie aux Goncourt, un dé de Grand Marnier à un verre de beaujolais. Le contraire d'une porte claquée, un « hello ! » par la fenêtre.

L'art, comme chacun sait, vit de contraintes et meurt de liberté. Reste à voir si notre gazouillis de 140 signes, si la maxime low-cost, si le clin d'œil en passant, pourra ouvrir entre nos arcades sourcilières d'anxieuses avenues de rêve ou de pensée. Peut-être manque-t-il à nos haïkus numériques et drolatiques un peu trop expéditifs « cette goutte d'amertume qui aide à bien vieillir », – et qu'on a tant de plaisir à rouler sous la langue, dans de lentes gorgées, comme celles que nous réserve PHI, cet étrange étranger, mon ami franco-russe, fâché autant avec son pays qu'avec le nôtre. Ses pages aideraient plus d'un à bien mûrir.

Régis Debray

Avant-Propos

En envoyant aux éditeurs parisiens mon premier essai en français, je ne doutais pas de son accueil – je prévoyais des mains fraternelles, des esprits séduits, des exclamations de reconnaissance, de solidarité, de joie. De cet essai émanaient l'enthousiasme pour ce monde, l'admiration et la vénération de ses plus belles têtes, l'amour de l'intelligence et de l'art. Je ne reçus aucune réponse, aucune critique, aucune recommandation – un silence, plus qu'une indifférence. Abasourdi par tant de bêtise de mes destinataires, mais aussi, par ricochet, de mon public potentiel, j'avalai vite mes coulevres de miel, pour engager contre cette sale engeance mes manœuvres de fiel. Les voici, sous vos yeux.

Non seulement cet ouvrage lui-même, mais même cette Introduction ne seront que des collections de maximes. Ce n'est pas la suite dans les idées qui m'intéresse, mais leur naissance. Les parcours et les fins sont affaire des journalistes ; je m'arrête après chaque commencement réussi.

Nous sommes enfants d'une langue et d'un siècle. Je suis orphelin, à double titre : la langue française n'est que ma marâtre (j'ai quitté ma mère naturelle, la langue russe, faute d'entente avec sa tribu), et je me sens étranger dans ce siècle (comme je l'aurais probablement été dans n'importe quel autre). Ma famille d'accueil resta indifférente à mes épanchements atopiques et atemporels. Je cherche des caresses, mais on me répond par des exigences de clarté, de compréhension et de cohérence. Contrairement à Wilde : *Je sais trop que nous vivons dans un siècle, où l'on ne prend au sérieux que les imbéciles, et je vis dans la terreur de ne pas être incompris - I know pretty well that we live in an epoch, when only fools are taken seriously, and I live in terror of not*

being misunderstood - je ne veux pas être pris au sérieux ; je suis frustré de la froideur de ma nouvelle famille et de l'accueil qu'elle réserve à mes caresses. Je veux aimer et être aimé ; je ne vis pas *entre la crainte de n'être pas compris et la terreur d'être compris* - Valéry.

Le rêve complète l'espace et le temps comme sphères de notre existence ; je ne vécus ni dans l'âge de mon soi connu, ni dans notre espace, ni dans votre temps, je vécus dans le rêve de mon soi inconnu - ni mémoire, ni langue, ni traces.

Pour que ce siècle ne soit ni matière ni moteur ni maître, il suffit de ne toucher qu'aux choses sans date et de ne dater que les événements sans nom. *Moi, qui aspire aux astres, comment ferais-je des soucis de ce siècle matière de mes chants ?* - G.Leopardi - *Ond'io, degli astri desioso, al canto del secolo i bisogni omai non penso materia far.*

L'une des confusions, créées par ce siècle, et qui m'embête sérieusement, c'est que les deux castes traditionnelles - les riches et les forts - se fusionnèrent. Et je ne pourrais plus dire : c'est avec enthousiasme que je participerais à l'œuvre d'égalisation matérielle totale, mais je n'aurais rien d'immatériel à partager avec les ex-pauvres et beaucoup avec les ex-forts (qui, en réalité, ne seraient que des ex-riches).

Si le pathos de mes lignes ne sombra pas dans un rôle clanique d'incompris, je dois en remercier ce siècle de sourds et d'aveugles, car il ne m'adressa aucun mot ; aucun écho n'infléchit ma voix, aucune main ne s'offrit à ma tendresse, aucun regard ne croisa mes vides. Solitude sans sons, sans mots, sans caresse.

Il s'agit de bien choisir son interlocuteur : ni contemporain ni collègue, donc pas un homme mais un Juge muet et omniscient qu'on a envie d'appeler Dieu. Et si mon exaltation me porte à croire entendre une vox

Dei, je dois me dire, que ce n'est qu'une *vox populi* - je retrouverais vite le béni silence de mes dialogues inentamés, où naissent et le sentiment et la pensée : la pensée est un soliloque de l'âme sur le chemin vers elle-même (Platon). Horace : *Je hais la foule profane et l'évite - Odi profanum vulgus et arceo* - est trop plat ; haïr la foule docte, dans laquelle je suis plongé, dans ce siècle éclairé, devint autrement plus vital. J. La Fontaine haïssait les *pensers vulgaires*, puisqu'ils furent *injustes, téméraires* ; aujourd'hui, c'est leur justice douceâtre qui est beaucoup plus nauséabonde.

Si je m'épanche, c'est surtout parce que Quelqu'un m'écoute ; mais si s'y mêle la bile, c'est parce qu'aucune oreille d'homme n'est en vue. Ce siècle maudit ne prête l'oreille qu'au fait divers des cloaques ou au compte-rendu des colloques.

À trop écouter sa propre musique intérieure, l'homme des ombres devient sourd aux appels de la vie (*L'homme des Lumières est aveugle* - Sartre).

En moi il y a plusieurs émetteurs, dont le mieux adapté à l'oreille divine s'appelle âme. L'âme est muette ; c'est dans des impasses de la raison que je la comprends le mieux. Un moyen, incertain mais indicatif, pour que mon esprit en soit son porte-parole, est de ne pas me laisser envahir par le bruit de mon siècle. L'esprit, détourné des choses, et si c'était l'âme même ?

Dans ces lignes, je serais sans doute en retard sur mon siècle : l'action, accompagnée jadis d'orgueil ou de honte, devint aujourd'hui opération, c'est à dire exécution d'un morceau d'un algorithme incolore, insipide, indolore. L'âme, détachée désormais des mains et cerveaux, chôme ou suit une formation de cadres inférieurs. Je me sens souvent dernier hébété dans un siècle lucide.

Devant tant de lumière certaine, autour de mes droits bien compris et écrits, je finis par ne plus distinguer la belle stature de la liberté, puisque *la liberté s'illumine dans les ténèbres* – N.Berdiaev - *тьма связана со Светом свободы*. Dans ce siècle de transparence, j'apprécie la chance d'avoir une âme opaque. La liberté se manifeste mieux dans l'attachement à l'invisible que dans le détachement du visible.

Trois attitudes, face à la liberté politique : croire la posséder, se battre au nom d'elle, la croire insignifiante - la bêtise, la force, la faiblesse. Pour continuer à tenir à l'ironie et à la pitié, ces deux piliers de la noblesse, la troisième position est la seule possible. Vivre dans une lumière immuable, se frayer le chemin vers la sortie de sa caverne, se vouer au jeu des ombres.

L'esprit pur est au-dessus des mots impurs, comme l'être des cuistres ou l'étant des rustres, il leur oppose le lustre - des *valeurs*. Mais nous vivons au siècle des déconstructeurs : se déprendre de la magie des valeurs pour s'adonner à la logomachie des vocables. L'âme, elle, se met au-dessus des valeurs, elle sacre les axes : le Bien – l'action, l'amour – la souffrance, la beauté - la tristesse.

L'esprit forma une telle couche des actes, que l'âme échoue à pénétrer, pour atteindre le rêve. On est dans l'intermédiaire des problèmes et dans la routine des solutions. Ce siècle se désintéressa des sources et des fins ; il est dans des réserves, retenues, résidus. L'art et la science accumulatifs.

L'aspect inchoatif-terminatif du mystère devint désuet. Pourtant, *le plus beau de ce que nous pouvons éprouver est le mystère, source de tout art ou science vrais* – A.Einstein - *das Schönste, was wir erfahren können, ist das Mysterium. Es ist die Quelle aller wahren Kunst und Wissenschaft*.

Dans leurs tableaux, les Anciens peignent, à 95%, l'Homme et à 5% -

l'homme de l'Antiquité ; à la Renaissance, cette proportion est de 50/50 ; aujourd'hui, 5% seulement vont à l'Homme, le reste dévolue au siècle, à la routine, aux choses. Jadis, on prêtait aux *choses inanimées* des larmes (*lacrimae rerum* - Virgile) ou même une âme (Lamartine) ; aujourd'hui, où l'âme est obsolète, on n'y met que son esprit.

Les thèmes éternels, les valeurs invariantes, la grandeur d'âme, ne nichaient pas plus dans les siècles mieux lotis que le nôtre. Et dans nos souhaits de détacher l'homme du présentisme, le renvoi à l'Histoire ne sert à rien. Les hommes *vécurent* toujours de la version courante ; il s'agit de les faire *rêver* de ce qui est invariable. Mais ce besoin d'immobilité se marie mal avec la bougeotte populaire.

À force de s'occuper davantage de l'anesthésie que de l'euthanasie, notre siècle fait proliférer les séniles sans plaies et les juvéniles simplets. Toutes les idées intéressantes furent, depuis longtemps, totalement parcourues, scrutées et classifiées ; y imaginer d'étonnantes découvertes et y chercher de l'originalité est l'une des sottises qui expliquent le dépérissement de l'art à base d'idées. Ce siècle est abondant en idées et images banales. Il est stérile en images nobles, cette seule source durable d'un vrai art.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges caverneux. Le savoir, dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

L'intelligence est moins curieuse que la bêtise ; elle interroge moins de sources de souffrance. Mais elle a l'art de creuser les plus prometteuses.

L'école de la souffrance n'attire que les âmes buissonnières. De tous les temps, il existaient l'art des repus et l'art des souffrants, l'amusement et la musique. L'amuseur public l'emporta largement sur les muses

pleureuses. La souffrance projetait de la gravité sur les classiques, de la stridence sur les romantiques. Elle disparut des écrans de notre siècle échetier, au service de l'allégresse.

Des jeux pseudo-logiques avec des concepts tirés au hasard des soutenances de thèses, en psychologie ou en physiologie, ce charabia insipide de la professorale clanique, s'attachant, au gré des modes, au rationaliste le plus absolu, au charlatan de Vienne ou au dingue de Turin, mais sans leur talent, dans cette niche logomachique alimentée par E.Husserl et Heidegger, Sartre et A.Badiou, où l'on refuse à Pascal, Voltaire ou Valéry le titre de philosophe, que s'arrogent tous ces arides pontifes de faculté R.Barthes, M.Foucault, G.Deleuze, P.Ricœur, J.Derrida. Siècle de *Dozenten* et d'agrégés !

Les demi-frères s'entendent rarement (l'esprit volage fréquente la nécessité, la raison ou l'illusion - où commence la bâtardise ?). La science fait découvrir la beauté de tout ce qui conduit à l'homme ; la philosophie illumine la beauté de l'homme seul ; la littérature en sacre l'exil (ce siècle d'ennui ne s'intéresse qu'aux avortons : sciences, philosophie ou littérature - *sociales* !?). Le contraire du suicide en littérature s'appelle réification. *Toute littérature, qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie, est une littérature homicide et suicide* – Baudelaire.

Rien ne danse plus dans cette lugubre marche du siècle. Cette bruyante littérature ignore la musique. *L'architecture fait chanter l'édifice* - Levinas. La salle-machines se substitua à la tour d'ivoire. Et *en littérature, aujourd'hui, on fait bien la maçonnerie, mais on fait mal l'architecture* – J.Joubert.

L'art aura été le dernier lieu de la persistance de l'humain dans les affaires des hommes. La palpitation se parque dans des gymnases et fuit le Verbe.

Le souci du siècle est de ne vénérer le Logos saignant qu'en tant qu'un concept logopédique, coloristique ou culinaire.

Tant que l'art durera, aucune solitude ne sera absolue. Il crée des contemporains compatissants à travers des siècles et des langues sans aucune chance de contact entre eux, hors de l'art. L'art naît de la conscience, que le dit n'a pas d'oreilles, le fait - pas d'yeux, l'entendu - pas de bouche, le pleuré - pas de vie, le pensé - pas de juge.

L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

La race des solitaires est menacée d'extinction. Ils se reproduisaient en embrassant de séduisantes et troublantes idées ou images. Notre siècle mit le livre, la forêt, la mer et la montagne dans le même paysage que le bureau, la déchetterie et la criée. Les porteurs du virus solitaire sont de plus en plus frappés de stérilité, et l'air de l'époque est plus propice aux exhalaisons des foires. Mais nos congénères sont compatissants aux handicapés : les culs-de-jatte ont leurs escaliers, les aveugles leur alphabet, les sans-abri leur asile, les solitaires leur droit au silence.

Pas de lumière, extérieure à moi-même, qui délimiterait les lieux de mon naufrage. Aucun phare ni fanal de ce siècle caboteur, mais de hautes étincelles d'un feu, qui crépitait devant ma caverne sibérienne. La passion russe est la liberté, sa routine - l'esclavage. De qui, au juste, parle Camus - *La passion la plus forte du vingtième siècle : la servitude* ? Le Russe n'est libre qu'en eschatologie : *La passion russe : le désir du contact*

direct avec tout ce qui est initial – Jankelevitch.

La sidérante médiocrité des *libres* plumes russes, au XXI-ème siècle ! L'oubli total du grand héritage : *Hier encore, la littérature russe, c'étaient des Pouchkine et Tolstoï, et maintenant, il ne restent que des "maudits Mongols"* – I.Bounine - *В русской литературе еще вчера были Пушкины, Толстые, а теперь почти одни "проклятые монголы"* - bien qu'aujourd'hui ils soient plutôt Américains. *Le seul avenir de la littérature russe est son passé* – V.Zamiatine - *У русской литературы одно только будущее : её прошлое.*

Les chutes, au moins, permettent de se lamenter sur le sort d'une verticalité instable, mais la mort pétrifie nos cerveaux et nos mots, dans une horizontalité de morgue - tel est mon regard sur la Russie du XXI-ème siècle, où l'on chercherait en vain la moindre trace de la conscience de [L.Tolstoï](#), de la pénétration de [Dostoïevsky](#), de la grâce de Pouchkine. Aucune trace, non plus, du moujik, du boyard ou du pape, tels que les siècles précédents les connurent. Le sens du grandiose - dans le sourire, la grimace ou la honte - abandonna cette contrée, sans pasteurs ni chantres, où sévit le charlatan.

Jamais, depuis Catherine II, le parti de la liberté ne fut aussi orphelin de ses élites que dans la Russie du XXI-ème siècle ; c'est avec nostalgie qu'on se souvient encore des aristocrates du temps de Pouchkine, des socialistes du temps de [Dostoïevsky](#), de l'intelligentsia du temps de Tchékhouv ou même des dissidents du temps de B.Pasternak - des voyous corrompus votent aujourd'hui, en pleine liberté, pour ... voyous corrompus.

Le béton et les crottes de chèvres recouvrent le marbre de l'antique Grèce. J'ai peur, que le Russe du XXI-ème siècle verra la culture russe des deux siècles précédents avec les mêmes yeux que le Grec d'aujourd'hui -

les temples d'Athènes, d'Olympie ou de Delphes. Quant aux chances d'un renouveau religieux, si A.Malraux s'y trompa une seule fois, O.Spengler a, hélas, tort doublement : *Dans l'avenir, la vraie aristocratie et le vrai culte se formeront à la russe - In Zukunft werden sich echter Adel und Priestertum russischen Stils herausbilden.*

L'actualité, aujourd'hui, occupe la totalité des horizons humains ; tout est consacré au jour, et la nuit des temps n'attire plus grand-monde. Curieusement, *actualité* se dit en russe - *haine du jour* : *Je porte au siècle la haine du jour* - Maïakovsky - *Я веку злобу дня несю*. Il serait plus subtil de porter au jour l'amour du siècle.

Le siècle suivant ne sera ni celui des nations ni celui des internationalismes, il sera le triomphe de la seule Internationale qui réussisse, celle des marchands. D'ailleurs, la mort de Dieu (dont A.Malraux aurait prédit, au contraire, un retour anthume triomphant) facilite, déontologiquement, l'inexorable ascension morale du lucre ; qui encore se souvient, que *le marchand déplaira toujours à Dieu - homo mercator nunquam potest Deo placere ?*

Qu'il est enviable, ce XIX-ème siècle, prêt à consacrer aux fantômes une part de ses rythmes ! *La vanité, même parmi ceux qui s'immoleraient pour une haute cause, la vanité est une maladie propre à notre siècle - L.Tolstoï - Тщеславие, даже между людьми, готовыми к смерти из-за высокого убеждения, есть особенная болезнь нашего времени*. Que dirais-tu du nôtre, où tout geste, tout mot sont calculés par de transparents algorithmes ? *Deux tiers de tout ce qui se calcule, dans ce monde, se fait sans intervention de la pensée - G.Lichtenberg - Von allem, was ausgerechnet wird in der Welt, geschehen zwei Drittel gedankenlos.*

Après les holocaustes du XX-ème siècle, tant de lamentations sur le mal

radical, qui ferait partie de la nature humaine, et sur la scélératesse des idées, tandis que la leçon principale aurait dû être la séparation définitive entre les idées et les actes et le retour des plus belles des idées dans leur milieu naturel - le rêve.

L'individualisme est à l'origine des monstruosité du siècle dernier, individualisme du héros ou individualisme du fourbe. C'est la démocratie qui l'emporte, c'est-à-dire le collectivisme, celui de l'espèce la plus grégaire, du marchand.

L'aberration du siècle dernier - étoiler la loi, l'aberration du nôtre - doter le ciel de lois ; deux déviations fatales des émerveillements de Kant : *le ciel étoilé et la loi morale - der bestirnte Himmel und das moralische Gesetz*. Suivant cette lumière, le sage s'occupera de l'astronomie et de la justice, le sot - de l'astrologie et de la superstition, le philosophe - de sa propre étoile et de sa propre honte. Ne pas oublier, que le déclin de l'Âge d'or commença avec l'abandon des humains par Astrée, fille-étoile, dernière Immortelle à frayer avec les humains et se transformant, bêtement, en vulgaire justicière - Balance, dans un ciel éteint.

Pour que le néon et l'hygiène satisfissent le besoin des hommes en lumière et en pureté, il fallut, au XX-ème siècle, tenter les deux termes de l'alternative *tolstoïenne* : *éclairer ou être pur (светить или быть чистым)*, le *phénomène* ou le *fantasme*, le communisme ou le nazisme, aboutissant aux ténèbres et à la boue. La cuirasse exclut la pureté d'âme quoi qu'en pense Dante : *sous l'armure du sentiment d'être pur - sotto l'asbergo del sentirsi pura*.

Par contraste avec le Siècle des Lumières, on est tenté d'appeler le siècle dernier - Siècle des Ténèbres, mais le second n'est que l'incarnation de ce qui ne fut conçu que par et pour l'esprit. Les Barbus, dans leurs Écoles ou leurs nuages, n'auraient jamais dû descendre parmi nous et ne pas laisser

leurs esprits engrosser nos lettres, par inadvertance.

Plus qu'à la virulence lyrique de [Marx](#), c'est à l'érudition mécanique de [Hegel](#) que le XX-ème siècle doit ses plus horribles holocaustes : toutes ces balivernes sur l'Histoire, la *dialectique*, la religion, l'État, où tout est minable, tout est contre la liberté imprévisible de l'homme et pour la rigueur toute robotique.

Il paraît, que le premier supplice du méchant soit son propre rêve ; oh combien plus de supplices des autres débutèrent au siècle dernier par le rêve des grands cœurs !

On s'ennuyait ferme avec des *explications* du monde ; le prurit des *transformations* s'empara, au siècle dernier, de la Russie et de l'Allemagne, en suscitant d'immenses enthousiasmes et débouchant sur d'immenses charniers. Au lieu de tolérer la présence simultanée de l'ange et de la bête, dans l'homme solitaire, on voulut cultiver l'ange collectiviste ou la bête raciste, censés aboutir, tous les deux, à l'homme nouveau. Mais ce n'est pas lui, c'est l'humanité tout entière qui changea : personne ne s'intéresse plus aux explications du monde, tous se contentent de sa gestion.

Si vous voulez une humanité, tenant au pur ou au fraternel (ces deux hypostases politiques du sacré), à la grandeur d'âme, à la générosité du cœur, à la noblesse d'esprit, le passage par des camps de concentration est inévitable - telle est la terrible leçon du XX-ème siècle, qui fait de chacun de nous - un partisan inconditionnel du lucre comme du seul appât non sanguinaire. Combien de siècles faudra-t-il attendre, avant que l'homme-consommateur et l'homme-contribuable redécouvrent l'homme-saint, l'homme-héros, l'homme-frère ou l'homme-poète ?

Il fallut vivre les affreuses ténèbres du XX-ème siècle, pourtant nées des

Lumières du XVIII-ème, pour assister à la fin d'une époque, qui dura deux siècles et demi, de Voltaire à [Sartre](#), de A.Radichtchev à A.Soljénitsyne, de [Goethe](#) à H.Böll, ces hommes, qui portaient en eux toute la douloureuse conscience de l'humanité, et dont la parole portait quelque chose de surhumain. Aujourd'hui, il ne nous restent que des écologistes, des tiers-mondistes, des ardents défenseurs de la croissance ou des farouches adversaires de la discipline budgétaire.

La liberté sort, triomphante, du XX-ème siècle ; les deux grands vaincus – la fidélité à la grandeur et le sacrifice au nom de la justice. La fraternité et l'égalité – disqualifiées à jamais. Désormais, la transaction sera le seul mode d'échange entre les hommes.

Les siècles d'ennui, après avoir rougi dans un siècle de sang, sont aujourd'hui d'un gris intégral, que lui imprime la loi du grand nombre. Jadis, le hasard fut le contraire de la volonté ; aujourd'hui, il en est le synonyme.

Au XVIII-me siècle, les concurrents du poète furent le prélat et le général ; au XIX-me – le général et le scientifique ; au XX-me – le scientifique et le politicien ; au XXI-me – le politicien et le manager. La hauteur du défi correspond à l'éclat de la riposte. Plus de bassesses ni de profondeurs ; et l'on attrape la platitude en la combattant.

Le robot actuel découle tout droit du rêveur du XVIII-ème siècle ; la poésie se trouve à l'origine de tous les grands courants ; rien de plus instructif que ce parcours - les poètes : [Héraclite](#), Parménide, Pythagore ; les vulgarisateurs : [Platon](#), Épicure ; les professionnels : [Aristote](#), [Kant](#). La taverne, la caverne, la caserne.

Ce que les hommes *font*, est de plus en plus inattaquable. Ce qu'ils *pensent* et ce qu'ils *sentent* est de plus en plus morbide. Mécanique des

gestes, mécanique des cœurs. La synthèse : le vivant plaqué sur du mécanique (l'analyse de H.Bergson voyait le contraire). Et c'est précisément ce caractère mécanique qui accorde les actes et les pensées et qui est à l'origine du fléau de ce siècle - le pullulement des consciences tranquilles. *Votre esprit est emprisonné dans votre bonne conscience* - Nietzsche - *Ihr Geist ist eingefangen in ihr gutes Gewissen*. La *recta ratio* et la *recta conscientia* vont rarement de pair, quoiqu'en pense Cicéron.

Au siècle à boutons et à claviers, qui est le nôtre, on peut se contenter de son doigt, à moins qu'on retourne à la vraie baguette magique, le doigt d'une femme en mouvement. *La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à mains !* - A.Rimbaud.

Les calamités des siècles passés furent souvent dues aux coups de canif au contrat social, qui liait les puissants à la plèbe ; le roi mystifiait, le parlement jouait la comédie, le général bombait le torse. Et la recherche de la vérité y fut celle du bien. De nos jours, où peu s'en faut pour que le mensonge disparaisse définitivement de la scène publique, remplacé par d'odieuses vérités, tout le monde est persuadé, que tout dysfonctionnement vient des prétendues duperies ou cabales. Personne ne prête plus l'oreille à la voix du bien personnel, noyée dans le brouhaha des vérités collectives ; chacun est sûr de tenir sa vérité personnelle au bout de son droit, moyennant quelques devoirs monétaires au bien collectif.

Ce siècle est persuadé, que le monde se décolore. Mais c'est sa propre vue qui baisse. A.Malraux vit juste, en lui prédisant un *mainstream* religieux (avec les dieux *réintégrés*), mais il ne pouvait pas se douter de sa vraie raison - la désintégration des poètes, la sécularisation des penseurs, la perte de vocation des martyrs. Le rouge au front, on se jettera dans les bras du Pape, du Dalai-Lama, de l'Ayatollah, en fuyant le seul occupant de la scène publique - le marchand. Ou, tout au contraire, on congédiera les héritiers de Sabaoth, du Bouddha et de Lao Tseu, pour

adhérer, conscience en paix, au seul dieu qui ait réussi, au Mercure des marchands. La seconde issue est plus probable.

L'homme est un mystère, dont la vénération aurait dû être à l'origine de toute religion. Mais le XX-ème siècle proclama, que l'homme ne fût qu'un épineux problème, et le XXI-ème - qu'il ne soit plus qu'une banale solution. Au lieu de fêter un mystère, comme l'espérait Malraux, on exploitera une solution.

Les fondateurs d'Églises : ses Pères - l'orthodoxie, Charlemagne - le catholicisme, Luther - le protestantisme ; recel de faux, faux, usage de faux - tout est prévu pour la rétractation et le verdict. Et chaque fois huit siècles séparent ces croires à former, comme huit siècles séparent les pensers du formé : [Aristote](#), [St Augustin](#), St Thomas, Wittgenstein. La prochaine étape serait donc un nouveau croire. Mais croire, en absence des âmes, est-ce encore croire ? St Thomas comptait onze passions ; quatre siècles plus tard, [Descartes](#) n'en voyait plus que six ; encore quatre siècles, et bientôt nous n'en serons qu'à zéro.

Le siècle des robots s'ouvre par des sentences comme : *L'amour, c'est l'espace et le temps rendus sensibles* – [M.Proust](#) ; il sera définitivement mûr, c'est à dire totalement aseptique et insipide, quand on les prendra au sérieux.

Le problème, qui est propre à notre siècle, est la surproduction. Celle des navets est régulée par la réduction de surfaces cultivables ; celle des idées est nivelée avec leurs substituts jetables ; celle de la bile est jugulée par le garrot de l'ironie impitoyable. Une circulation trop libre d'avis empoisonnés fait peser sur notre sang le danger de gangrène ; l'ironie s'occupe de salutaires saignées quand ce n'est d'honorables funérailles. L'ironie nous épargne le ridicule du dernier pas, comme la pudeur nous refuse l'imposture de la maîtrise du pas premier. Autrui et Dieu s'en

chargent.

La vérité sans sujet, c'est ce que suit et poursuit le siècle, la vérité technique. Mais c'est la vérité sans objet, la vérité artistique, qui me séduit : de belles échappées de vue sur des bribes fortuites d'une réalité inaccessible.

Les martyrs des siècles passés s'accrochaient à la vérité, parce qu'elle était crucifiée. Aujourd'hui, en les imitant, on prierait sur le mensonge, le seul proscrit des paisibles sanhédrins.

La vérité, qui ne se présenterait aujourd'hui que sous forme artistique, est prise de haut, par ce siècle arithmétique. Et dire, que jadis, présentée sous seule forme mathématique, même l'erreur était abaissée au rang des platitudes.

Les frontières entre l'actuel et le virtuel s'estomperont dans le siècle à venir. Dans un musée, on vous fera voir des idées, des mots ou des images, que cultivaient des siècles bornés par la souffrance, le doute et l'arbre. La transaction et l'interaction évinceront définitivement le vol et le don, le poing et la larme.

Il suffit de ne pas quitter le vrai, pour rester dans le bon, - cette funeste sottise [socratique](#) est à l'origine du plus terrible Mal, qui ait jamais frappé le monde, lorsque, au XX-ème siècle, les fanatiques du vrai unique se transformèrent en justiciers. Que le roi Salomon fut plus intelligent, en ne demandant à Dieu que de lui accorder *un cœur attentif, afin de savoir distinguer le bien d'avec le mal* !

Dans le monde futur, il n'y aura pas de contraintes morales, chacun consacrera, librement, au moins 7% de ses revenus aux œuvres de charité, ne demandera jamais plus de 3% d'intérêts sur les prêts octroyés

à ses enfants et versera des sommes correctes sur le compte de sa mère renvoyée dans un mouiroir. Des siècles de l'art on passa au siècle-dollar.

Ce siècle est celui des greffes des cœurs en bronze, et au plus tendre âge. De ces cœurs bronzés, à toute collision, ne jaillit désormais qu'une sonorité porteuse de messages en nombre.

Depuis un demi-siècle, tous les nigauds prétendent, que la vitesse est la source du malaise ambiant. Tandis que c'est, chaque fois, la perte de hauteur, le nez-à-nez avec ce qui bouge, qui est le vrai mal. La vitesse n'est affaire ni des pieds ni même des ailes, mais du regard (*À mon regard je rends la liberté, et à mes pieds - Hadès* - Euripide). Ce qui est propre à notre époque, c'est que la désertion des altitudes prend l'allure d'une désertification irréversible.

Ils se lamentent : tout perdrait le sens. Tandis que le vrai drame de ce siècle est que ce fichu sens finit par tout envahir, en étouffant tout songe insensé.

Aujourd'hui, avoir le courage de ne pas être au courant de certaines évidences sociales est souvent le seul moyen d'échapper à la contamination par le conformisme ; comment ne pas ricaner devant le suranné : *sapere aude* ! En plus, ce siècle d'inerties oublie, que la devise complète fut : *sapere aude, incipe* ! Le goût des commencements et des finalités s'efface, au profit des mornes parcours robotiques.

Depuis deux siècles, on nous annonce le dépérissement de la culture européenne, qui viendrait d'un nihilisme rebelle. Or, c'est un holisme grégaire qui s'en charge, avec beaucoup plus d'efficacité. *Chute de tout à cause de tous ! Chute de tous à cause de tout !* - Pessoa. Aucune contre-réforme, aucune contre-révolution en vue ; l'abêtissement, c'est à dire la robotisation (succédant à la moutonnaille, cette *parfaite et définitive fourmilière* - vouée par Valéry à la permanence), semble être irréversible.

Et comme conséquence logique - l'extinction du regard, puisque c'est la culture qui le forme ([Nietzsche](#)).

Les hommes les plus respectés : au XVI-ème siècle - les théologiens, au XVII-ème - les dramaturges, au XVIII-ème - les philosophes, au XIX-ème - les romanciers, au XX-ème - les poètes, au XXI-ème - les managers.

*L'homme nouveau, élevé par la grandeur ou porté par la fraternité, est impossible, ce qui explique l'échec des totalitarismes du XX-e siècle. Un commencement historique ne se prépare que par le *premier* homme (le mouton) ou le *dernier* (le robot). *Ce qui s'est passé en Russie ne présente historiquement aucun intérêt ; c'est strictement le contraire d'un commencement - Ortega y Gasset - No es interesante históricamente lo acontecido en Rusia; por eso es estrictamente lo contrario que un comienzo.**

La terrible loi de l'offre-demande explique l'essentiel de toute époque ; aujourd'hui, le poète, et donc le philosophe et le style, disparaissent, car non-sollicités par ce siècle, dont la première calamité est la non-exigence musicale, l'insensibilité au tragique.

Il ne faut pas compter vivre dans les siècles à venir ; vivre sans compter, dans la réversibilité du sentiment et de l'espérance intemporels. Plus qu'un coup d'œil au passé, c'est un coup de pied à l'avenir, qui rendra vivant et noble mon élan présent, ce coup de maître. Pendant des siècles on nourrissait l'illusion, que la maîtrise du passé aiderait à mieux bâtir un futur organique ; aujourd'hui on sait, que l'avenir appartient à ceux qui ont tout oublié, aux hommes du seul présent mécanique.

Le rêve n'est ni dans une projection vers l'avenir ni dans un plongeon dans le passé ; l'ailleurs du rêve n'est pas temporel, mais spatial, et il est le seul vrai antagoniste du présentisme actuel. Il y aurait donc deux familles

superficielles : les hommes de culture, cultivant le passé intellectuel, et les hommes de nature, élanés vers le futur fraternel. Nietzsche : *Face au présent, on a hâte, on a peur ; face à l'avenir, on est méfiant - Man ist eilig und ängstlich für die Gegenwart, mißtrauisch für das Kommende* - y fait figure d'un homme de progrès, c'est à dire d'un imbécile.

Les triomphes temporels sur les autres ou sur moi-même me laissent dans la platitude du réel, ces adversaires, à la longue, prendront les contours du robot ou du mouton ; la hauteur ou la profondeur de l'imaginaire spatial, je les trouve et les garde, en m'inclinant devant l'ange sans ailes ou la bête sans honte, ces incarnations du Dieu vivant et qui devraient être mes seuls auditeurs ou adversaires.

De notre siècle, où les masques de comptables dominant les visages de poètes, on peut dire : *quelle cervelle imposante, mais de beauté point*. Phèdre fut moins dur, pour les masques tragiques : *Quelle beauté imposante, mais de cervelle point - O quanta species, cerebrum non habet !*

Jadis, même les sots, pour ne pas être en retard avec leur siècle, se rendaient au marché littéraire, occupé exclusivement par de rares fournisseurs d'images d'ailleurs. Les sots lisaient du Chateaubriand.

Aujourd'hui, ce marché est envahi par des hordes d'infâmes scribouillards, satisfaisant le prurit *culturel* des sots et des intelligents. La plupart de ceux qui lisaient du Chateaubriand, lisent aujourd'hui des houellebecq.

Pourquoi s'étonner que ce siècle cessa de vénérer l'invisible, puisqu'il ne voit ni ne produit que du visible et de l'immédiat, appelé, abusivement, *image*.

Comme aujourd'hui, les intellos ne furent remarqués que par une infime minorité, mais c'est que la majorité n'avait pas d'accès à la scène

publique, tandis qu'aujourd'hui elle la domine. Le vrai drame est que nos intellos prêtent trop d'attention à la foule (même en la dénigrant) et finissent par tenir compte de ses avis et par en adopter les critères.

La misère de notre époque le doit beaucoup à son aveugle manie de franchissement de frontières. Tout créateur connaît le vertige de l'au-delà du vrai ; on a vu de grandes tentatives d'aller au-delà du bien ; on peut tolérer même des sorties au-delà de la culture ; mais il n'est donné à personne de rester artiste au-delà du beau. L'extinction du beau, dans l'image, dans le mot, dans la mélodie, dans le regard, - tels sont les symptômes de la maladie de ce siècle, siècle des gestionnaires, des ingénieurs et des journalistes.

Totalitarisme : fixer le prix de la vérité. Démocratie : marchander le prix de la vérité. Aristocratie : offrir ou sacrifier des vérités.

Ceux qui vivent dans une servitude volontaire ne savent pas ce qu'est la liberté ; donc le thème central en politique ne doit pas être l'opposition liberté-servilité, mais projet noble – projet bas, et puisque toutes les tentatives d'introduire le projet noble aboutissent aux horreurs, il faut préconiser la domination de la bassesse dans les affaires collectives.

L'humanisme prêchait un homme, capable de compassion, de rêve, de beauté ; aujourd'hui, on apprécie la cohérence, le financement, l'écologie – ces traits du robot, régnant déjà dans tant de têtes déshumanisées.

La civilisation : un paysage horizontal, où s'harmonisent forêts et parcs, falaises et plages, sommets et plaines, ancrés dans le quotidien. La culture : un climat vertical – fatalité d'origines, élan vers l'intemporel.

Le créateur, jadis, s'enivrait de dissipations hors temps, de ces sources d'enthousiasme ; aujourd'hui, la sobriété de sa concentration dans le présent n'inspire que de l'ennui. Mais grisé de déceptions finales, il est

incapable de vivre de commencements.

La haine, l'indignation ou le mépris – tels sont les états d'âme qui nous classent dans les clans politiques – le révolutionnaire, le démocratique, l'aristocratique. La focalisation sur les finalités, les moyens ou les contraintes. Produisant, à l'échelle politico-psychologique, des tyrans (détenteurs de lumières), des esclaves (receveurs de lumière), des rêveurs (émettant des ombres).

Jamais la créativité humaine ne s'exerçait à une telle échelle, jamais la tolérance n'adoucissait à ce point les mœurs, jamais le savoir ne jouissait d'un tel prestige - et pourtant votre siècle est des plus barbares, car tous ces choix se font par une raison en *bronze*, en absence des cœurs *brisés*. *L'homme me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions* – N.Chamfort. Mais notre siècle revigoré n'est que le prologue du règne sain et soporifique de l'intelligence sans fougue ; le naïf impétueux devint un pensif précautionneux.

Et la vie et l'art se décomposent sur trois axes : l'intelligence, le talent, la noblesse, en visant, respectivement, les finalités, les parcours, les commencements. Et *Valéry*, tenant surtout au talent, reproche au siècle ses raccourcis : *La vie moderne nous offre tous les moyens courts d'arriver au but sans avoir à faire le chemin* - au lieu de s'horrorifier de la disparition de commencements dans l'imaginaire moderne. La noblesse réside dans l'âme, l'organe délaissé par ce siècle.

PHI,
Provence,
février 2016

Cité sans rêve

Les forums d'une nation peuvent s'animer par trois sortes de souffle : les violences, les calculs, les rêves. Le cœur avec ses passions, l'esprit avec sa puissance, l'âme avec sa hauteur. Vue sous cet angle, la nation est une personnalité, avec des organes et fonctions, ressemblant fort aux nôtres, connaissant des régimes tyranniques ou démocratiques. Ce qui fait penser à l'origine divine de l'organisation sociale des hommes.

L'esprit ou l'âme s'enflamment facilement, quand on en appelle à la générosité, pour se lancer dans des aventures de la cité, tandis que le cœur reste fidèle à sa vocation de solitaire. C'est pourquoi les messages de Voltaire (l'esprit de liberté) et de [L.Tolstoï](#) (l'âme compatissante) jouèrent un rôle si néfaste dans les férocités révolutionnaires françaises et russes, tandis que le romantisme allemand (le cœur rêveur) excluait toute fraternité dans la rue avec des philistins.

Les apports des deux révolutions. La française : en liberté - presque rien, en égalité - un microscopique progrès de l'égalité des *chances*, en fraternité - l'ivresse de quelques années. La russe : en liberté - l'étouffement définitif d'une liberté naissante, en égalité - un saut énorme vers l'égalité dans la misère, en fraternité - l'ivresse de quelques mois. Toutes les deux - nées de très beaux rêves : de ceux des encyclopédistes et de ceux du [marxisme](#) et de l'Âge d'Argent. Les peuples décidèrent de se débarrasser des rêves.

Le siècle des Lumières : le culte de la raison ironique, débouchant sur les barricades et le romantisme. Le XX-me siècle : le culte de l'utopie édénique, laissant derrière lui les charniers et le cynisme. Pour rêver librement, faisons allégeance à la raison.

L'essence de l'Occident s'évapore inexorablement ; elle est condamnée à se muer en insipide américanisme. Les USA reproduisent la trajectoire de la Rome affairée, comme l'URSS - celle du Carthage erratique. Toutes les deux méprisées par la Grèce, le seul Occident, qui mérite un franc respect.

XVII-ème siècle - désert des vérités éternelles ; XVIII-ème - oasis des bons sauvages ; XIX-ème - mirage du progrès ; XX-ème - hallucination des révolutions ; XXI-ème - baignoire du nouveau Moyen Âge.

Notre époque n'a pas plus de goût pour l'instantanéité ou l'immédiateté que les autres, mais, en revanche, l'heure, la durée et la fréquence ne sont plus lues que sur les cadrans publics, sans vérification par notre *horloge interne*.

N'avoir trempé dans aucune des saloperies majeures du siècle dernier est, le plus souvent, signe de médiocrité pour quelqu'un, qui fut mêlé à l'action, malgré son goût pour le mot. Et pourtant, l'Europe bien pensante est toujours à la recherche de ces purs insipides, à ériger sur le socle, déserté par des anciens enthousiastes.

Le mouton privatisa le cœur, le robot s'incrusta dans l'esprit, seul l'homme, ou surhomme, tient encore à l'âme. Tant que l'homme imitait le loup, l'âne, le mouton, la chouette ou le rossignol, on pouvait le traiter d'*animal politique* ([Aristote](#)), mais mué en robot, dans une société où ce n'est plus la politique mais l'économie qui règne, il devint matière première presque minérale, sans réflexes, sans instincts, mais maîtrisant à fond son rôle dans un algorithme mécanique.

Après les paradis du passé : l'idylle de l'Arcadie (Homère), les règnes de Cronos (Hésiode) ou de Chronos ([Platon](#)), l'innocence d'Éden (la Bible),

vinrent les paradis du futur : les îles Fortunées (Pindare), l'au-delà chrétien, l'avenir radieux communiste. Que le romantisme, ce paradis du présent, est plus solide ! Le bonheur, c'est l'élan vers l'inexistant, créé et embelli par mon âme. Mais le réel du présent ne loge que des crapules. De tous les temps, les conservateurs, c'étaient des profiteurs ignares, plongés totalement dans ce présent gluant qui les arrangeait, et ignorant tout des beaux invariants du passé.

Je vois tous les plumitifs, paisiblement installés dans leurs bureaux, mais dont la plume prétend languir et se morfondre dans les affres d'une cellule, cette habitation du présent communautaire, où leur liberté serait humiliée et leur solitude - offensée. C'est en partie à cause de cette manie des repus que je me réfugie dans mes ruines, qui ont l'avantage d'être une habitation du passé personnalisé, dont je suis esclave. Mon mot est libre, s'il exprime ma musique et respecte mes contraintes, en se dégageant des thèmes, faits et urgences de mon temps. On voit partout la liberté de pensée et la liberté de parole s'annihiler par la servilité de mots.

Enfant de prolétaires, au milieu des bagnards, je détestais le communisme et rêvais d'un règne aristocratique. Aujourd'hui, au milieu des hommes déclassés et indifférents, j'ai une tendresse tardive pour un communisme idyllique et impossible et j'ai horreur de tout aristocrate au pouvoir. Le communisme, en tant que rêve, est un sacré aristocratisme. L'aristocratisme, en tant qu'action, est un sacrilège.

Ma position, dans cette société réussie, c'est un conservatisme radical, assorti, pour cette société, d'une radicale répugnance.

Pour l'homme de justice, la révolution, comme le bien, devrait être une enivrante idée à rêver et non pas une sobre action à tenter. Puisque toute action finit par nous dégriser de tout vertige. Tout ce qui est ressenti comme sacré devrait se réfugier dans un temple ou dans ses vestiges,

dans des ruines de notre sensibilité.

Il y a nécessité du vrai et nécessité du bon. La première, la banale, – pour tester notre intelligence ; la seconde, la sacrée, – pour tester notre liberté. *La vraie liberté est l'accord avec une nécessité sacrée* – F.Schelling - *Die wahre Freiheit ist im Einklang mit einer heiligen Notwendigkeit.*

On devient révolutionnaire, lorsqu'on vit de l'essence du monde. Quand on est trop immergé dans son existence, on attache trop d'importance à son absurdité (incongruité avec le rêve) et finit par une révolte, qui est encore plus absurde.

Pour être un héros dans la vie, il faut avoir le culot, ou l'aveuglement, de voir son rêve incarné dans une action, une courte liberté. Heureusement, il en existent de plus vastes : *Si tu rêves, tu seras libre d'esprit ; si tu luttas, tu seras libre dans la vie* - Che Guevara - *Sueña y seras libre de espíritu, lucha y seras libre en la vida*. La préférence donnée par les hommes à la chamaillerie, au détriment du rêve, se voit dans la propagation de cerveaux serviles et de libertés de reptiles.

Je peux pardonner à A.Blok et V.Maïakovsky, à E.Jünger et Heidegger, qu'ils aient entendu une musique, en haut d'une tour d'ivoire révolutionnaire. Qu'ils n'aient pas entendu le hurlement dans des souterrains est impardonnable.

La voix des dissidents soviétiques, à force de s'éloigner de toute illusion, devint tristement vertueuse, à l'opposé de la pensée ironique. En m'accrochant à l'illusion, je ne fais pas reculer la pensée maléfique, mais je me prépare mieux à supporter le poids, sans ironie, de ma défaite. Le rouge au front et l'idylle rosâtre sur la langue m'éloignent des vertus démocratiques.

Chez l'homme, l'opposition centrale est entre le réel à vivre et le rêve à créer ; il vaut mieux être plus près du rêve du monde que du moi-même réel ; les appels grandiloquents, qui visent les fières retrouvailles avec moi-même, visent, le plus souvent, le moi réel, le connu, l'inférieur. Mais le soi de rêve est inaccessible comme but et ne se manifeste que dans les contraintes.

Être libre, au sens banal du mot, c'est ne plus éprouver le besoin de se donner des contraintes. Mais la différence entre les contraintes et les buts est que les premières, non-écrites et individuelles, viennent de l'âme, tandis que les seconds, toujours écrits et communicables, sont dictés par l'esprit.

Dieu fit qu'une cohabitation pacifique entre l'action et le rêve fût continue, comme entre le jour et la nuit. Il ne faut ni éteindre l'astre ni s'exposer à lui en permanence. *La vie est un rêve, c'est le réveil qui nous tue* - V.Woolf - *Life is a dream. 'Tis waking that kills us*. Vos rêves nocturnes sont si bien connectés au calcul diurne, qu'aucun éclair des aubes ne menace plus vos vies rechargeables. *Vivre, c'est bien, rêver, c'est mieux, le mieux de tout, c'est de réveiller* - A.Machado - *Si es bueno vivir, todavía es mejor soñar y, lo mejor de todo, despertar*. Et l'écriture serait un *rêve guidé (sueño dirigido)*. *Les lois secrètes gouvernent le rêve* - J.Borgès - *las secretas leyes rigen el sueño*.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est à dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant* - W.Faulkner - *The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it*.

Partout j'entends des jérémiades apocalyptiques sur la *défaite du sens* et sur le *triomphe de l'ignorance*. Personne ne comprend plus, que dans le conflit qui oppose, depuis toujours, le sens aux sens et le savoir à la noblesse, ce sont les premiers qui sont vainqueurs – immondes ! Les victimes – l'âme et le rêve.

Ils sont tellement obsédés par l'exploration des horizons de sens, qu'ils oublient jusqu'à l'existence des firmaments de rêve. Ils se plaignent du retard, pris par le développement spirituel, comparé avec le foudroyant progrès matériel. Un sot est, à ses yeux, toujours entouré d'imbéciles, et de plus en plus désespérants. Le monde est sursaturé de spiritualité au même point que de mécanique, c'est le rêve qui se raréfie sur les horizons des hommes.

Des vases communicants : *L'imagination gagne autant de vigueur qu'en cède la ratiocination* - G.B.Vico - *La fantasia è tanto più robusta quanto più debole è il raziocinio*. Et Rousseau résume parfaitement l'équilibre recherché : *Les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison*. Le rêve garde curieusement une certaine auréole, mais là où l'homme moderne prétend rêver, il ne fait la plupart du temps que calculer. Calcul = rêve de raison !

L'irruption de *regards rêveurs* (*schwärmerische Vision* – Kant) ne provoque pas l'écroulement de la philosophie académique, mais l'assigne à sa véritable place – à la platitude. Les penseurs-fonctionnaires veulent nous épouvanter avec leurs idées, *dangereuses, osées, foudroyantes*, et je n'y vois que la banalité insipide et la mesquinerie incolore. Personne ne veut admettre, que les seules idées, menaçantes pour l'ordre établi, furent les idées de pureté, de grandeur et de fraternité, les idées qui n'effleurent plus personne, pour le plus grand bien politique et économique des nations assagies par la modération.

Quel philosophe est considéré aujourd'hui, par les instances académiques, *pur et authentique* ? - celui qui remâche infiniment les inepties de [Spinoza](#), [Hegel](#), E.Husserl. Imaginez l'horreur d'un État, qui serait dirigé par de tels bavards ou robots ! Ce fut pourtant le rêve de [Platon](#).

Le terme d'*être*, presque entièrement vide, est tout de même utile, pour désigner ce point médian entre la pensée et le rêve, ou entre la raison et l'âme. Le problème est dans l'entente impossible entre l'en-deçà de l'être, qui est *vivre* (où l'on *vit* selon son *muscle*), et son au-delà, qui est *rêver* (où l'on *est* selon son *âme*).

On rêve et on végète dans la même posture. Heureusement, à la posture, affaire des bras et des idées, s'oppose souvent la pose, affaire du regard et des mots ; le rêve est dans la pose. La hauteur, aussi, n'est pas dans l'escalade, qui s'effectue dans la même posture que la reptation. On agit du haut de sa posture, on écrit à la hauteur de sa pose.

Il est clair, que l'âme est une chimère, pour désigner l'état d'un esprit, ému face à une beauté et tendant vers l'infini. Elle n'est donc pas un organe, mais un état irrationnel, sentimental : dans son état normal l'esprit formule le sens ou les raisons, devenu âme, il forme des sentiments ou des rêves. Aujourd'hui, il est voué exclusivement à la raison : *Le rêve sur l'infini de l'âme perd sa magie* – M.Kundera.

Vivre dans une servitude essentielle est signe d'un homme d'exception. Non pas parce que l'homme noble aspire à une loi ([Goethe](#)), mais parce que la loi noble ne s'inspire que du rêve et ne respire plus au sein des actes. Dis-moi à quelle noble servitude tu te soumetts, je te dirais de quelle vulgaire liberté - *de, pour* ou *dans* - tu peux te passer.

Quand on est conscient du *miracle* de la vie, on n'a pas besoin de chercher des *raisons* de vivre. Mais au pays du merveilleux la liberté n'a pas

beaucoup de poids. D'ailleurs, je ne voudrais pas de liberté de ces hommes, qui ont tant de raisons et si peu d'extases de vivre. Perdre certaines raisons temporelles, c'est acquérir d'autres rêves éternels. *On ne possède éternellement que ce qu'on a perdu* – H.Ibsen.

Moins on cherche l'homme, une lampe à la main, mieux on trouve la justice. Mais, pour trouver l'injustice, on n'a pas besoin de lampe : il suffit de fermer les yeux, pour rêver l'homme. Mais que de lampes fumantes, pestilentielles, escortent la Justice des hommes, au large bandeau aux yeux.

Dans cette société sévit l'arbitraire, et dans celle-ci apaise la loi. L'homme, avec la même présence de vertus et de vices, vit d'inquiétude et de honte, dans le premier cas, ou bien se repaît de conscience tranquille, dans le second. Un malheur moutonnier, un bonheur robotique. Le E.Jünger centenaire, avec ses dernières paroles : « *Ma lecture approfondie de Dostoïevsky me rendit susceptible aux rêves inquiets* - « *Meine intensive Dostojewski-Lektüre macht mich für unruhige Träume anfällig* - découvrit la saine inquiétude.

Dans le débat politique, la première prophylaxie contre le totalitarisme est le bannissement de toute grandeur, de toute pureté, de tout messianisme. La seule exception peut être accordée au thème de l'égalité matérielle, puisque aucune raison économique ou sociale ne peut la justifier, seule une emphase philosophique ou esthétique, en aplomb sur la méritocratie horizontale, pourrait venir à bout des cœurs atrophiés. Le culte de l'inégalité, dans nos sociétés repues, découle directement de la sensation de force, qu'éprouvent même ceux qui se trouvent en bas de l'échelle sociale.

Pour rendre l'homme – fraternel, il faudrait lui rappeler qu'il est faible. Les tyrans commencent par persuader le faible, qu'il a assez de raisons,

excellentes et dogmatiques, de se sentir heureux, fier, confiant en avenir. Dans une démocratie, il a toute la liberté de se répandre en lamentations, médiocres et sophistiques, sur ses malheurs, ses humiliations, ses horizons bouchés.

Les pires tyrans, actuels ou potentiels, sont ceux qui ne reconnaissent ni dieu ni maître. Du saccage de temples et châteaux ne gagnent que casernes et étables.

De nobles têtes combattent la tyrannie du salaud grotesque, en le fuyant comme une peste, pour aboutir à la préséance du salaud raisonnable, qui finit par les infecter et par les désennoblir.

Une tyrannie apporte de l'intensité humiliante à l'âme noble et de l'intensité triomphante à l'âme basse ; elle plonge la conscience de toutes les deux dans une obscurité. La démocratie, en rendant toutes les deux homogènes, cupides, calculatrices et transparentes, les aplatit et dévitalise.

La sobriété démocratique n'inspire pas le poète ; il est emporté par une ivresse despotique. Et la révolution le laissera dans un cachot, dans une nausée, dans un suicide bien réels et horribles. Revenu, par chance, à la démocratie, il se mettra à inventer des cachots, des nausées, des suicides de pacotille.

Jadis, les opprimés, c'était la masse ; aujourd'hui, c'est la race, celle des solitaires. Le noble révolutionnaire, en abolissant les différences, libérait les masses ; aujourd'hui, c'est lui la race opprimée par l'indifférence.

De belles âmes oratoires soufflent la flamme de la révolte. De grises âmes aléatoires montent sur les brèches. Après le déblaiement de barricades, profitent de l'accalmie - de basses âmes jubilatoires.

Un jeune, au cœur palpitant et aux élans naissants, écoute deux clans politiques qui semblent être sentimentalement irréconciliables : les uns disent – *produisons*, et les autres – *rêvons*. Facile de deviner que Che Guevara attirera davantage de jeunes enthousiastes que Mme Thatcher. Ces jeunes, devenus hommes mûrs, finiront par découvrir, que, en dehors des discours idéologiques, enflammés ou ternes, les deux coteries manquent au même point de noblesse et de couleurs et pratiquent la même grisaille réaliste. L'engagement collectif sera suivi du dégageant personnel.

La révolte est dans le motif esthétique, et la révolution - dans l'acte pragmatique. Le plaintif et le caritatif ne se rencontrent jamais, sans s'horrorifier mutuellement. Entre le motif et l'acte se faufile l'idée, qui est toujours près du premier, et c'est une bonne révolte que vise [R.Debray](#) : *Une révolution, c'est un triomphe de l'idée sur le fait* ; ajoutons que, en matière d'idées, le triomphe côté rue tourne toujours, et très rapidement, en débâcle côté âme.

Au début, on salue le révolutionnaire qui achève une hyène, un loup, un corbeau ; mais ensuite vient le tour des pigeons ou des taupes : *Vite, tordez le cou au canari, avant que le communisme n'en soit attendri* – V.Maïakovsky - *Скорее головы канарейкам сверните - чтоб коммунизм канарейками не был побит !* Quand il s'agit de tordre des cous (du canari, du loup, du requin, de l'insecte, de la vermine), c'est le porc qui risque de prendre la tête de la croisade. C'est ce qui se passa. Mais si on cherche à redresser son propre cou, on se transforme en hyène. C'est ce qui se passa dans un autre pays. Incliner son cou ? - est-ce la solution ? Renoncer au chant du cygne ?

Deux côtés les plus originaux de notre époque, deux déchéances de regards : de celui des enfants - qui jadis portait le mépris et la révolte

devant la crapulerie adulte - et de celui des sages - qui jadis n'affleurait même pas les choses. Aujourd'hui, la musique intérieure de leurs yeux céda la place à la reproduction des cadences du temps. Le regard fait oreilles.

Il est normal de refréner, en moi, tout geste révolutionnaire ; il est infâme d'en enterrer, en même temps, le rêve.

Celui qui cherche à unir un peuple l'émeut et celui qui cherche à le désunir - l'émeute. L'étrange bifurcation, à partir de *mouvoir* : vers l'*émotion* ou vers la *meute* !

Les finalités d'une action politique sont trop vagues - la gageure est arbitraire et démagogique ; les moyens d'y parvenir sont trop grossiers - l'engagement collectif est impératif ; il reste l'élan initial, l'écoute du cœur compatissant ou de l'âme ardente - le désengagement dans le commencement même, lucide devant des fins ou parcours ingrats ou profanés, l'enchantement premier survivant à tout désenchantement dernier.

La liberté se vit mieux en tant qu'un songe qu'une veille. *L'épuisement est le chemin le plus court vers l'égalité, vers la fraternité, et c'est le sommeil qui y ajouterait la liberté* - Nietzsche - *Die Ermüdung ist der kürzeste Weg zur Gleichheit und Brüderlichkeit - und die Freiheit wird endlich durch den Schlaf hinzugegeben*. La fraternité n'est possible qu'entre égaux ; l'infâme inégalité trouve des apologistes jusque chez les barbus antiques : *Si les biens étaient à tous, la noble générosité n'aurait plus sa place* - Aristote - la noblesse du don ne cache pas la bassesse du fond.

Même pour illustrer la noble égalité matérielle, il n'y a pas de symbole plus éloquent que l'arbre : les différences de taille sont négligeables, tandis qu'il y a d'infinies variations de racines, de ramages, de fleurs, de

feuilles, d'ombres, d'arômes. C'est ça la nature divine ; tandis que la nature humaine, ou plutôt la civilisation, ce sont des instincts de parasites ou de rapaces, comme dans le monde animal.

La poésie n'a pas sa place dans les affaires publiques ; tout y doit être traité prosaïquement, pour empêcher tout prurit héroïque ou utopique se matérialiser dans un massacre. C'est pourquoi à la liberté des fiers (déjà atteinte) et à la fraternité des nobles (hors de notre atteinte) je préfère l'égalité des humbles (à portée de nos bourses) comme le premier souci.

Les partisans de l'inégalité matérielle admettent, implicitement, la division en maîtres et esclaves, puisque la richesse, dans les pays démocratiques, est le facteur central de la liberté. Donc, ils sont des esclaves. Esclaves d'un dogme inhumain et, partant, hostile au divin. Ces esclaves, ces derniers hommes, triomphèrent des maîtres, de ceux qui prêchaient l'égalité matérielle et la solitude aristocratique.

L'égalité sociale : fixer les bornes inférieure et supérieure de la fortune personnelle. Mais pour les repus, *chaque pas que [les nations] font vers l'égalité les rapproche du despotisme* – A.Tocqueville. D'après ce prophète, la Scandinavie serait aujourd'hui plus despotique que la Chine ! Tant d'hommes libres restent indifférents au scandale de l'inégalité matérielle ; tant d'esclaves misérables vomissent leur haine face au monde libre ; c'est la rencontre future entre la honte et la noblesse qui réconciliera un jour la liberté et l'égalité ; cette rencontre s'appellera peut-être fraternité.

Si les vrais maîtres avaient gouverné la cité, la première mesure, qu'ils auraient prise, serait d'imposer l'égalité matérielle (*répartition équitable de Némésis, égalité géométrique de Platon* ou l'égalité *arithmétique d'Aristote*), pour se réjouir ensuite, en toute impunité, de l'inégalité spirituelle. Mais c'est la plèbe qui est au gouvernail, et son premier souci

est de maintenir l'écart entre les pauvres et les riches, car la course à l'argent est sa première joie.

Deux excellents somnifères de la vie sociale française - les valeurs républicaines du pauvre et la démocratie libérale du riche : ne pas lorgner sur l'assiette du riche, ne pas se moquer de l'assiette du pauvre. Plus d'esclaves, que des maîtres : heureux dans l'humiliation, heureux dans la domination. *Où tout le monde est maître, tout le monde est esclave* - J.Bossuet.

Curieusement, aux trois types de communauté correspondent les *valeurs républicaines* françaises : en sélectionnant par les *moyens*, on fait appel à l'*égalité*, et l'on se retrouve dans une corporation ; en brandissant les *buts*, on mobilise des *libertés*, pour créer une troupe ; en subissant ou en s'imposant des *contraintes*, dans une chaude *fraternité*, on se recueille dans un cloître ou dans des ruines.

La politique a deux hypothèses fondatrices - l'homme est bon ou l'homme est mauvais. Elles ont des justifications d'égal poids ; soit on s'attendrit sur le sort de l'esclave, soit on libère les forces du salaud. Même résultat : l'esclave persiste et le salaud résiste.

C'est la mesquinerie, plus que l'injustice, qui compromet le plus l'ordre capitaliste, qui aurait pu pratiquer une politique grand-seigneur, recommandée, sous un nom paradoxal, par F.Céline : *il faut du communisme petit bourgeois ; je décrète salaire national 102 francs par jour maximum*.

À l'époque, où n'appartenaient à la plèbe que les pauvres et les faibles, on n'hésitait pas à parler de racaille ; aujourd'hui, où la racaille est constituée plutôt de riches et de puissants, on lui réserve le titre de démocrate.

Tant de discours ampoulés autour de la liberté à défendre ou de la fraternité à créer, tandis qu'aucune fraternité entre les pauvres et les riches n'est envisageable, et que la seule liberté réelle non-politique, aujourd'hui, est celle du pouvoir d'achat. Et personne ne songe, concrètement et non démagogiquement, à imposer l'égalité matérielle pour des raisons aussi bien pratiques qu'éthiques et, surtout, esthétiques. Et c'est un élitiste qui vous parle.

L'élitisme politique : non à la lutte des masses, des classes, des races, où l'on remporte des victoires claniques ; oui à la lutte des as, où l'on porte le poids des défaites communes.

Peuple d'hommes de rêve, peuple d'hommes d'action, peuple d'hommes d'affaires - tel fut le cheminement de toutes les nations évoluées. L'élite, à contre-courant, fut en premier lieu dans l'action, puis dans le rêve - aujourd'hui, elle est dans les affaires, comme tous les autres.

Corruptio optimi pessima. Que les impôts, les vitamines et le fait divers ne laissent plus le temps à la populace pour songer au salut du monde, - on doit s'en féliciter. Mais que la même sagesse frappe les élites, c'est odieux. Le patricien, rognant ses ailes et baissant son regard, dépasse le *servum pecus* en répugnance.

Pour donner à [Valéry](#) ou [Cioran](#) la gloire populaire de [Nietzsche](#), il faudrait qu'un futur Hitler, Staline ou Attila s'en entichât. Hélas, l'arbre et les ruines n'ont pas la puissance mobilisatrice du surhomme.

Que les figures du professeur et de l'écrivain caracolent sur l'avant-scène dans la dramaturgie de la *République* des caciques, ou que la *Démocratie* des *comics* mette dans le *limelight* le journaliste et le *businessman*, c'est la même *success-story*. D'autant plus qu'aujourd'hui le professeur a la gesticulation du *businessman* et l'écrivain - la diction du journaliste. Seule

une mise en scène aristocratique peut encore donner du panache au seul rôle ne se pliant pas aux exigences du *box-office*, à celui du vaincu, du *loser*.

Le seul intérêt des indéfendables notions de caste et de domination, dans la société, consiste à examiner, sous le même angle, ma propre âme et d'y instaurer des hiérarchies aristocratiques. *Ce désir des distances, toujours recommencées, toujours plus grandes, à l'intérieur de l'âme même, cette formation d'états d'âme, toujours plus hauts, plus rares, plus lointains, plus vastes - Nietzsche - Jenes Verlangen nach immer neuer Distanz-Erweiterung innerhalb der Seele selbst, die Herausbildung immer höherer, seltnerer, fernerer, weitgespannterer Zustände.*

Les hommes nobles, dans leurs recherches de la hauteur, sont souvent attirés et induits en erreur par l'ampleur des actes des princes de ce monde. À la fin, les défauts des cervelles et des bras de ceux-ci, près des horizons, sont pris pour la trahison du firmament des âmes de ceux-là. [Platon](#), B.Gracián, Machiavel, [R.Debray](#), dans leurs récits du réel politique, ne nous apprennent rien, leurs chants de l'irréel poétique gardent toute leur rafraîchissante valeur. Ils eurent des rêves, résistant à toute épreuve par l'ingrate et décevante action.

Le meilleur compagnon du prince, aujourd'hui, est le journaliste. Et dire qu'on vit Anaxagore admiré par Périclès, [Aristote](#) et Pyrrhon auprès d'Alexandre, [Sénèque](#) écouté par Néron, Boèce toléré par Théodoric, St Thomas invité par St Louis, Pic de la Mirandole avec son mécène Laurent le Magnifique, Érasme auprès de Charles-Quint et de Vinci auprès de François 1er, Th.More apprécié de Henry VIII, Michel-Ange recherché par Jules II, F.Bacon par Elizabeth, W.Leibniz par Pierre le Grand, Voltaire par le Grand Frédéric, D.Diderot par la Grande Catherine et même A.Malraux par de Gaulle, ou tout au moins J.Guitton par F.Mitterand. Je prédis, que les prochains princes seront journalistes, eux-mêmes. *Qualis*

grex, talus rex.

Il n'y a plus, pour régner, ni princes ni bouffons, que des comptables. Quand on juge la majesté d'après la forme des sièges, on est incapable de vénérer la haute royauté de la position couchée, où la bouffonnerie titillait le sceptre. Les Romains y furent bien meilleurs experts que nos rois ou Présidents. Vivre couché et mourir debout. *Il convient à l'empereur de mourir debout* - Suétone - *Decet imperatorem stantem mori.*

L'hypothèse inverse : et si les Virgile ne pouvaient surgir que sous les César (de sceptre ou d'ambition), et jamais - sous un régime parlementaire ?

L'extinction de l'intellectuel universaliste, dans des sociétés dirigées par des cornichons d'avocats, y trouverait sa justification. Et ma tristesse passagère tournerait en deuil définitif.

L'horizontalisation moderne : jadis, le liberticide fut commandé en-haut et combattu en-bas ; le phantasmicide, aujourd'hui, s'attrape par la simple propagation horizontale, et il n'existe plus ni le haut ni le bas. Sans la liberté, on peut rêver ; sans le rêve, on ne peut plus être libre, libre pour le sacré ou le fraternel. La liberté est la puissance divine, pour échapper à l'inertie de la matière ou du calcul et pour être un commencement humain. *Dieu a créé l'homme dans le but d'introduire dans le monde la faculté de commencer* – H.Arendt - *God created man in order to introduce into the world the faculty of beginning.*

La culture est bien réelle et la nature (humaine) – entièrement imaginaire. La première nous fait calculer la liberté (en multitude) ou désirer la fraternité (en solitude) ; la seconde nous fait songer à la chimérique égalité. **Rousseau** (celui du *Discours sur l'inégalité* et non pas celui du *Contrat social*) fut le plus noble des hommes des Lumières.

Ni les tyrans ni les démocrates ne veulent partager le pain, mais tiennent à ce qu'on partage leurs *idées* : mensongères et belles, dans le premier cas, véridiques et viles, dans le second. L'aristocrate, en revanche, n'est pas un partageux d'idées, mais il partagerait son pain avec le faible.

Le démocrate veut compter les voix, le tyran les orienter, l'aristocrate peser ou, mieux, moduler - *testes non numerantur, sed ponderantur*.

La forme que prend le débat des idées : en Russie - le sermon sur la Montagne ; en Allemagne - l'ascension d'un cénobite ; chez les Anglo-Saxons - le pragmatisme démocratique ; en France - la guerre civile.

Pour qu'on puisse parler d'une valeur, il faut que les hommes d'une même tribu aient la-dessus des avis divergents, et que donc l'axe correspondant soit une variable. La liberté, devenue une constante consensuelle, n'est plus une valeur, et que reste, en revanche, l'égalité.

Trois sortes de libertés qu'on exerce hors de soi : la politique, l'intellectuelle, l'économique. La société robotique assure parfaitement la première ; l'instinct moutonnier rend invisible et inaccessible la deuxième ; la troisième est la seule qui mérite encore de la considération, mais seuls les Scandinaves, pour qui la liberté, c'est l'égalité matérielle, s'en rendent déjà compte.

La liberté est un fétiche des politiciens de droite ; l'égalité préoccupe les politiciens de gauche ; aux non-politiciens il reste la fraternité, la seule valeur non-quantifiable. Une fois le minimum vital, en libertés et égalités atteint, il ne reste à défendre que la liberté d'entreprendre et l'égalité des chances, qui finissent par se confondre.

Une domination écrasante des hommes de droite, parmi mes plumes les

plus estimées - comment le réconcilier avec mes vues politiques, qui me classeraient à l'extrême gauche ? Le bon goût serait-il à l'opposé du bon cœur ? La pensée intelligible et l'âme lisible naîtraient-elles de la maîtrise de nos fibres sensibles ?

Liberté et démocratie : ces mots sont l'ultime recours des boutiquiers, à la recherche du ton véhément. Le *libre échange* se prête mal au pathétique.

Soyons compétitifs - ça permet de produire les meilleures marchandises et les pires des crapules.

Soyons frères - ça te sauve de la surabondance du remords, mais pas de la pénurie des devantures.

Le bonheur des peuples est affaire des banquiers et des requins, le bonheur d'un homme est affaire de ses rêves (avant sa sécheresse) et de ses colombes (après ses déluges).

En fait de PNB et de libertés, aucune noble révolte ne fit jamais rien avancer ; le moteur du progrès fut toujours le paisible salaud, profiteur de l'ordre établi.

Mon sens de l'universalité : je suis sur ma planète, quand je suis avec un poète de Moscou, avec un étudiant de Marbourg, avec un *félibre* de Provence, avec un pope d'Athos, avec un *lazzarone* de Naples, avec une *guapa* d'Estrémadure. Plus je monte vers Bruxelles, Hong Kong ou New York, plus je me sens extraterrestre.

L'irrésistible puissance de l'argent provient du fait que, au rebours de tout ce qui est noble, il n'a pas d'adversaires à mépriser ; il est prêt à s'acoquiner avec un bourreau ou avec un poète, avec un comptable ou avec un philosophe. Un poète a même dit : *Dans ses effets et lois,*

l'argent est aussi beau que la rose - Money is, in its effects and laws, as beautiful as roses.

Jadis, l'argent violait la loi ; aujourd'hui, la loi l'épouse.

La Gauche et la Droite modernes sont des Guelfes et Gibelins d'antan : ils prétendent représenter le spirituel ou le temporel, mais finissent par être guidées et gérées par les mêmes curies mercantiles.

Il n'existe pas de rêves, nés dans l'abondance ; l'utopie est affaire de la misère, réelle ou imaginaire ; la satiété fruste tue la société juste.

La liberté politique devint bien réelle, seulement elle changea de genre ; de fable elle se mua en mode d'emploi ou manuel de références, à usage des robots gouvernables. C'est de la ringardise romantique que de ronchonner : *La liberté politique est une habile fable, inventée par les gouvernants pour endormir les gouvernés* - Napoléon - tous veillent, aujourd'hui, et personne ne rêve.

La liberté naissante est toujours touchante ; la liberté jeune est affriolante ; la liberté mûre est dégueulasse. Heureusement, la liberté n'est jamais vieille - subissant d'innombrables greffes de tout ce qui est vital, elle est momifiée pendant sa maturité. La tyrannie, elle, sait garder l'éternelle jeunesse du mensonge.

La liberté, c'est ce qui nous autorise à vivre de ce que nous sommes : la banalité et l'impuissance. L'oppression nous force à réinventer ce que nous aurions pu être : des chimères envoûtantes et irrésistibles.

Le moyen sûr de perdre ton rêve, c'est - te battre pour lui, tandis que *le sens de l'existence est de sauver le rêve* - A.Modigliani. Il n'y a plus ni anges ni démons, pour les combattre, au nom des valeurs du ciel. Il n'y a

plus que des robots-oppresseurs et des robots-opprimés, qui se chamaillent au nom des valeurs robotiques communes. Autrefois on luttait avec joie contre une vie infecte. Que faire, quand la vie est sans joie et la lutte – infecte ? La dégénérescence ne naît ni de la lutte entre les forts et les faibles, ni de la domination de l'une de ces classes, mais plus sûrement de l'entente *spirituelle* entre elles : les faibles reconnaissant aux forts le mérite et les privilèges qui en découlent, les forts adoptant le goût des faibles, les deux ignorant envies et mépris. Ni esclaves ni maîtres, aux sentiments véhéments, – mais robots passifs et robots actifs, aux instincts apaisés.

L'évolution de la civilisation suit celle des rôles, qu'y joue l'homme social. Quand un rôle arrive à sa perfection logique, il s'appelle fonction de robot, et le scénario correspondant - algorithme. Il ne nous reste que quelques ultimes ratures dans ce script triomphant.

Enfouis tes reliquaires derrière la muraille fissurée de tes ruines, de ta forteresse vide, qui n'attirerait ni conquérant ni agent immobilier ni touriste. *Fais que le rêve dévore ta vie, afin que la vie ne dévore pas ton rêve* – A.Saint Exupéry.

Dans un régime totalitaire, il y a plus de diversité d'avis que dans une démocratie, puisque l'axe malheur-bonheur est beaucoup plus vaste que l'axe échec-réussite. Le totalitarisme : au départ – la bigarrure des enthousiasmes et des espérances, à l'arrivée – la noirceur des goulags et la grisaille des vitrines. La démocratie : au départ – la grisaille des calculs égoïstes, à l'arrivée – la transparence d'une liberté aptère et la bigarrure des vitrines. Dans le premier cas, à la fin, l'esprit reste sans emploi ; dans le second, ce sera l'âme.

L'humanisme, par définition, ne peut être qu'éthique ; le désastre totalitaire et le désastre artistique naquirent des tentatives de pratiquer

un humanisme mystique ou un humanisme esthétique.

Dans une démocratie, il y a trois sortes de frontières sociales indépendantes : politiques, économiques, éthiques, dont aucune ne s'érige en séparateur définitif entre le bien et le mal. Dans les régimes autoritaires, la frontière est unique, et elle rend les opposants au régime, en même temps et définitivement, - perfides, pauvres et haineux. *Le pauvre, chez nous, a des raisons d'envier le riche, du moins n'en a-t-il aucune de s'incliner devant ses qualités morales* – R.Debray.

Mais l'Histoire est finie, parce que l'homme n'est plus un être historique. Il n'est désormais qu'anecdotique. Il vit en synchronie, toute diachronie étant vécue comme anachronique.

Le détachement de l'histoire est signe d'une forte personnalité ou d'une lamentable société.

L'Histoire est entièrement discrète, elle ignore toute continuité, elle est composée des seuls tournants. Elle est faite de commencements aux suites imprévisibles. Or, aujourd'hui, l'essentiel de l'homme est prévisible, calculable et reproductible.

Dans l'Histoire il n'y a ni périodes critiques ni périodes organiques. C'est l'œil de l'homme qui impose des brisures et des continuités et fait reconnaître un faux vainqueur ou un vrai vaincu : *La tradition des opprimés est un espoir de briser la continuité de l'histoire ; la continuité est celle des oppresseurs* – W.Benjamin - *Die Tradition der Unterdrückten ist eine Hoffnung, das Kontinuum der Geschichte aufzusprengen ; die herrschenden Kräfte stellen sich in der Kontinuität dar*. Tourné vers le futur, c'est du pressentiment bête, vers le présent - du ressentiment instructif, vers le passé - du sentiment intelligent.

L'Histoire allemande - le soldat et ses exploits, la russe - le policier, l'anglaise - l'ingénieur, la française - l'homme d'État, l'italienne - le financier, l'espagnole - le courtisan, l'américaine - l'entrepreneur. Et l'on veut faire de l'Histoire une école de sagesse et y perçoit même une philosophie ! Dans ces enchevêtrements de faits, qui, d'ailleurs, furent encore plus aléatoires et fastidieux jadis qu'aujourd'hui.

On instaure une démocratie grâce à l'héroïsme du non, que jettent les hommes à la face d'une tyrannie ; la démocratie se maintient grâce à la bassesse du non, que lui opposent les moutons repus et les robots trapus. Dans une société démocratique, le oui est propre des moines, des clochards et d'autres solitaires.

L'idéal politique : une démocratie forte ne s'occupant que des faibles. Mais cette ambition sert toujours de prélude à toutes les tyrannies. *Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices* – J.Racine. Cercle vicieux, qui nous pousse à désirer le seul règne qui marche, celui des marchands.

De tous les temps, les faibles, c'étaient la majorité, pauvre et opprimée ; aujourd'hui, les faibles, c'est une minorité invisible et inaudible, pas assez misérable pour intriguer les journalistes ; la majorité hilare et repue, ne les remarque même plus - tyrannie démocratique.

Et si ce qui condamne fatalement toute utopie humaniste n'était pas la bassesse du possédant, mais la paresse du dépossédé ?

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques ([Descartes](#)), les cléricaux (Voltaire), les gentilshommes ([Rousseau](#)), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

Toute la philosophie allemande d'avant Nietzsche préparait le chemin du robot, et paradoxalement ce sont les pires des robots allemands qui ont choisi pour symbole - Nietzsche ! On reconnaît une noble pensée par les catastrophes, que déclencherait sa mise en application. *Néron eût été un grand prince, s'il n'eut été gâté par le galimatias de Sénèque* – Ch.Fourier.

Toutes les grandes idées sont tyranniques ; peut-on imaginer un chantre philosophique de la démocratie ? Mais Hegel, tout naturellement, s'entiche de Napoléon, Nietzsche - de César Borgia, Sartre - de Staline, Heidegger - de Hitler.

Toute dictature débouche sur la tyrannie des médiocres. Ceux-ci comprennent, que leur seule chance de se nimber est de s'allier aux échappées lyriques de la gent-de-lettres esseulée, qui devrait s'en estimer heureuse. La démocratie ne favorise que le possédant.

Le tyran ne peut pas s'imposer en s'appuyant sur des causes médiocres, il lui faut des belles et des exaltantes. Ce qui nous protège contre la tyrannie, c'est la misère des causes grisâtres portées par les hommes. Dans le jugement des affaires des hommes, la nature des porteurs compte plus que la hauteur des causes et la bassesse des effets.

Face aux furibonds de tout poil, on vous dit : *il ne faut pas s'en prendre aux hommes, mais réfuter leurs idées*. Mais les idées, qui menèrent les hommes aux pires calamités, furent parmi les plus belles et irréfutables ! Prenez l'idée nihiliste (intime) et les monstres (socio-politiques), qui en naissent : le nazisme et le bolchevisme. L'homme est bien un ange d'idées, s'exprimant dans un langage de bêtes. Il s'agit d'identifier la bête. Il faudrait n'encourager que le mouton, l'écureuil et la fourmi. Se méfier de rossignols, chouettes, aigles, lions, chats. En fin de compte, tout ce qui est beau et séduisant n'aurait-il sa place que dans des zoos, musées et

bibliothèques ?

Tant de bavardage ampoulé autour du pluralisme démocratique, tandis qu'il n'y a plus de pluralisme d'idées, mais seulement celui des forces ; tous prônent le même modèle social anglo-américain, fondé sur l'inégalité de principe ; ses adversaires de jadis non seulement ne veulent plus, idéologiquement, le combattre, ils ne le peuvent plus, matériellement. Le vrai pluralisme n'existe que dans des tyrannies, pour être débattu dans des sous-sols ou cuisines ; quand il parvient à occuper des parlements, il est déjà trop tard, la pensée unique aura ravagé toutes les cervelles.

La réalité totalitaire étant plutôt austère, les tyrans, pour préserver leur *lieu* actuel, bourrent les crânes avec des images idylliques d'un avenir radieux, tandis que *le moment actuel seul occupe les démocraties et les absorbe* – A.Tocqueville. Mieux est entretenu l'espace, mieux le temps tient ses promesses. Le but clair dérange le démocrate ; la contrainte claire désarme le tyran ; et puisque de bonnes contraintes valent mieux que de bons buts, la démocratie est à préférer.

On cherchait des poux au communisme dans ses aspects scientifique et politique, tandis qu'il fallait les prévoir du côté patibulaire et productif, des miradors et des vitrines.

Il faut être idéaliste, dans la sphère intime, et matérialiste - dans la sphère sociale ; savoir chanter une fraternité avec le proche et justifier une égalité avec le lointain. Marx n'était pas très loin de cette sagesse ; malheureusement, ses adeptes matérialistes n'entendirent pas sa musique idéaliste, et ses adversaires idéalistes, n'apprécièrent pas sa justice matérialiste ; dans les deux cas, - un affront à la liberté. Être obligé de traduire dans les actes nets ce qui est réservé aux rêves obscurs – la tragédie ; la comédie, c'est l'inverse, mais effectué volontairement. C'est pourquoi dans la grande politique on voit une tragédie, et dans la grande

volupté – une comédie.

La chute du communisme explique la disparition de l'humanisme du cercle des sujets intellectuels ; la haute essence de l'homme est sacrifiée à sa basse existence. Et dire, que pour **Marx**, *le communisme est la vraie solution de la lutte entre existence et essence - Kommunismus, die wahre Auflösung des Streits zwischen Existenz und Wesen.*

L'histoire grammaticale du communisme : le discours philosophique, le slogan idéologique, l'onomatopée apocalyptique – la hauteur, la platitude, l'abîme. Les beaux rêves politiques devraient être vécus comme les mystères, qui s'évaporent dès qu'on en trouve la solution. *Le communisme est le mystère de l'histoire, mystère résolu, et il sait qu'il est cette solution - Marx - Der Kommunismus ist das aufgelöste Rätsel der Geschichte und weiß sich als diese Lösung.*

Communisme : un excellent sujet de discussion dans un club de gentlemen ; une fois dans la foule, il mène inexorablement à la délation et à la torture. *Démocrate par nature, aristocrate par mœurs, je ferais très volontiers le don de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que j'eusse peu de rapports avec la foule - Chateaubriand.* Les capitaines d'industrie disent le contraire : je partagerais tout avec le peuple, pourvu que je garde ma fortune.

Le peuple est en haut, mais la foule est en bas – Hugo. Le peuple devient foule, quand il croit aux proclamations bruyantes, qu'il n'est qu'en haut. Dans notre société, éthiquement silencieuse et esthétiquement horizontale, *la populace est en haut, la populace est en bas* – Nietzsche - *Pöbel oben, Pöbel unten.* La liberté crée le peuple qui parle, la fraternité crée le peuple qui chante, mais l'inégalité en refait la foule qui bavarde.

Le communisme ne peut être désiré que par des poètes, imposé – que par des assassins, maintenu – que par des débilés.

Plus sensible, plus rêveur je suis, plus attirante me paraîtra l'idée communiste. Plus réaliste je suis, plus résolument je m'opposerai à ce qu'on la mette en pratique.

Les trajectoires de toutes les idées politiques débouchent sur l'ennui final : j'écoute le débat entre l'un des derniers SS, G.Grass, et l'un des derniers [marxistes](#), P.Bourdieu. Les boutiquiers sont plus amusants.

Ce qu'on appelle *progrès* : migration massive des hommes au pays des solutions, désertification du pays des problèmes et disparition des atlas du pays des mystères. Les Anciens croyaient en Déclin, les Modernes - en Progrès. Déclinent les meilleurs et progressent les pires, il n'y a pas de contradiction.

On devrait réserver, à son usage personnel, - les utopies, et entretenir, pour un usage collectif, - les mythes. Inverser cette tendance ferait dévoyer, de sa solitude, l'homme et fourvoyer, dans les culs-de-sac, la nation. Sans liberté extérieure, le seul moyen de respirer sa liberté intérieure est de se réfugier dans la solitude. Sans liberté intérieure, le seul milieu, c'est le troupeau. Dès que l'homme décide qu'il est définitivement libre, il se débarrasse de l'enthousiasme et se remet exclusivement à la raison. Le calculateur est libre, le danseur évolue dans la servitude des contraintes. *La sauvegarde de la liberté n'est ni la philosophie ni la raison, mais les illusions, l'enthousiasme* - G.Leopardi - *La salvaguardia della libertà non è la filosofia nè la ragione, ma le illusioni, l'entusiasmo.*

La caserne se fait rare, nul n'est plus enrégimenté. Le troupeau quitta la rue et s'installa dans la cervelle, où il se reproduit mieux que jamais : la cinquième colonne dans la quintessence de l'univers.

Ne pouvoir respirer à pleins poumons (l'horreur les dilate !) que dans une société vermoulue. Étouffer dans une société aseptisée (les émanations de l'ennui sont trop toxiques !). Sort réservé aux ascètes et aux esthètes.

Signe d'une société sourde - on n'a plus besoin de bâillons. Signe d'une société muette - on ne parle qu'au milieu des forums.

Les actes des nazis sont en parfaite concordance avec leurs idéaux : la guerre, la supériorité raciale, l'extermination ou l'asservissement de races inférieures. Mais les actes des staliniens n'ont rien à voir avec l'idéal communiste : la libération par le travail, le bonheur collectif, la fraternité entre les forts et les faibles, les valeurs humanistes, opposées au lucre et à la compétition impitoyable. Tout est franc et honnête chez les premiers ; tout est fourbe et mensonger chez les seconds. L'idéal des premiers n'inspire plus que le dégoût ; celui des seconds – que la pitié.

Tout regard sur le nazisme ou le stalinisme, qui n'y décèle pas une part du lyrisme allemand ou russe et tente de les réduire aux *tentations totalitaires*, est creux. Le ressort commun de ces deux monstres est une *tentative pathétique* de substituer au mesquin le grandiose. Une passion, pas une structure. Qui fait monter R.Wagner et M.Bakounine, en 1848, sur le même côté des barricades.

Dans quels systèmes la *spiritualité* était portée aux nues ? - sous le nazisme et sous le bolchevisme. Moins un régime politique se préoccupe des âmes, mieux se porteront les corps et les esprits.

Une nation, qui s'enivre de la poésie, est une proie désignée des sobres tyrans : jamais on ne porta autant aux nues F.Schiller et Pouchkine que sous Hitler et Staline. La place centrale qu'occupe la comptabilité, dans les têtes des hommes, est la meilleure garantie du progrès de la tolérance et de la douceur des mœurs.

Si les tyrans multiplient des charniers (*le p'tit père dépeuple*), c'est parce que l'unanimité parfaite ne se trouve qu'au cimetière. Plus tard on comprit, que la foire arrivât au même résultat avec beaucoup moins de dégâts.

Les maîtres à penser accompagnent les tyrannies, politiques ou spirituelles ; les ratés sont le privilège des démocraties. Les grands maîtres finissent par s'imposer en tout régime, mais, curieusement, dans une tyrannie ils sont maîtres des maîtres et dans la démocratie - maîtres des ratés.

L'étrange parallèle entre l'Allemagne et la Russie : une multitude de voix, jeunes et rebelles, jaillirent au lendemain des cataclysmes de la Grande Guerre, un silence de mort suivit l'écroulement du nazisme et du stalinisme. La vitalité de la résignation n'existe plus ; l'horreur ou la honte de la conscience morale se transforment en une paisible, orgueilleuse et stérile conscience mentale.

Les chars russes à Prague ne discréditent pas l'idée communiste, les conseillers américains à Santiago discréditent l'idée libérale. La première réside dans un mouvement du cœur, la seconde dans un mouvement des bras.

Les expériences vietnamienne, coréenne et allemande prouvèrent, que [Marx](#) avait raison : le communisme ne peut réussir dans un seul pays, puisque sa misère économique le désavoue et le condamne ; le communisme n'a que des valeurs absolues ; dans des relatives, il perd rapidement pied. Les [marxistes](#) doivent attendre, que la générosité et la noblesse s'emparent de l'Amérique, avant de songer à transformer le monde. L'attente sera longue.

Le rêve social n'est beau qu'impuissant ; dès qu'un lyrisme (celui de [Marx](#))

s'incarne dans un dynamisme (Lénine), un concentrationalisme (Staline) en prendra la suite.

Chaque fois qu'un État avait cherché à nous rendre heureux, il devenait des plus injustes. La justice se formule par les heureux, c'est à dire par les loups. L'agneau en supporte la charge, décorative, religieuse et gastronomique.

L'État doit être assez hautain pour ne pas se gaspiller dans de petits problèmes, mais assez humble pour ne pas tenter de résoudre les grands. Il sera toujours trop petit pour incarner un mystère et trop grand pour n'être qu'une solution.

On aimerait que dans un âge d'or règne autre chose que l'or, mais c'est le fer qui, d'accoutumé, en prend la place. Sous la forme des chaînes ou des glaives.

Le chaos d'une âme barbare et l'harmonie d'une âme poétique, se sentent offensés par la règle démocratique. Le démocrate de raison met dans le même panier la barbarie et la poésie ; par exemple, il pense que les plus grandes calamités du siècle dernier ont pour origine une barbarie - la soif de pouvoir, l'intolérance, la brutalité - tandis que ce fut bien une poésie - la grandeur, le déni de la force marchande, la vision eschatologique de l'homme.

De misérables cornichons, comme Popper et Hayek, plus américains que les Américains, voient dans l'écroulement du communisme réel une raison suffisante pour ne prier que sur la libre entreprise, la technologie, l'égalité des chances. Et ils ont raison, dans leur temple - l'immense et silencieuse salle-machines, où calculent et s'agitent des robots libres au cœur éteint. Et moi, j'aurais tort, si je voulais propager mes idées de fraternité charnelle et d'égalité des assiettes en dehors de mon club de gentlemen.

Un seul et unique chemin conduit au salut public, à savoir l'égalité répartition des biens - Platon.

L'appel de fraternité gémit dans notre âme bicéphale, intime et tribale. Hardiment, j'y préconise un chaud *chaos* du bien. Le salut public - ou plutôt son *ordre* froid ! - se reconnut dans le culte du mérite, euphémisme né dans le troupeau ; dans la jungle ancienne il s'appelait privilèges. *L'idée que la vertu doit être récompensée ruine toute vertu* - Valéry.

Les nations des lumières, avancées ou ironiques, firent de la politique une religion laïque ; les nations des ténèbres, arriérées ou cyniques, se servent de religion comme d'une arme politique.

Malraux vit juste, en prédisant au XXI-ème siècle un *mainstream* religieux (avec les dieux *réintégrés*), mais il ne pouvait pas se douter de sa vraie raison - la désintégration des poètes, la sécularisation des penseurs, la perte de vocation des martyrs. Le rouge au front, on se jettera dans les bras du Pape, du Dalai-Lama, de l'Ayatollah, en fuyant le seul occupant de la scène publique - le marchand. Ou, tout au contraire, on congédiera les héritiers de Sabaoth, du Bouddha et de *Lao Tseu*, pour adhérer, conscience en paix, au seul dieu qui ait réussi, au Mercure des marchands. La seconde issue est plus probable.

Le sacré : une hauteur émotive, sublime, impondérable et répétitive, qu'aucune épreuve par la pesanteur du plat ou du profond ne fasse chuter. Ce qui me fait fermer les yeux, pour rêver ou pour cacher les larmes. Une déraison d'être, larmoyante et grandiose.

Jadis, la loi prescrivait l'unité des moutons ; aujourd'hui, elle impose la fraternité des robots. Le sacré, lui, est hors-la-loi.

Une grande nation, admirant le reflet de son âme, aux heures astrales de sa culture, tel Narcisse, - cette image me séduit. Les repus, ignorant ces

vertiges, disent : *Une humanité unifiée n'aurait que mes mépris, si elle n'était occupée qu'à s'enivrer d'elle-même* - J.Benda - les arbres s'unifient, les forêts, qui y parlent, chosifient. L'arbre gagna beaucoup en prestige, le jour où il fut transformé en gibet. C'était, au moins, pour accompagner un *dernier* pas. Encore dans la Croix, l'arbre servit de matière *première*. Aujourd'hui, des matières artificielles et impérissables se substituèrent à l'arbre vivant des agonies ; il devint élément *intermédiaire* des forêts anonymes.

Les époques, où l'on évoquait le plus la noblesse, furent parmi les plus sanglantes. Aujourd'hui, tout afflux de sang est jugulé – mais on ne parle plus de noblesse.

Deux abstractions étonnamment semblables, le surhomme de [Nietzsche](#) et le prolétariat de [Marx](#). Une utopie de solitaire et une utopie de solidaire. Une voix de l'esthétique, par-delà l'éthique, et une voix de l'éthique, par-delà la politique. Mais le même appel de la noblesse et du pathos. Frères sur papier et en rêve, ennemis en pratique et chez les acolytes.

Le combat entre le fort et le faible - thème central et de [Marx](#) et de [Nietzsche](#) ; mais pour le premier, il se déroule entièrement en dehors de l'homme, au milieu des hommes, sous forme d'une lutte des classes ; chez le second, il est entièrement intérieur à l'homme, où le sous-homme fait toujours son travail de sape ; tous les deux sont pour la victoire du fort : le premier - en rendant fort le faible actuel, le second - en surmontant l'homme banal, en soi-même. Aujourd'hui, les hommes triomphèrent, à l'extérieur, et le sous-homme - à l'intérieur ; l'homme est remplacé par le robot, et le surhomme - par le mouton le plus habile ou chanceux.

Les misérables révoltes verbales, en 1968 ou en 1991, contre la bourgeoisie ou contre le communisme, suivaient le vent dominant. La

meilleure garantie du maintien du *laisser-aller* devint le *laisser-râler*.

L'idée communiste m'est d'autant plus sympathique que, depuis l'effondrement de l'URSS, elle fut, sur-le-champ, abandonnée par tous, tandis que l'idée national-socialiste continua à intriguer des rêveurs comme Heidegger, qui apercevait une folle parenté entre américanisme et bolchevisme. Le communisme, contrairement aux autres, n'est pas une voie, mais un regard. Toutefois, la voie est aussi facilement robotisée par les pieds que le regard - moutonnisé par la cervelle. *L'Amérique, l'étable de la liberté, habitée par des goujats de l'égalité* – H.Heine - *Amerika, der Freiheitsstall, bewohnt von Gleichheitsflegeln*.

Les critiques qu'on entend aujourd'hui s'adressent à un professionnel : capitaine d'industrie, politicien, fonctionnaire, avec ses chiffres et ses agendas, jamais à l'homme, avec ses peurs, ses hontes et son orgueil.

Il faut reconnaître : mes ruines aristocratiques n'auraient pas de sens sans l'arrogant urbanisme de la cité démocratique. Habitué à habiter des culs-de-sac, je supporte mal la fluidité sans entraves dans les artères aménagées. De ma collection de panneaux de circulation, je n'ai gardé que l'icône vivifiante de l'impasse, de la contrainte, qui fit pâlir toutes les images de la vitesse, du poids et des destinations. De cette école d'éconduite, je retirerai le permis de rester à l'écart des voiries.

L'expulsion polie et anonyme assainit mieux la cité que le bûcher salissant. L'aristocrate hérésiarque n'a même plus l'hilarité publique à affronter ; on compatit même à sa catastrophe artificielle, comme on compatit aux handicapés ou aux victimes des désastres naturels. Moins les frais de relogement, les mêmes ruines étant plantées dans un désert.

Tout bonne couveuse de l'intelligence qu'elle est, la cité, néanmoins, en a gâté la jeunesse. Tout geste productif de l'intelligence crédule fut récompensé par une friandise ; l'intelligence a fini par se retrouver dans la

même étable que la bêtise, nourrie aux hormones de croissance, au service de l'irrassiable veau d'or, gérant du cirque des fauves.

Le sens originel de l'art s'exprime en langage de ta caverne, mais ce sont les musées de la cité qui en préserveront des traductions à portée des analphabètes. Lumière comme cadre et ombre comme fond - tel fut le message de l'original, qui sera inversé par souci de cohérence et de visibilité. Ta lisibilité en tombera en déshérence.

Le grand progrès de la démocratie consiste à laisser le solitaire crever, sans être dérangé, là où une tyrannie cherchait à le faire rentrer dans les rangs et clamer son bonheur. La disparition de la puanteur extérieure rend l'encens intérieur beaucoup moins salubre ; et le chauffage collectif rend ta flamme inutile et dangereuse.

Rendre invisible et inaudible la souffrance - l'un des triomphes de la cité. Ce dont s'enorgueillissent les ruines est escamoté par les murs et les portes fermées. Les plafonds étouffent ce qui part au ciel à travers les toits percés. Seul l'océan de pitié céleste ouvre ses fonds aux bouteilles jetées par des mains solitaires.

Pour une fois, je suis d'accord avec la cité démocratique, horrifiée par les forums russes. Des brigands n'hésitant pas à se faire appeler élite. Des imitateurs non-inspirés prétendant à une exclusivité ou exception. Des ours cherchant à gagner du galon en se soumettant à l'âne ou au mouton. La voirie des plus horribles, mais quelle perspective dans les impasses !

Moi, le créatif, j'aimerais respecter l'œuf ; les autres, les contemplatifs, lui préfèrent la poule ; mais la cité active donna la primauté au coq : l'action au-dessus de la raison et de la couvaie. Vivifier ou cocufier par insolence, au lieu de me crucifier en silence ou fructifier les autres en patience. Poulailier aux allures d'étable.

La démocratie voit dans le ciel la même ressource de progrès que la terre

arable ou l'eau potable : services de proximité prévenant tout détournement au profit de l'infini. L'aristocrate ne prie, en soliloques fervents, que ce qui n'existe pas, l'absolu par exemple ; il faut au démocrate un contact épidermique pour entamer un dialogue insipide.

C'est sur l'écrit grave qu'est fondé la cité de droit. L'indétermination de l'ironie la biffe des tablettes honorifiques, où se gravent des modes d'emploi ou recettes de cuisine. Si la tyrannie cherche à faire monter ses caciques exsangues sur les scènes et pinacles, la démocratie se contente que les siens soient engraisés en coulisses.

Sur les forums et dans les têtes s'est installée la loi écrite, qui bénit la richesse et, donc, la pauvreté. C'est le droit sacralisé qui étouffa la honte, aussi bien dans la cité que dans l'homme. *La pauvreté, dans une cité bien gérée, est une honte ; dans une cité mal gérée, l'est la richesse* - Lao Tseu. La bonne gestion, aujourd'hui, amène la conscience tranquille aux agneaux indigents et aux loups repus. La richesse abrutit les âmes, la misère abrutit les esprits.

La cité étouffe la haine et souffle sur tout brasier de l'amour. La chaleur de cette réaction se canalise comme la fusion atomique, pour mettre à profit ces explosions des noyaux et développer l'énergie des épidermes. L'amour malgré n'existe plus ; ses alliés démocratiques encanaillèrent sa rébellion aristocratique.

Sur les forums on encourage toute forme de doute, sauf celui qui porte atteinte au prestige du veau d'or et à son régime, le culte carnivore du mérite. Les doutes collectifs sont encore plus ennuyeux que ne le sont les vérités de foire ; les deux servent à araser toute aspérité rebelle, qui poindrait dans un cerveau en proie au plat calcul.

Le forum s'incline devant la lettre pinailleuse et se gausse de l'esprit nonchalant. Le mot du degré zéro, cet écho de l'esprit infini, lui est sans poids ; il n'aime que le lourd enchaînement juridique protégeant le

possédant de la furie fondatrice des dépossédés. Les titres de propriété, rédigés en mots sans âme, pris pour titres de noblesse, l'âme sans mots.

L'homme, hors de toute tribu, s'attache aux invariants utopiques. L'homme de la cité, avide de progrès, marque toute avancée par proclamation de vérités nouvelles. Des faits, des acquis, des outils et pas des œuvres, ces créations inventées donnant à l'éphémère illusoire l'intensité refusée aux vérités gonflables à souhait.

Toute hyène, dans la cité d'aujourd'hui, pratique le bien public, aux heures de grande écoute. Les sondages confirment, se moquer de l'affamé est contre-productif : la meute lui jette des miettes au lieu de l'accabler par l'hallali d'antan ; entre-temps, elle se fait engraisser par le gibier consentant et adoptant le même subterfuge, face aux plus chétifs que lui.

On imagine très facilement la cité d'aujourd'hui fonctionnant sans la moindre intervention des hommes. Tout rouage vital obéit aux commandes numériques. Toute vision ou tout attouchement se réfèrent aux capteurs infailibles. Il reste le goût, cet enfant terrible, alogique et analogique, se débattant entre les pattes des hommes digitaux.

Joli paradoxe : dans ce siècle anti-musical, dans aucun autre domaine le déferlement mécanique n'est aussi flagrant que dans ... la musique, qu'il s'agisse de symphonies ou de chansons des *albums*. Ce phénomène est semblable à la défense anachronique de la vérité et de la justice (dont la maréchaussée et le fisc s'occupent mieux que les révoltés de métier) et la dénonciation des interdits, des tabous, des persécutions (n'existant que dans des cerveaux fébriles, prétentieux et vides).

Chez les hommes, il existent deux oppositions, une profonde - entre les forts et les faibles, et une haute - entre la force et la faiblesse, à l'intérieur de chaque individu. La démocratie amortit et adoucit la première et exacerbe la seconde. La faiblesse humaine, ce sont les rêves -

le Bien, l'amour, le lyrisme, et la force humaine, c'est la réalité - le calcul, le savoir, la responsabilité. Le culte de la force réelle tua le rêve.

On n'a jamais vu autant de sagesse qu'aujourd'hui. L'ennui, c'est que, d'individuelle et pulsionnelle, elle devint partout collective et mécanique. Et aucun espoir qu'un homme divin nouveau proclame inepte la sagesse du monde, c'est à dire du troupeau, et soit cru et suivi.

Voir la souffrance des pauvres et garder sa conscience sans trouble est trahir sa vocation au métier de bourreau. Pour ennoblir ces penchants patibulaires, on inventa des fumeuses théories des victimes prédestinées.

Si l'on veut une société libre, efficace, juste, on doit faire taire la musique des hauteurs et l'intelligence des profondeurs ; la prospérité pousse dans la platitude. *Le communisme – une hauteur, une profondeur ; aucune platitude ne mérite le titre de communiste* – V.Maïakovsky - *Коммуна – высота, глубина. Не возвести в коммунистический сан плоскость.*

La nature s'en va, la culture s'y substitue ; et puisque le devoir est naturel et le droit - culturel, les droits du citoyen progressent et les devoirs du frère régressent.

Ne s'attacher qu'à son époque réduit tout discours, aussi savant soit-il, au journalisme le plus plat : *La philosophie saisit son temps en pensées* - Hegel - *Die Philosophie erfaßt ihre Zeit in Gedanken.*

La prosaïsation du monde est due peut-être à la disparition de la souffrance noble. *Le concert du monde n'est perçu divinement que du fond de la douleur* - Hölderlin - *Das Lebenslied der Welt tönt uns göttlich erst in tiefem Leid.*

L'universel n'est pas unidimensionnel ; ses versions s'adressent aux

moutons, aux robots, aux poètes, et ses valeurs seraient exprimées respectivement, en nombres, en algorithmes, en rêves. Dans la sphère politique, le communisme entraîna dans sa chute toute universalité poétique ; le mouton et le robot s'en réjouirent.

Ils s'indignent des actes ou des états de fait, tandis que c'est aux rêves éteints et aux états d'âme atavique que nous devrions adresser les plus horribles de nos appréhensions.

Dans les leçons d'Histoire on suivait jadis les pas de la musique : dans les poèmes, dans les passions. Aujourd'hui, on suit l'histoire des circuits commerciaux ou des avancées technologiques. Dans la mémoire des hommes, Watt finira par supplanter Homère, et la route de la soie – le chemin de Golgotha. Le Temps ne connaît plus que les horizons, il oublia les firmaments.

En multitude, on calcule le droit universel ; en solitude, on rêve du devoir personnel. Les Grecs furent plus solitaires que les Romains.

Le culte du droit produit le citoyen ; celui du devoir engendre le saint.

Il n'y a plus de sacré, puisqu'il n'y a plus de (con)frères, que des collègues ou des collaborateurs.

Plus on se réfère à la *collectivité*, plus on exalte la *personnalité* d'un tyran ; plus on cultive les droits *personnels*, plus banal devient tout meneur des *masses*.

Après l'âme, le cœur lui aussi quittera bientôt les hommes ; il ne leur restera que le désir, sans amour ni noblesse. Personne ne comprend plus ces finasseries de S.Freud : *Là où ils aiment, il n'y a pas de désir, et là où ils désirent, il n'y a pas d'amour - Wo sie lieben, begehren sie nicht, und*

wo sie begehren, können sie nicht lieben.

Portée par les bas-fonds collectifs, l'indignation monte et se dissipe par le temps, ce devenir de l'esprit ; le mépris, lui, descend de sa hauteur solitaire, pour s'incruster dans l'espace, cet être de l'âme. Les dépourvus de bons altimètres confondent la pesanteur et la grâce : *On méprise d'en-bas, on ne saurait s'indigner que d'une hauteur* - G.Bernanos.

Hommes-robots

Que, plongé dans la vie d'une cité, l'homme se soumette à l'intérêt général et réfléchisse aux règles et normes d'une cohabitation juste et pacifique, est parfaitement louable. Mais que, resté seul, avec ses sentiments ou pensées, il continue à s'appliquer les contraintes moutonnières ou robotiques, est affligeant.

L'esprit s'entiche d'idéaux collectifs, l'âme forge son idéal individuel. Les premiers sont en ruines : l'idéal esthétique antique, l'idéal mystique chrétien, l'idéal éthique communiste ; les âmes dépassionnées devinrent stériles et n'enfantent d'aucun idéal ; l'homme moderne hurle au vide, au déclin, à la barbarie, tandis qu'il aurait dû se repentir de l'extinction volontaire de sa propre âme ; mais sa robotisation semble irréversible.

L'aboutissement moderne des idéaux antiques : le stoïcien - homme d'affaires ou écolâtre, le cynique - juriste ou journaliste, l'épicurien - politicien ou artiscule, le sceptique - homme de la rue. Le romantisme aristocratique des [Goethe](#), [G.Byron](#), [Chateaubriand](#), [G.Leopardi](#), [M.Lermontov](#) ne fut qu'une parenthèse anti-antique, vite barrée des chroniques intellectuelles. Et en admirant *passivement* [Nietzsche](#), [Ortega y Gasset](#) ou [Cioran](#), je me sens écoeuré en compagnie de leurs admirateurs *actifs*.

Le rêve abandonna l'avenir (où se placent les fous), se détourna du passé à inventer (où s'attardent les sages) et se figea dans le culte du réel présent (cette demeure des sots) - le progrès égalisateur les rendit indiscernables.

Mon existence s'écoula dans les cinq milieux successifs : l'humus de la terre (les prolétaires), la danse de la terre (les poètes), l'essence de la terre (les scientifiques), la marche de la terre (les techniciens), le moteur de la terre (les patrons). Je n'en retirai rien de substantiel, mais ces expériences rendirent libre mon regard sur la pitié, la noblesse, l'intelligence, la platitude et la honte. Et puisque toute vraie existence se réduit à la musique, je ne me sens solidaire que des poètes.

J'ai porté, à travers la vie, le même volume de lumière enthousiaste, avec deux sources ou ressources : dans mon enfance, *l'homme* restait dans l'obscurité *problématique* et les *hommes* brillaient par leurs *solutions*. Avec l'âge, cette proportion s'inversa : l'homme rayonne dans l'âme *mystérieuse* et les hommes s'éteignirent dans les ténèbres sans *mystère*. *L'homme est un mystère, et toute l'humanité repose sur la vénération du mystère de l'homme* - Th.Mann - *Der Mensch ist ein Geheimnis, und alle Humanität beruht auf der Ehrfurcht vor dem Geheimnis des Menschen*.

De mes trois patries adoptives - *unheimliche Heimaten* (S.Freud) - il ne me reste que trois exils sans issue, trois nostalgies sans partage : poésie allemande, âme russe, esprit français. *Mal du pays sans pays* - Nietzsche - *Heimweh ohne Heim*. Il m'arrive de regretter de ne pas être Juif, comme P.Celan ou G.Steiner, pour me recroqueviller dans une neutralité distante.

J'accorde à la France la palme d'universalité, mais c'est par simple constat que le cœur (l'Allemagne) ne peut être que national, que l'âme (la Russie) est plus près des étoiles que du sol, tandis que l'esprit est la chose la plus cosmopolite.

Chaque époque fait des transferts réciproques entre ces trois sortes d'entités - des prix, des valeurs, des vecteurs, dont les volumes furent de tout temps comparables. Aujourd'hui, ce sont les valeurs qui se dissolvent et fichent le camp au profit des deux autres domaines : vers les prix, par

la profanation du sacré tribal, et vers les vecteurs, par la production du sacré mécanique.

Pourquoi les valeurs disparaissent-elles, au profit de ce qui est en-deçà ou au-delà d'elles ? Parce que l'homme a le prix, pour lequel il se vend, la valeur, pour laquelle il se donne, et le génie, qui le possède. Qui, encore, se donne ou se veut possédé ?

Le génie n'est ni un bon usage de règles, ni une invention de nouvelles règles, ni même une création de jeux nouveaux, mais une vision des enjeux, à la verticale des joueurs. Ni choses vues, ni les yeux, ni les prix, ni les valeurs, mais - le regard.

Du spectacle du monde, un bon spectateur, l'homme du regard, retient l'harmonie grandiose du dramaturge divin, l'ingéniosité inventive du metteur en scène, l'expressivité unique du jeu des interprètes ; l'homme de la rue, c'est à dire l'homme de la seule écoute, n'y aura perçu que des sifflements, des claques ou des éternuements.

Une maxime, c'est ce qui articule le sens du monde sans être réductible à un algorithme. *La part la plus vaste et précieuse de nos connaissances se résume en aphorismes ; et ce qu'il y a de grand et de meilleur, chez l'homme, n'est que l'aphorisme* – S. Coleridge - *The largest and worthiest portion of our knowledge consists of aphorisms : and the greatest and best of men is but an aphorism*. Le mouton se désintéressant du sens de l'existence, et le robot ne suivant que des règles, n'apprécieront jamais l'aphorisme. La maxime serait une *maladie mondaine* (La Rochefoucauld).

Parmi les défaites de l'homme, la perte la plus fatale est celle de sa divinité (que d'autres appelèrent mort de Dieu). Tant que le prêtre, clérical ou laïc, s'adressait aux fantômes invisibles, le paroissien pouvait se persuader de leur présence virtuelle ; mais depuis qu'il ne harangue que

le contribuable aucun voile, aucun écran ne reflète plus aucun mystère - une sobre réalité a tout envahi.

Dieu ne nous envoya aucun indice du sens de Sa création ; face au monde réel ou imaginaire, c'est à l'homme lui-même qu'il appartient d'en déterminer la hauteur ou la bassesse, la profondeur ou l'étendue, la grandeur ou le poids, la largesse ou le volume. *L'homme est la mesure de toutes les choses, de celles qui existent et de celles qui n'existent pas* - Protagoras. Mais seul l'homme de la démesure produit de bonnes unités de mesure. L'homme est plutôt le choix des échelles que la mesure même. Les choses, qui existent, prirent du poids, sous forme de marchandises, elles deviennent souvent la mesure des hommes. Les choses, qui n'existent pas, n'intéressent plus que le poète, qui les trouve dans son soi inépuisable.

N'importe qui est capable, aujourd'hui, de problématiser la vie, sans parler des amples solutions qu'on y apporte ; ce qui devint, en revanche, rare est de continuer à y déceler le mystère ; ils s'en font une gloire et proclament, orgueilleux et naïfs, la mort de Dieu, tandis qu'elle n'est que le constat d'épuisement de l'imagination religieuse ou de *mort de l'immortalité* : toute recherche de Dieu, historique ou métaphysique, devint algorithmique, charlatanesque ou idolâtre ; nous étant détournés du rêve, nous restons seuls face à la seule réalité. Au sens le plus dramatique, *Dieu est mort* signifie *l'homme est mort* ; non pas que l'âme divine, en nous, cessa de battre, mais qu'on ne l'entende plus ; la vie des hommes est désormais si remplie de bruit et de platitude, qu'aucune musique céleste ne les atteint ni ne les soulève.

L'homme se compose de deux facettes : la mystérieuse ou la divine, qui nous projette vers la hauteur, et la problématique ou l'humaine, qui nous voue à la profondeur. Je soupçonne que le meilleur soi, le soi inconnu, soit exactement cette hauteur divine, qui, tout compte fait, n'est pas moins

humaine que la platitude ou la profondeur du soi connu. *L'homme ne doit pas se tourner vers soi-même, mais vers la hauteur, qui vit en lui ; ce qui n'est qu'humain est en-dessous de cette hauteur* – V.Weidlé - *Человек обращён не к себе, а к тому высшему, что в нём живет. Всё только человеческое - ниже человека.*

Si l'on creuse le vivant, le végétal et même le minéral, partout on aboutit au divin, aux essences réelles et pas seulement nominales. C'est la sagacité de notre regard qui place et déplace la frontière entre le divin et le *naturel*, entre le sacré et le mécanique, entre la Loi et le hasard.

Et le misanthrope et le philanthrope cherchent la fraternité, par exclusion ou par inclusion, mais sa base, dans les deux cas, serait terrestre, tandis que seul le sacré peut lui donner du panache et nous faire rêver, au lieu de haïr ou d'agir.

Ce n'est ni l'*action* (Le Bon), ni la *révolte* (Ortega y Gasset), ni la *folie* (H.Broch) des masses qui nous cernent aujourd'hui, mais leurs transactions et calculs, inertiaux, paisibles et raisonnables. Et toutes les élites en sont solidaires, les seules frontières, encore en place, étant horizontales ; plus de douaniers de goût ni de barrières de dégoût ; le ciel, abandonné de regards, pleure le souvenir de l'action de Dieu, de la révolte de l'ange et de la folie du héros.

La platitude devint si vaste et sûre, que les hommes perdirent tout souvenir de la Chute et, partant, - le souci du Salut.

Il n'y aurait plus de salut possible pour ce monde, qui n'a plus besoin de beauté ; le monde périra par cette absence, non prévue par cet optimiste que fut Dostoïevsky. Et s'il survit, l'archéologue, fouillant dans les ruines de notre époque, *tombera sur des machines, comme nous, jadis, tombions sur des statues* – Ch.Morgenstern - *wird Maschinen ausgraben*

wie wir Statuen.

Toutes les cultures organiques finissent par tomber, au profit des civilisations mécaniques, et plus haute fut la culture, plus douloureuse sera la chute. C'est pourquoi le Français, aujourd'hui, est le plus malheureux des Européens.

Ce déluge du kitsch pictural, musical, intellectuel, architectural, qui déferle sur l'Europe, à partir des USA, finira par transformer tous nos musées, étables, bistrotts, églises, châteaux - en bureaux, en salles-machine, où le calcul silencieux se substituera aux chants, prières et extases.

Se remplir, le plus rapidement, les poches, en appliquant exactement la même rigueur commerciale à la vente de pétrole, de chansons ou de logiciels - telle fut, de tous les temps, l'aspiration de la pire des racailles.

Aujourd'hui, cette ambition se nimbe du titre prestigieux de *rêve américain*, et il semblerait que ce soit le dernier qui reste dans ce monde désenchanté. C'est pourquoi tout marchand acquiesce, avec conviction : *Le rêve est au centre de l'existence humaine* – G.K.Chesterton - *The centre of every man's existence is a dream.*

Les hommes se divisent nettement en deux catégories : ceux de l'accumulation, du progrès, de la nouveauté - sans retour possible, et ceux de l'invariant, de l'intemporel, de l'immobile - au retour éternel. Un être dans le temps, un devenir hors du temps. Vitesse ou intensité. L'Europe éternelle, nostalgique de son passé, ou l'Amérique de la version courante jetable.

La pire des choses, qui attend l'Europe, c'est l'entente finale entre Américains et Chinois, entre un idéal minable et l'absence d'idéal, entre la triste incompréhension américaine, face à la culture européenne, et, ces

temps derniers, la stupéfiante pénétration chinoise de l'opéra italien, de la dramaturgie russe, de la philosophie allemande, du roman français, pénétration mécanique. La détresse d'une ardeur vivante, dominée par une froide technique, c'est ce que nous allons vivre.

En Californie, *Oracle* avale *Sun*, l'économie du logiciel commence à dominer celle du matériel - l'un des symboles étonnamment précis de l'évolution parallèle de l'homme lui-même : de la matérialité du mouton à la logique robotique.

Imaginez Platon, se cramponnant à sa cire et à son stylet et brocardant l'infamie technocratique des inventeurs du papier (comme [Chateaubriand](#) et Vigny maudissant la locomotive à vapeur) - c'est pourtant ce que font nos intellectuels geignards et aigris, face à la joyeuse avancée du gai savoir des ordinateurs. L'affreux *Gestell* de [Heidegger](#) n'est pas en salle-machine, il s'incruste dans vos circuits mentaux sans courant de rêve ! Le triomphe du robot, chez les hommes, n'est ni extérieur ni technique, mais intérieur et psychique. Moi, charlatan de mon étoile, dois-je m'effaroucher, puisqu'on se met à explorer les astres ?

[Heidegger](#), [Ortega y Gasset](#) et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

L'époque moderne enterra la controverse millénaire entre l'esprit, conduit par la raison, et l'esprit, séduit par l'âme. C'est la métaphore architecturale qui la rendait le mieux : la raison évolua de la Caverne au bureau climatisé, en passant par casernes et étables ; l'âme eut un faible pour la tour d'ivoire que nous rappellent encore ses souterrains et ruines. Mais même sur ses soupiraux, le badaud d'aujourd'hui ne lit que

géométrie et dates.

Tous ceux qui se trouvent sur la scène publique se voient en victimes de calomnies, de complots, d'incompréhension, de cautèle. Vu d'un peu plus près, toutes ces véhémences se réduisent aux peccadilles de date, d'adjectif, d'hypothèse. Les purs rêvent de haute opacité tourmentée, seuls les transparents nagent dans la plate clarté, aux ondes microscopiques.

Dès que l'amuseur public a plus de temps d'antenne que l'intellectuel, celui-ci crie à l'apocalypse de la culture. Notre époque, infantile ? Où vont-ils chercher ça ? Jamais l'humanité n'était aussi abominablement adulte. Et le progrès évident de la tolérance ne fait qu'élargir la porte de l'étable commune. La barbarie moderne, si elle existe, n'est perceptible que dans la mécanique, qui gouverne sans partage, pour la première fois de l'Histoire, tous les cerveaux, qu'ils soient infantiles, académiques ou rebelles.

Les écrivains intellos geignent : la littérature serait à l'agonie, elle n'intéresserait plus personne. Mais le nombre de ceux qui aiment vraiment une bonne littérature est le même depuis quatre siècles. Ce qui changea, c'est la concurrence avec les autres métiers ; jadis, seuls des aristocrates, des généraux ou des ballerines pouvaient leur contester l'audience, tandis que, aujourd'hui, s'y joignent des amuseurs publics, des footballeurs ou de hauts fonctionnaires. C'est la jalousie de pitre, et non pas le chagrin d'artiste qui dicte les jérémiades actuelles.

Pourquoi je déteste les images, qui déferlent sur le monde d'aujourd'hui ?
- puisqu'elles ne mènent vers aucune lumière fatale ni ne jettent aucune ombre vitale - que des puzzles fractals.

Heureux [Pascal](#), dont les yeux s'effrayaient d'un *silence éternel* ! De nos

jours, que l'épreuve de nos oreilles, par le *bavardage passager*, est plus effrayante ! Pour celui qui a besoin d'un haut silence (*altum silentium* – Virgile).

Jadis, on fut attiré par ce qui était intelligible, délicat ou lisible, c'est à dire sollicitait notre esprit, notre âme ou notre goût. Aujourd'hui, pour être valable, il faut être visible ; la visibilité sur la scène publique comme le premier critère de la valeur. Toutes les qualités sont désormais numérisables ; l'écrasante horizontalité quantitative sépare l'homme de ce qui ne vaut qu'en hauteur, où le chiffre n'a aucun poids. Et les différences les plus notables proviennent de la verticalité.

Je dois reconnaître, que, aujourd'hui, la voix exaltée est plus commune que la voix stoïque ; je dois purifier mes ivresses, en les débarrassant de toute indignation, dénonciation, revendication ; mais je dois affermir mes sobriétés à une hauteur, que ne guette aucune platitude. Rien de plus plat, aujourd'hui, que les révoltes qui fusent ; rien n'est plus près de l'étoile que l'acquiescement au ciel, au fond des ruines.

Les *non* mesquins conduisent les hommes à la liberté, les grands - à l'esclavage ; le *oui* mesquin est proféré par l'esclave ; l'homme vraiment libre est porteur d'un grand *oui*. *L'homme doit accepter sa servitude : celle de ses propres passions, et donc des hommes, ou celle de sa spiritualité* – L.Tolstoï - *Человек должен быть рабом : своих страстей, а значит, и людей, или же своего духовного начала.*

L'intellectuel européen joint sa voix à la dénonciation générale des marchands d'illusions. Dont profitent les marchands tout court.

Tous les repus d'aujourd'hui, des philosophes aux chanteurs, des scientifiques aux footballeurs, des publicistes aux artistes, nous appellent à nous indigner : *comment peut-on vivre avec X euros ?* Pour une fois,

que les Anciens sont plus nobles, avec leur condamnation unanime de la colère (*de cohibenda ira*) ! À condition, toutefois, qu'on ne glisse pas dans l'infâme paix d'âme.

Quand j'entends mes contemporains repus geindre, maudire ou s'apitoyer, j'ai presque honte d'avoir connu de vraies souffrances, solitudes ou humiliations ; j'ai fini par en peindre ici des inventées, qui me devinrent plus proches et plus chères que les vraies.

Deux rebelles, ayant fini sur une croix, Spartacus et [Jésus](#), sont à l'origine de deux mythes opposés : celui de l'*Éternel Retour* de l'homme libre et de la *Résurrection* de l'esclave. Que Zarathoustra et Manès du dire-oui, de l'acquiescement et de l'immobilité me sont plus proches !

La soif de reconnaissance, *captatio benevolentiae*, frappant la foule entière ; le mépris que même le rustaud apprend à sécréter ; la pose d'incompris, de maudit ou de marginal adoptée par les émules de la machine ou de l'étable - telle est l'originalité de notre époque, époque la plus grégaire de toutes.

Je m'aperçois que ma dyade - le *rythme* (le moi désirant) contre l'*algorithme* (le moi calculant) - doit être élargie à la triade [platonicienne](#), pour inclure le *thymos*, le désir de la reconnaissance (cette monade [hégélienne](#), le moi grégarisant).

Jadis, la vie disposait d'une scène publique, où se produisaient trois guildes d'acteurs - la politique, la scientifique et l'artistique ; la scène moderne, c'est l'écran, envahi par les spectateurs se prenant pour acteurs. Et la pièce jouée n'a plus besoin ni de démiurge ni de dramaturge, le verdict de l'audimat dicte les images à fabriquer et à propager. La diffusion de vidéogrammes de masse se substitua à la confusion des âmes de race.

Le journalisme devint presque le seul lieu du dialogue des intellectuels, et se médiatiser - un sujet capital. Le livre n'est plus qu'un supplément d'images médiatiques.

La scène publique est le concept central, pour comprendre en quoi notre époque est différente des autres ; jadis, seuls des généraux ou des poètes occupaient les planches, ceux, qui ne savaient commander ni les troupes ni les tropes, se terrant dans un anonymat ; aujourd'hui, la scène est envahie par la horde, dont le symbole s'incarna en vedettariat de la grisaille. Mais jamais on n'eut autant d'écrivains et même autant de lecteurs, seulement très loin de la rampe.

Ceux qui se plaignent de l'évanouissement ou du rapetissement de la grandeur ne se rendent pas compte, souvent, que la grandeur ne persistait que grâce au refus de la regarder à bout portant ; l'antichambre des *grands* étant désormais accessible au public, celui-ci les juge en tant que domestique.

Ne tombent en ruines que des grands monuments. Les petits pourrissent sur pied.

La même antienne, deux fois séculaire, de Balzac à [Cioran](#) : l'échec retentissant d'un monde à la dérive, bouleversant toute la tribu. Moi, je vois le paisible succès d'un monde sur-ordonné, étouffant l'élan de tout solitaire. Par ailleurs, toute dérive, aujourd'hui, se calcule comme toute autre trajectoire en continu.

Personne ne lève plus la tête, persuadé que toute hauteur est désormais déserte et le ciel est vidé de toute étoile et de toute idée. Et ils prennent les cloaques sous les pieds pour des *valeurs* écroulées. Ce n'est pas l'absence de faits ou figures indiscutables qui singularise notre époque,

mais bien le désintéret pour un regard non-mécanique, gratuit mais haut.

Ils se lamentent : tout perdrait le sens. Tandis que le vrai drame de ce siècle est que ce fichu sens finit par tout envahir, en étouffant tout songe insensé.

Le commerce, la technique, la voirie, la médecine, la police, la science, la vanité interceptent et étouffent mille angoisses, qui travaillaient le sauvage et lui faisaient dresser les cheveux ou les griffes. Et je me mets à attendre ma propre mort comme date-limite d'un produit périssable.
Encore un peu, et une mort bien à toi sera aussi rare qu'une vie bien à toi
- Rilke - *Eine Weile noch, und ein eigener Tod wird ebenso selten sein wie ein eigenes Leben.*

L'Anglais, l'Allemand, le Français, le Russe voient dans leur patrie respective - une protectrice, une muse, une déesse, une mère. D'où leurs propensions à folichonner, à s'oublier, à statufier, à pleurnicher.

Tout particularisme n'est qu'incapacité d'accéder à un langage plus vaste. La vraie opposition, dans le débat intellectuel, n'est pas entre l'universel et le particulier, mais entre l'universel palpitant et l'universel mécanique. Le Grec et le Français penchent pour la mécanique, et l'harmonie finale est au rendez-vous. L'Allemand et le Russe tendent vers la palpitation, et de terribles déchirures aboutissent au gauchissement de leurs édifices. Pour que la maison commune soit agréable à vivre, il ne faut ni monter au plafond, ni taper de la tête contre les murs, ni s'extasier devant des ruines laraires : en communauté, il faut garder la paix moutonnaire ou robotique.

L'image d'artiste maudit est bouleversante en France, surprenante en Allemagne, banale en Russie. Elle est ridicule dans le monde anglo-saxon ne s'intéressant qu'aux réussites.

L'Europe ne connaît plus ni un crépuscule (O.Spengler) ni un naufrage (Heidegger). Son besoin d'astres, exprimé en mégawatts, est comblé ; la platitude jusqu'à tous les horizons satisfait l'ancien appel du large (*Europe* voulait dire – *vaste regard*). Se passer d'astres, c'est le dés-astre.

Pascal a tort de reprocher aux hommes de ne s'occuper que des moyens et de négliger les buts. Ils maîtrisent parfaitement les deux ; il ne leur manque que le goût et la hauteur des contraintes.

La machinisation des hommes devint irréversible le jour, où ils voulurent n'être qu'éclairés et non plus éblouis.

La Toile accentua davantage cette déshumanisation : la consolation centrifuge de moutons et la tribalisation centripète de robots.

Aucun renversement de valeurs collectives ne produisit un ennoblissement quelconque des hommes. Il faut inventer ses propres unités de mesure, fabriquer ses propres balances, pour n'évaluer que des choses précieuses et rares. Pour cela, le monastère serait un lieu plus propice que l'étable ou la salle-machines.

La scène moderne, pas moins que toutes les autres, se prête aux actes chevaleresques ou emplois princiers. Mais tout devient vaudevillesque, quand on veut la jouer à la clarté des lampes, au lieu du clair de lune. Aucune comète, pour la même raison, n'accompagne plus un rideau tombé.

C'est dans la peau d'un rebelle, ne ressemblant à personne, que se reconnaît l'homme du troupeau d'aujourd'hui. L'*aventure* et le *danger* à portée d'une bourse ou d'un écran. Et que la vision d'Ortega y Gasset est surannée : *La masse, c'est celui qui se sent bien dans sa peau, quand il remarque, qu'il est comme les autres - Masa es todo aquel que no se angustia, se siente a saber al sentirse idéntico a los demás*. Il ne le

remarque plus... Les autres sont ma contrainte ; dans la vision de l'homme – *unicus inter pares* – bride l'orgueil de tes buts soi-disant *uniques*, fuis la banalité des moyens, toujours mitoyens, *inter*, respecte l'ampleur contraignante de *pares*.

La majorité de ceux qui s'attroupent sur des sentiers battus disent sincèrement que ce qui les y avait amenés est la recherche de leur propre voie. D'où l'intérêt de s'attarder dans des impasses. *Par deserts lieux errants, où n'a chemins, ne voye* – C.Marot. Le mal est tout chemin qu'emprunte le bien, en quittant son impasse.

Notre génération réalisa un équilibre salubre, celui entre la vulgarité décroissante de la bêtise et la vulgarité croissante de l'intelligence ; la noblesse peut désormais, la conscience tranquille, fuir les deux camps, sans se compromettre avec aucun. En évitant de se froter contre le goujat, on s'épargne une haine inutile (*Odi profanum vulgus et arceo* - Horace).

Le sacré des dieux, le pathos des héros, le délire des solitaires ne peuvent plus porter le message moderne, devenu *algorithmique*. Avoir et être : j'ai une sensibilité, un goût, une langue, des horizons, et je *suis* un talent, une hauteur, un rêve, un firmament. Je vois que l'on ne peut bâtir une fraternité que sur ce qu'on a, ce qu'on est étant voué à la solitude sacrée. Des fraternités sacrées n'existent pas.

Le vulgaire bâillonna le héros et apprit aux dieux à parler sa langue. Et regardez le bonheur des peuples, qui se passent de héros, tout en représentant les héros d'antan en innovateurs méritants et en proclamant héros moderne tout gagnant monétaire. Après les langues divine, poétique, sociale, nous ne communiquons plus qu'en quatrième langue, celle des robots.

Comment verrais-je le bonheur d'un homme ? - il créerait en poète, se comporterait en prince et rêverait en héros. Or, c'est précisément l'extinction de ces trois types d'hommes qui sonna le glas de l'Histoire, pour le plus grand bonheur des hommes. Chercher des héros est le malheur des hommes ; ne pas en chercher est le malheur de l'homme.

En quoi sommes-nous sortis de l'Histoire ? Les événements et les visées des princes sont, aujourd'hui, comparables à toutes les autres époques ; les voix grandiloquentes, appelant à la grandeur et à la noblesse, continuent d'exister dans les mêmes proportions ; ce qui changea vraiment, c'est la scène publique, à partir de laquelle ces vues ou ces voix sont perçues par les peuples – un lieu élitiste, d'accès très limité, devint une foire, un brouhaha, duquel ne ressortent que les moyennes statistiques, médiocres, présentistes, la basse nature triomphant de la haute culture.

L'homme peut être pour l'homme : un loup, un allié, un mouton, un esclave, un frère, mais, aujourd'hui, on finit par comprendre que l'hypostase la plus efficace, la plus consensuelle et la plus pacifiante, c'est un robot.

Les plus perspicaces diseurs de l'avenir des hommes sont Luther, La Fontaine et Kant ; le premier, à travers le *servo arbitrio* de la prédestination, voua l'homme au destin d'un rouage ; le deuxième, plus près de nous, le vit en *franche moutonnaille* ; le troisième, qui voyait plus loin, le qualifia de robot (*abeille*).

Signes extérieurs de la robotisation des hommes : la dissociation entre compétence, intelligence et performance - *subtilitas intelligendi, subtilitas explicandi, subtilitas applicandi*.

Quand le robot nippon ou yankee et le mouton batave ou helvète

resteront les seules espèces humaines sur Terre, l'homo poeticus, empaillé dans leurs Muséums, sera exhibé en compagnie des singes paresseux, se livrant aux rêves improductifs.

Le robot actuel découle tout droit du rêveur du XVIII-ème siècle ; la poésie se trouve à l'origine de tous les grands courants ; rien de plus instructif que ce parcours - les poètes : [Héraclite](#), Parménide, Pythagore ; les vulgarisateurs : [Platon](#), Épicure ; les professionnels : [Aristote](#), [Kant](#). La taverne, la caverne, la caserne.

Le mouton s'occupe de dicter et le robot - de résoudre le problème, et ils appellent cela - la vie (K.Popper) ! La vie est union des trois dons : don philosophique, pour dégager du mystère - des problèmes, don intellectuel, pour apporter au problème - une solution, don poétique, pour deviner derrière la solution - une nouvelle source mystérieuse. Dans ce cycle, le mystère reste intacte, c'est cela l'éternel retour.

Ce qui est lamentable, ce n'est pas tellement le fait que tous, aujourd'hui, vivent de l'actualité, mais que les actualités économique, littéraire, judiciaire, scientifique, politique se vivent sur le même ton, selon les mêmes critères, avec la même échelle de valeurs ; l'horizontalité temporelle, c'est à dire l'immense platitude, effaça tout appel de la verticalité spirituelle (aujourd'hui, on professe même des *religions horizontales* - Camus). Ils veulent abaisser l'homme jusqu'à cette infâme horizontalité, où l'homme retrouverait sa vocation de mouton ou de robot. Ce sinistre projet est en marche ; l'homme, débarrassé de ses rêves et bercé par la platitude complaisante, est persuadé de se reconnaître dans le plat robot qu'il devint.

C'est autour d'une Histoire, vue comme un mouvement rationnel vers la Liberté, que se bâtissent, de [Hegel](#) à J.Lyotard, les savants constats de Fin de l'Histoire, qu'ils placent, naturellement, toujours en Prusse, à la bataille

d'Iéna ou à la chute du Mur de Berlin.

La fin de l'Histoire, c'est aussi la fin de l'âge héroïque : plus de triomphes, que des succès ; plus de sacrifices ni de fidélités, que des calculs ; aucune ressource n'est plus cachée au fond de soi-même, tout se puise dans un trésaurus commun, tous sont des nains dressés sur les épaules des autres nains.

Deux mille ans d'histoire de l'homme, déchiré entre la bête et l'ange, qui l'habitaient en se chamaillant ; aujourd'hui, les hommes, une fois constatée la mort de Dieu, se débarrassèrent aussi de l'ange, pour ne rester qu'en compagnie de la bête ; apprivoisée et dressée, celle-ci devient robot ; la bête, c'est l'expérience, l'apprentissage, et son contraire s'appelait toujours pureté, c'est à dire - voix de l'ange.

L'histoire de l'humanité semble être cyclique, avec les règnes successifs de la superstition, de la raison, de la passion ; avec les cultes respectifs du sacré, du vrai, du beau. Aux charnières entre ces époques surgissent la fraternité, la création, la décadence. Nous trouvant au beau milieu de la deuxième période, verrons-nous le retour de la troisième, du rêve ? Sur cette roue, le point le plus éloigné, aujourd'hui, c'est la fraternité, que ne peuvent plus évoquer, sérieusement, que d'incorrigibles rêveurs.

L'amitié est une heureuse unification de deux arbres, privilégiant les extrémités : le mystère des racines et le rêve des cimes. *L'amitié est un arbre protecteur* – S.Coleridge - *Friendship is a sheltering tree* - la meilleure protection d'un arbre est son ouverture, c'est à dire la présence de variables, appelant à l'unification avec d'autres arbres et refusant la forêt.

Il faut reconnaître cette terrible évidence : les *heures étoilées de l'humanité* (*die Sternenstunden der Menschheit* - S.Zweig) sont derrière

nous, comme l'est son printemps, avec un culte des fleurs, - nous traversons un morne automne, dédié à la commercialisation de fruits. C'est le jaunissement des mots qui nous l'annonce, des mots, qui tombent tels produits consommés ou périmés ; ils oublièrent la fraîcheur native des sources : *Des mots doivent, comme des fleurs, jaillir* - Hölderlin - *Worte müssen, wie Blumen, entstehn*.

Toutes les époques barbares, dont la nôtre, se définissent par l'attachement à la civilisation (qu'elle soit éclairée ou sombre) au détriment de la culture. La culture s'adonne au beau du pouvoir artistique, au bon d'un vouloir lyrique, au noble d'un valoir spirituel ; la civilisation, elle, ne connaît que le vrai du savoir robotique ou de l'ignorance moutonnaire.

À la pointe de la science, jadis, se trouvaient des poètes, philosophes, mathématiciens, physiciens, biologistes, qui furent, en même temps de véritables encyclopédistes et humanistes, pratiquant la science avec conscience ; quand j'entends l'élite savante de nos jours, les informaticiens, ces misérables robots sans âme, à la réflexion binaire, aux horizons de techniciens des platitudes, je plains leurs ancêtres, d'Homère à Einstein, pour une telle descendance indigne.

La science devint l'ennemi numéro un de la culture, dont le but fut jadis de nous relier au passé. La science, jadis Muse des stoïciens, devint mégère ou vache à lait. C'est pourquoi les USA sont à la tête de ce funeste progrès. La science unifia l'Univers et se sépara de la vie ; son univers unifié manque cruellement de variables libres et n'offre au regard que des constantes serviles.

Les meilleurs humanistes et les meilleurs artistes sont ceux, chez qui l'appel du bon et l'attrait du beau proviennent de la nature et non pas de la culture, et qui sont, donc, plutôt sources que finalités, plutôt mélodies

qu'instruments, plutôt regards qu'yeux, plutôt contraintes que moyens.

Science sans conscience, technique et art sans beauté, homme vautré dans le seul vrai, c'est ainsi que s'annoncent les crépuscules du sacré.

Jamais on n'eut autant de *spécialistes professionnels* d'Homère, de St Augustin ou de Léonard qu'aujourd'hui ; mais dans les tableaux que ceux-là peignent de ceux-ci on ne devine plus ni immortels, ni saints, ni génies, mais des ingénieurs ou managers ; et le peintre, lui-même, est statisticien.

Des prêtresses de Minerve, en pensionnaires consentantes des lupanars de Mercure. Des sacrificateurs de Mercure officiant devant des temples de Minerve. L'intelligence au service de l'économie.

Comment interprètent-ils l'égalité des chances ? Si, à l'arrivée, je n'ai pas traduit mes talents initiaux en un compte en banque respectable, je serais voué aux ténèbres et géhennes, en suivant le jugement sans appel de notre Sauveur-boursicotier : *Qu'as-tu fait de ton talent ?*

Jadis, la hauteur de l'art et la profondeur de la philosophie se projetaient sur les étoiles, ce qui enthousiasmait nos yeux et nos regards et faisait honte à nos bras. Depuis que ces projections se font exclusivement sur la platitude de notre existence terrestre, règne la raison technico-scientifique. La disparition de la honte a pour conséquence l'inutilité de toute consolation. Le sobre calcul remplit les regards et les vide de leurs vertiges d'antan. Au lieu de Dieu, on aurait dû pleurer l'art et la philosophie.

Quand la production succède à la création, les formes [platoniciennes](#) de l'art - l'icône (pour le cœur), l'idole (pour la raison), le fantasme (pour l'âme) - se dévitalisent et se banalisent ; il ne restent que des pièces fractales et inertes d'un puzzle ou d'un circuit.

Jadis, la poésie de l'art apportait aux cœurs, bronzés ou brisés, un *complément de l'âme*, nous permettant de ne pas succomber au poids de la raison prosaïque. Mais, visiblement, la vie fut prédestinée à se réduire aux algorithmes ; il s'agit, désormais, à dresser un bûcher funèbre pour nos rythmes d'antan, pour nos livres et nos étoiles : *La Loi de la vie se grave dans des machines et non plus dans des livres* – M.Volochine - *Законы жизни вписаны не в книгах, а в машинах.*

Jadis, la *nature* des bouseux n'était en rien gênante pour la *culture* de l'élite, qui était la seule à occuper l'espace esthétique, hérité et héritable. Aujourd'hui, la foule renonça à la nature de classe, pour se vautrer dans une culture de masse. L'artiste pouvait garder un sourire, face aux moutons lointains et muets ; il est amer, face aux robots, bavards et envahissants. *La haute, la richement dotée spiritualité ne redoute rien davantage que la lumière descendant sur les masses* - Goethe - *Die hohe reich dotierte Geistlichkeit fürchtet nichts mehr als die Aufklärung der unteren Massen.* Ce fut une fausse angoisse. La lumière descendit ; ni l'église ni le stade ni l'étable ne s'en plainquirent. On ne doit redouter que la propagation de nos belles ombres dans ce milieu phototrope.

Ce n'est ni la déchéance, ni la pourriture, ni la décrépitude qui amènent le déclin de la culture (H.Arendt, W.Benjamin, J.Baudrillard), mais au contraire, l'excès de santé stérile, la rigueur et la robustesse, la facilité de produire des images cohérentes, facilité performante, qui n'a plus besoin ni de talent ni d'audace ni de compétence.

Depuis deux siècles, on nous annonce le dépérissement de la culture européenne, qui viendrait d'un nihilisme rebelle. Or, c'est un holisme grégaire qui s'en charge, avec beaucoup plus d'efficacité. *Chute de tout à cause de tous ! Chute de tous à cause de tout !* - F.Pessoa. Aucune contre-réforme, aucune contre-révolution en vue ; l'abêtissement, c'est à dire la

robotisation (succédant à la moutonnaille, cette *parfaite et définitive fourmilière* - vouée par Valéry à la permanence), semble être irréversible. Et comme conséquence logique - l'extinction du regard, puisque c'est la culture qui le forme (Nietzsche).

La noblesse d'une culture se reconnaît par sa capacité de pleurer des idéaux naufragés.

Dans l'Antiquité, on peut trouver des égaux à Dante, Léonard, Michel-Ange, on n'en trouvera pas à Bach ; c'est la découverte de la musique qui nous rend modernes, au sens non-banal du terme ; que la passion, la souffrance ou l'angoisse puissent servir de thèmes aux plus belles mélodies, auxquelles se réduirait la vie, voilà une idée, qui n'effleure aucune tête antique.

Les *informations* devinrent le seul contenu de la littérature moderne - il n'y a plus ni tableaux ni rythmes, que des coordonnées et dates. Et dire, que si, dans un bon écrit d'antan, on élimine les couleurs et les sons, rien n'en reste. *La langue originelle s'appelait musique. L'écrit originel s'appelait peinture* - J.G.Hamann - *Die älteste Sprache war Musik. Die älteste Schrift war Malerey.*

La musique est le moins humaniste des arts ; nulle part ailleurs le sublime ne côtoie d'aussi près l'horrible. Comment peut-on croire que *la vraie musique n'exprime que des sentiments et idées humanistes* - Chostakovitch - *настоящая музыка способна выражать только гуманные чувства и идеи* ? Le vrai humanisme est solitaire, immaculé et sacré : Bach - solitude du Dieu humilié et sali, Mozart - solitude du Dieu pur, Beethoven - solitude de l'homme pur se passant de Dieu, Tchaïkovsky - solitude de l'homme, entre la pureté divine et la boue, elle aussi divine. Le vrai humanisme ne quitte pas les têtes et les âmes, pour se traduire en actes ; l'humanisme activiste pouvait visiter jusqu'aux mélomanes des

Einsatz-Kommandos et des *Troïkas* du NKVD.

La musique fait de nous - suicidaires, héros, amoureux ou bourreaux ; pour résister à cette calamité, les hommes inventèrent deux remèdes : la cire d'Ulysse et la lyre d'Orphée. L'effondrement de l'artisanat de luthier et le triomphe de l'industrie de la cire expliquent l'heureuse surdité des modernes. *La vie humaine, sans musique, serait sourde* – D.Chostakovitch - *Без музыки жизнь человека была бы глуха* - pour entendre la musique, il faut un silence intérieur et un détachement du bruit extérieur.

Les sirènes ne disparurent pas, mais on n'a plus d'Ulysse ; les navigateurs n'ont plus besoin de cire, puisque leurs oreilles ne perçoivent plus le chant et ne captent que des chiffres ; personne ne veut plus être lié, puisque les mains n'écoutent plus l'oreille séduisante, mais seulement la cervelle conduisante. Tant de Loreley modernes ne vendent que des circuits sécurisés. J'envie l'oreille et les yeux d'Ulysse, j'admire ses cordes et son mât. Mais ce que j'envie davantage, c'est le regard et la lyre d'Orphée.

L'art a définitivement renoncé à son statut sacré et s'est soumis à la loi profane. L'économie tout-puissante profana les couleurs, mélodies et pensées ; le performant évinça le compétent ; le visuel se moqua de l'invisible ; le verdict statistique se substitua aux jurys artistiques ; la rue remplaça la scène. Mais, moyennant ces greffes, prothèses et outillages, la survie est assurée, même si l'identité du personnage le place désormais dans la famille des artisans, robots ou domestiques. Et qui parle de résurrection ou d'insurrection ne songe ni aux croix ni aux barricades, mais aux investisseurs audacieux.

La beauté sans puissance et la puissance sans beauté, voilà ce qui nous éclaire sur l'origine de l'angoisse des artistes ou de la paix d'âme des managers et techniciens.

Qui, aujourd'hui, mérite davantage l'attention de nos plumes, les hommes ou les livres ? Je penche de plus en plus pour le second terme. La vie des hommes devint si préprogrammée et impersonnelle, si dépourvue de ce qui est humainement céleste ou divinement livresque. Le livre, lui, qu'il soit aboutissement d'une vie ou commencement d'une création, est l'expression la plus fidèle de nos talents ou de nos impuissances, de nos angoisses ou de nos bonheurs. Je sais que même le livre, de nos jours, devient aussi ennuyeux que la vie, c'est à dire dédié exclusivement au réel. Et ce n'est pas demain que nous lirons les *Sentences* d'un nouveau Pierre Lombard.

L'un des premiers à introduire la sensibilité de robot, en Europe, fut Proust ; ce funeste travail fut d'autant plus profond et irréversible, qu'il revisitait et reformulait le contenu même de l'art ; par exemple, après l'écoute d'un morceau de musique, *Swann s'en représentait l'étendue, les groupements symétriques, la graphie* - je n'ai même pas envie d'étrangler un tel connaisseur, puisque je n'y vois que des roues dentées, dépourvues de tout attribut d'âme.

Les écrivailleurs pensent ériger des temples et des mausolées, tandis que leur architecture convient le mieux aux salles-machines, comme, jadis, aux étables ou casernes. *Un livre, ce ne sont pas des phrases mises bout à bout, mais des phrases coulées en arcades et coupoles* - V.Woolf - *A book is not made of sentences laid end to end, but of sentences built into arcades and domes*. Tout cela pour décorer vos parkings, hôtels, aéroports - je tapisse de phrases bout à bout mes ruines aux arcades translucides et à la coupole effondrée.

L'intellectuel européen rêve d'un mouvement social, qui incarnerait ses *idées*. Et il pense servir la vérité. L'idée n'est intellectuelle que si elle renonce à son incarnation et se contente de réveiller des consciences.

L'ingénieur ou l'épicierservent certainement mieux la vérité que l'intellectuel. L'intellectuel est celui qui est sensible à la hauteur des vérités et aux ruses des mensonges : *Nous, entachés de poésie, maraudons de chétifs mensonges sur des ruines* - Chateaubriand - comment s'appelle le mensonge des véridiques ruines ? - château en Espagne !

Le triomphe de l'*homo faber* sur l'*homo loquax*, de la *praxis* sur la *poïesis*, de la fabrication sur la création, est dû, hélas, à l'adoption volontaire par le poète de la mesure et du regard des ingénieurs. Les vainqueurs, avec un sérieux, qui fait froid dans le dos, proclament, doctes, qu'il faut *prendre acte de la fin d'un âge des poètes, convoquer les mathèmes, penser l'amour dans sa fonction de vérité* – A.Badiou - on dirait un robot crachant des conclusions d'un syllogisme ; aucune envie d'enterrer le poète, d'énigmatiser les mathèmes, de chercher du vrai, dans la folie amoureuse.

La philosophie avait une chance de survivre à la robotisation des hommes, en restant, comme jadis, du côté du *soft*, avec des fonctions plutôt qu'avec des organes. Mais elle tenta de placer sa compétence du côté de la rigueur du *hard* ; la prétention d'être organe la dévalorisa, faute de performances. Ainsi, le *soft* perdit sa dernière *interface* lyrique, désormais seule la raison calculante l'exécute.

Une bonne philosophie : la noblesse des questions, l'ironie du raisonnement, la fierté ou/et l'humilité des réponses. Le spinozisme : l'inertie des questions, la fausseté du raisonnement, la mécanique arbitraire des réponses. La phénoménologie : la logorrhée des réponses, l'apparence de raisonnement, l'insignifiance des questions.

Le but d'une bonne philosophie est de faire vivre la débâcle finale avec le moins possible de regrets et de honte ; et c'est en la ramenant non pas

aux buts et moyens fautifs, mais aux justes contraintes et à l'ascèse qu'on l'atteint le mieux. Diogène est trop ambitieux : *Rien ne réussit dans la vie sans ascèse*, et Sartre - trop rigide : *On atteint l'extrême dans la plénitude des moyens. Mon principe contre l'ascèse est que l'extrême est accessible par excès, non par défaut* - on devrait parler de moyens inemployés, puisque les contraintes résument aussi bien l'excès que le défaut.

Le philosophe, aujourd'hui, est un fonctionnaire assumant ses responsabilités avec les mêmes ferveur et gravité que les inspecteurs des finances, les conservateurs de registres cadastraux, les contrôleurs de comestibilité. Qui comprendrait, aujourd'hui, Plotin : *Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe*. Ils connaissaient les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgeaient leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

Le sage antique fut complice du poète, dans l'escamotage de la vie. Le sage moderne enfanta le *juste* et le *naturel*, qui bannirent la passion *injuste* et le culte de l'homme *inventé*. Du divorce entre la raison et le rêve ne survécurent que des enfants-monstres : la machine et le hasard.

Le sage antique pérorait dans une caverne, où son élève doit apprendre les contrastes de hauteur : lumière - ombre, paix - inquiétude, corps - âme ; le savant pré-moderne raisonne dans une bibliothèque, où ses collègues mesurent la profondeur de ses paradigmes : représentation - interprétation, langage - conception, mystère - solution ; le philosophe moderne rédige ses *talks* dans un bureau, pour une publication annuelle réglementaire, notée par des fonctionnaires et vouée à sombrer dans la platitude académique ou clanique, et le seul moyen de réveiller la curiosité du badaud est d'évoquer la sociologie, la psychanalyse ou le journalisme.

La philosophie, même si elle se justifie par le souci des fins motrices, se consacre à la gloire des initiations inspiratrices. Et A.Rivarol : *La philosophie étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie* - a tort. Le peuple est toujours en route, au milieu de la vie, ne connaissant le fruit que par la confiture, et ne lisant le résultat que sous forme d'un mode d'emploi.

Descartes énumère des banalités organiques, **Spinoza** assène des bêtises mécaniques ; le premier ne m'inspire qu'indifférence, tandis qu'au second je réagis avec une franche détestation.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - **Spinoza** - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

Qu'il fut imprudent, ce sévère **Kant**, en dénonçant le pré-kantisme, où auraient régné l'auberge, la taule, le cabanon (*Wirthaus, Zuchthaus, Tollhaus*), pour nous conduire vers l'actuelle salle-machines ! Là-bas, au moins, le derviche, le brahmane ou le dingue pouvaient se livrer à la danse ; ici, votre robot ou programmeur s'occupe seulement de ce qui marche.

Aujourd'hui, l'homme dominateur, l'homme fort, l'homme calculateur, est partout jovial ; et dire qu'autrefois, l'homme fort, le héros, l'homme rêveur, passait surtout pour saturnien. Hercule fut le premier mélancolique. Les seuls suicidaires louables ne suivaient que la

mélancolie, puisqu'il est bête de *mourir, sans que personne ne te tue, et sans que d'autres mains que celles de la mélancolie t'achèvent* - Cervantès - *morir, sin que nadie le mate, sin otras manos que le acaben que las de la melancolía.*

De nos jours, avoir une âme semble être aussi honteux qu'avoir un corps l'était au Moyen-Âge.

La robotisation des hommes n'est pas dans la préférence du conceptuel, au détriment du métaphorique. Les vrais concepts sont d'origine extralinguistique. Le robot n'emploie que des métaphores figées, consensuelles, à travers lesquelles l'accès aux objets est immédiat, mécanique, sans aucun accompagnement musical, sans aucune danse de mots enchanteurs, sans aucune inconnue sur l'arbre du savoir.

Ce que les hommes *font*, est de plus en plus inattaquable. Ce qu'ils *pensent* et ce qu'ils *sentent* est de plus en plus morbide. Mécanique des gestes, mécanique des cœurs. La synthèse : le vivant plaqué sur du mécanique (l'analyse de Bergson voyait le contraire). Et c'est précisément ce caractère mécanique qui accorde les actes et les pensées et qui est à l'origine du fléau de ce siècle - le pullulement des consciences tranquilles. *Votre esprit est emprisonné dans votre bonne conscience* - Nietzsche - *Ihr Geist ist eingefangen in ihr gutes Gewissen*. La *recta ratio* et la *recta conscientia* vont rarement de pair, quoiqu'en pense Cicéron.

L'homme moderne n'est ni fils des étoiles ni cousin des singes, mais proche parent des robots.

Tout *prototype* de structure, tout *archétype* d'objet aboutit, chez l'homme moderne, à un *stéréotype* de comportement. L'homme comme *machina ex Dei*.

Impossible d'imaginer un rôle de l'homme moderne interprété par un chant. Ce qui est si facile avec un pharaon, un moine ou un hussard - nous avons perdu en théâtralité jusqu'aux goûts d'opérette.

Le problème n'est pas que les hommes ne sachent rien ou ne soient rien, mais que ce qu'ils savent et ce qu'ils sont se réduise aux algorithmes.

L'espérance organique est dans la noblesse des commencements ; qui veut la trouver au-delà, risque de la confondre avec l'inertie mécanique.

La volonté guidée exclusivement par la raison, telle est la conséquence mentale de la robotisation cérébrale des hommes ; la volonté de vie ([Schopenhauer](#)) ou la volonté de puissance ([Nietzsche](#)), ces deux formes d'un soi inconnu, unique, voué à une défaite glorieuse, disparurent au profit de la volonté de réussir, cette forme d'un soi connu, transparent et grégaire.

Le romantisme, c'est l'élégance d'acceptation de la défaite ; le contraire du romantique n'est pas le classique (qui est un romantique apaisé), mais le robot, programmé pour la réussite du cerveau et la perte de l'âme.

L'homme est union de l'organique (ce qui vit des commencements mystérieux) et du mécanique (ce qui propage des impulsions initiales), et l'ennui de la modernité est qu'on mécanise l'organique (en traduisant tout mystère poétique en prosaïques problèmes) et organise le mécanique (en substituant à la verticalité créative une horizontalité collective).

Les lacunes du savoir, les caprices du vouloir, les hasards du pouvoir, c'est ce qui guide la plume de l'homme incomplet ; le résultat est le contraire d'un *système*, que l'homme complet, surpris agréablement lui-même, découvre dans ses productions. Le premier, jaloux et envieux, accuse le second des effets soi-disant mécaniques, qui ne sont en réalité, que les

causes organiques d'une unité et d'une ampleur.

L'homme fut créé, pour rêver et aimer, en succombant, vers trente ans, à la première attaque de l'effectif sur l'affectif. C'est la prolifération de vieux qui précipita l'encanaillement des hommes. Leur laideur le doit à la médecine. On devrait éliminer l'homme au premier rêve envolé, au premier cheveu tombé ou chenu, au premier calcul disloquant un songe.

Quand on est aimé des dieux, on meurt jeune - Plaute - Quem dei diligunt, adulescens moritur.

L'homme moderne : de plus en plus de hasard dans la mise en orbite, le calcul de plus en plus inexorable de la trajectoire, la chute programmée, non polluante et anonyme.

Tout homme porte en lui quatre parties égales en puissance : un sous-homme (l'homme du souterrain de [Dostoïevsky](#)), un surhomme (l'homme d'acquiescement de [Nietzsche](#)), un homme (le moi inconnu) et le reflet des hommes (l'Autre en moi de [Sartre](#)). Le dernier quart devint l'homme effectif, au détriment de l'homme électif, qui résumait les trois premiers. Le sous-homme devrait être pris au sérieux, c'est sur le surhomme qu'il faut concentrer nos sarcasmes. Pour ne pas devenir porte-voix des hommes, il faut ne parler qu'à l'homme. Chaque face ne se polit qu'au contact avec l'interlocuteur de la même race ; c'est pourquoi : *Chaque fois que je me suis trouvé parmi les hommes, je suis revenu moins homme - Sénèque - Quoties inter homines fui, minor homo redii.*

On peut être, à la fois, dionysiaque face à l'homme ([Nietzsche](#)), nihiliste face aux hommes ([Schopenhauer](#)), idéaliste face au sous-homme ([L.Tolstoï](#)), ironiste face au surhomme ([Cioran](#)). Nul besoin de la *Aufhebung* [hégélienne](#), pour réconcilier ces quatre facettes d'un même regard.

Les ruines peuvent servir d'observatoire pour le surhomme, de souterrain - pour le sous-homme, d'habitat - pour l'homme, et même de cimetière - pour les hommes : *L'humanité est un déferlement monstrueux de ratés, un champ de ruines* - Nietzsche - *Die Menschheit ist der Überschuß des Mißbratenen, ein Trümmerfeld*. Ces quatre personnages sont inséparables.

Le surhomme est la hauteur de l'homme, comme les hommes de la cité en sont l'ampleur, et le sous-homme du souterrain - sa profondeur. Chacune de ces quatre hypostases a sa mesure (seule la hauteur est vouée à la démesure) ; et c'est l'intelligence qui permet de trancher, laquelle doit avoir la priorité.

J'entends le professeur, l'électeur, le notable, je n'entends plus l'homme. Le quart humain - les hommes - évince et l'homme et le sous-homme et le surhomme. Et les lanternes de Diogène sont toutes éteintes.

Nietzsche : réduire l'homme à ce qu'il *veut* en profondeur ; Valéry - à ce qu'il *peut* en étendue ; le moralisme béat - à ce qu'il *doit* en largeur. Je pencherais pour le réduire à ce qu'il *vaut* en hauteur.

Peser l'homme en fonction de ce qu'il *veut* (Nietzsche, l'acte-intensité), de ce qu'il *peut* (Valéry, l'acte-compétence), de ce qu'il *doit* (L.Tolstoï, R.Tagore, les francs-maçons, l'acte-performance) - je le réduirais à ce qu'il *vaut* dans l'art de fabrication de balances et dans l'inaction.

Dans l'éternel retour du même, le mot-clé est *le même* ; cette métaphore s'oppose aux idées de changement, changement comme moteur et objectif de mes parcours. Quelle attente je mets dans les retrouvailles avec ce que j'avais déjà croisé ? Où se trouve l'essentiel de mon étonnement ou de mon enthousiasme ? En moi ou dans la chose même ? Qu'est-ce qui résume le lien avec le commencement, avec la première rencontre ? Ce ne serait ni un plus (la croissance des progressistes) ni un

moins (le détachement des Orientaux) - en poids, en prix ou en valeur -, mais la même intensité, ou la même hauteur, avec lesquelles je redécouvre cette chose.

Les six Juifs, dans un stupéfiant ordre chronologique, topologique et anatomique, montraient aux hommes la source absolue de leurs troubles : Moïse - les cieux, Salomon - la tête, Jésus - le cœur, Marx - le ventre, S.Freud - le sexe. Vint le dernier, Einstein, pour prouver que tout est relatif... Et tous oublièrent - l'âme !

La *dé-cadence* n'est pas une *chute* quelconque (hors d'un occulte *être*, vers un occulte *étant*), elle est l'insensibilité aux meilleures *cadences*, aux convulsions et exultations. La chute des âmes perdant leurs ailes (Platon).

Valider les rythmes de mon âme par les algorithmes de mon esprit, c'est comme consulter un cardiologue avant de tomber amoureux. Tant que le voir n'empêche pas le croire, on est jeune, c'est à dire poète ou révolutionnaire.

L'enfance est une saison sans grâce : prendre le merveilleux pour de la mécanique ; on n'est vivant que tant qu'on s'étonne ; l'adulte ayant gardé l'impassibilité infantile est pur robot. La vraie vie commence, quand ton âme tombe sur une musique, à son diapason, une musique du mot, de l'image, de la pensée ; l'enfance, c'est du tambourinage ou de l'apprentissage, exercés au hasard des autres.

La fessée et le piquet rappelaient au même que le monde, dans lequel il entrait, n'était pas le sien ; ce qui réveillait en lui le désir d'un autre monde, plus poétique et plus proche. Aujourd'hui, le monde est à lui, dès le berceau ; et son premier désir est d'ouvrir, le plus tôt possible, son propre compte en banque.

Le blasphème est ici plus blême que la profession de foi, le juvénile est plus servile que le vieillard, le rebelle est plus rationnel que le conformiste.

La sobriété asservit ; seule l'ivresse nous ouvre à la liberté du chant et du naufrage. Vive la dive bouteille, réceptacle des breuvages et des messages ! Neptune, inspiré des bacchanales : *Je suis Bacchus, et avec mon vin sublime, je porte aux hommes une ivresse spirituelle* - Beethoven - *Ich bin Bacchus, der die Menschen mit dem Geist des herrlichen Weins trunken macht.*

Pour dominer des esclaves, un autre esclave suffit ; on n'est maître qu'au milieu des maîtres.

Le sage rêve d'être un bon sauvage sachant être fou (*mala bestia* d'Ortega y Gasset) au bon moment. *Pas de grand génie sans grain de folie* - Sénèque - *Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiae fuit.* Mais il n'y a aucune continuité, qui mènerait de la folie à la sagesse, et W.Blake a tort : *Si le fou persévérât dans sa folie, il rencontrerait la sagesse* - *If the fool would persist in his folly he would become wise.* Il y a temps d'être sobre et temps d'être sensuel - Épicure le comprit mieux que Salomon.

On reconnaît le sot par la place du hasard : chez le sage, la loi du haut regard fait oublier le hasard des choses ; chez le sot, le hasard d'un regard, superficiel ou profond, doit dévoiler la pseudo-loi des choses.

La transcendance algébrique ou l'immanence géométrique détournent l'homme de son seul infini, du soi inconnu, blotti dans sa Caverne, origine de la mesure humaine. *Au commencement, le feu, l'eau, la terre et l'air ne connaissaient ni raison ni mesure, en l'absence de Dieu* - Platon.

Qu'est-ce que le fond humain ? À 92% il est commun aux poètes, concierges, industriels, dockers, scientifiques - la peur des souffrances, le

besoin d'amour, l'angoisse de la mort, la joie de découvrir ou de faire, l'attrait de l'amitié. Mais les pédants continuent leur doctes litanies en faveur du fond et accusent de maniérisme ceux qui ne tiennent qu'à la forme. Je devrais m'interdire d'éclairer un fond, que n'importe qui aurait pu faire à ma place ; je ne vaudrais que par la forme de mes ombres.

Tant d'efforts pour indiquer la voie, pour garder le cap, pour déployer des voiles, tandis qu'il s'agit d'avoir son propre souffle et d'admirer les astres du fond de son immobilité. *N'aller nulle part, faire venir* - Rabelais - *Noli ire, fac venire*.

Je suis tenté de définir la liberté comme non-identité avec mon soi, mais quand je vois avec quelle rigueur, aujourd'hui, on arrive à programmer même des exceptions, des hasards ou des foucades, je comprends, que les seuls écarts non-programmables sont ceux qui naissent de la voix du bien ou du regard du beau, la liberté passive et la liberté active, toutes les deux - sacrées.

La barbarie n'est ni manque de raison ni manque de nature, mais manque d'irrationnel et d'inventé (mais voyez l'*invention* d'une folle barbarie dans le *Sacre du Printemps*, bouleversant tout homme civilisé). La raison nous renvoie à la nature. *Seul est libre celui qui n'est guidé que par la raison* - Spinoza - *Illum liberum esse, quia sola ducitur ratione*. Aussi ridicule qu'elle ne paraisse, cette sentence est juste. Qui est exclu de cette coterie ? - les serviteurs de Dieu, les esclaves de l'amour, les bateliers de l'art. Qui y reste ? - les robots que devinrent nos contemporains, repus de liberté. La noble liberté se manifeste mieux dans le mépris de la raison. L'ingratitude étant le propre de la raison, celle-ci se détourna à jamais de ses origines - *Les passions ont appris aux hommes la raison* (L.Vauvenargues) - et ne vit plus que du calcul.

Les hauteurs sont vides, les profondeurs affleurent la platitude ; à l'affection succéda la désaffection, à la jubilation - l'amusement, au

caprice - le calcul. *Ils méditent, analysent, calculent, ruminent, mais ils n'exultent pas* – S.Rachmaninov - *Они размышляют, анализируют, вычисляют, вынашивают, но только не ликуют.*

Les hommes ont tenté toutes les formes de cohabitation : meute, bande, volée, clan, club, caste, pub, secte. Leur préférence alla finalement à troupeau, car marcher, bêler et paître résumait mieux leurs besoins que les ailes, les mots, les rites et les soifs. Le berger, aujourd'hui, n'est ni prêtre ni roi ni peuple, c'est un mouton comme tous les autres : le même regard vers le bas, le même goût pour l'ivraie, la même quiétude d'âme faute de brebis égarées. Le mouton individualiste et égoïste s'appellera robot.

Les hommes acceptent tous les privilèges matériels, mais regimbent devant tout privilège spirituel, contre toute forme d'aristocratie d'âme. Jadis, l'aristocrate fut avec les hommes qui prient, contre l'homme qui s'abêtit. Aujourd'hui, il aimerait mieux être, avec l'homme, plus près de la bête plutôt que, avec les hommes, se compromettre avec les machines.

Sans l'intelligence, les hommes auraient pu continuer à croire vaguement en poésie, en fraternité, en souffrance. Mais la lucidité rigoureuse les transforme de plus en plus en salopards transparents et efficaces. Les dieux les menaçaient de foudres, les calculs permettent surtout de fabriquer des paratonnerres et d'authentiques indulgences.

Jadis, l'artiste fut près du journalier et du manant. De nos jours, il est placé juste après le journaliste et avant le savant. L'artiste débuta dans l'habileté technique, fit un long détour par la beauté gratuite, pour sombrer dans la décorativité dispendieuse, en compagnie des arts ménagers et de la créativité des motoristes.

Happé par la solitude, je peux néanmoins être plein des hommes. Pour t'en débarrasser, oublie la mémoire et l'oreille, fais-toi regard et invention.

Toute recherche réussie d'authenticité débouche sur un modèle forumique. Mets au milieu de ton temple en ruine - le rêve désincarné, transmettant au ciel hostile ta prière en loques.

La modernité a réussi à escamoter tout ce qui parle de souffrance. Les murs les plus épais la séparent des hôpitaux, du prochain, de l'âme. La souffrance moderne ne vit que de l'attention que lui portent les autres, ne se traite que par l'intervention des autres, ne meurt qu'entourée de la robuste santé des autres. Quand l'angoisse tarit dans l'âme, c'est la poisse qui coule des mains.

Toutes les tribus sur Terre se divisent en deux clans : les fanatiques et les marchands, les deux se vouant mutuellement une grande curiosité. La seule tache blanche, ne suscitant ni intérêt ni sympathie, est la Russie. La merveilleuse langue russe est la seule à creuser un fossé «pneumatique et grammatic» entre l'homme (человек) et les hommes (люди).

La valeur des hommes est dans leurs actions de dératés. La valeur de l'homme est dans ses inactions ratées. C'est l'impossibilité d'agir contre les hommes qui fait l'homme rare et le mouton prolifique. La disparition de l'acte solitaire est signe de notre époque ; le rêve ne trouve plus de compagnon en chair, et l'utopie n'atteint même plus une page.

La cité devint si mécanique qu'on oublie parfois qu'elle fut créée par les hommes. Les hommes en entretiennent les maternités et mouroirs, mais c'est le robot qui assure le reste des vies préprogrammées et interchangeables. Aucun tonneau, aucune ruine ne seraient plus tolérés comme habitat près des forums coquets aseptisés.

Les antipodes devinrent si proches, que les hommes n'éprouvent plus le besoin de recréer une proximité avec ce qui les appelle de l'infini. Tous les horizons sont scrutés, toutes les profondeurs sont bien sondées et la hauteur n'apporte aucun signe prometteur de poids ou de volume. Autant

rester avec sa cervelle si proche des autres et si plate. Pourtant, *l'homme n'est pas un arbre terrestre mais céleste, qui, à partir du cerveau, comme d'une racine, se dresse vers la hauteur* – Platon. Le cerveau dressé vers la hauteur s'appelle âme ; penché vers la profondeur, il devient esprit. Mais les hommes d'aujourd'hui, les amples, ne se servent de leurs cerveaux que pour former de vastes et plats réseaux de robots, aux nœuds interchangeables. On est un arbre, quand on est Ouvert aux unifications, grâce à ses variables et à ses ombres, qui sont ses points de départ. *Je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres* - Descartes. Une terrible découverte, faite, malheureusement, trop tard. Tant d'unifications possibles, qu'il s'agisse de racines (la fraternité), de fleurs (la poésie), d'ombres (la philosophie), de cimes (la liberté).

Appliquée aux hommes, l'ironie devient indifférence ou cynisme, qui cimentent la cohésion, mais dévitalisent l'adhésion. Que les hommes délaissent les souterrains irrespirables et les mansardes insalubres, c'est compréhensible, mais qu'ils choisissent l'étable, au confort certain et commun, est si gris que l'ironie aurait besoin de toute sa palette, pour le mettre en relief.

Un vagabond juif suggéra aux hommes l'amour comme contenu de leur regard sur autrui et sur le ciel. L'Autre devenu un alter ego interchangeable et jetable et le ciel se vidant, les hommes perdirent le fond paradoxal de leurs yeux et s'identifièrent à la forme banale de leurs oreilles. L'amour des hommes est aujourd'hui affaire de mimétisme.

L'homme fut synonyme des hommes, tant que leurs doutes respectifs étaient d'une même ampleur. L'homme ne sait plus où placer son encombrante indécision, les hommes affichent leurs certitudes avec une paix d'âme inégalée. Pour la première fois dans l'histoire, la destinée des hommes est bien comprise - devenir des machines infallibles et insensibles.

Plus la communication entre les hommes se réduit aux images cosmopolites, visuelles et sans musique, plus le mot perd d'audience et d'auditoire. Peut-être, il vaut mieux, pour lui, de mourir comme un grain, plutôt qu'être adjoind à une collection minéralogique, à côté d'un papillon crucifié ou d'un diamant déprécié.

Quand un sage s'intéresse à la vérité, cela produit des confessions cafouilleuses ou des testaments injustes. Chez les hommes, la vérité ne se conçoit qu'en codes et modes d'emploi. Pour les hommes, le contraire de la vérité trouvée, c'est l'ignorance ; pour le sage - la vérité recherchée. Laisser les vérités enracinées enterrer leurs morts, les ressusciter par le langage.

En termes statistiques, l'humanité n'a jamais pratiqué le bien à une échelle aussi vaste. Mais l'absence de perspective ôte à ce tableau tout semblant de vie. On ne fait du bien que les yeux perdus au fond de son immobilité et non pas en exécutant un geste, qui est toujours superficiel, il ignore la profondeur de la honte et la hauteur du regard.

La mort qu'on ne pleure pas assez est la mort de l'art, la mort que l'agonie actuelle rend si proche et déjà palpable. L'art se maintenait, car on comprenait, que les plus beaux mouvements du cœur ou de l'âme ne pouvaient pas trouver une traduction non-illusoire dans la vie, mais on tenait à garder le cœur et l'âme, qui finissaient par se tourner vers l'art. La vie devenue le seul test du pathos, éthique ou esthétique, et l'esprit ayant usurpé le langage du cœur et de l'âme, on en constate des résultats dérisoires et finit par se métamorphoser en robot, sans pathos, sans intensité, sans rêves, c'est à dire sans l'art.

Quand j'entends les privés de regard geindre à propos des ténèbres qui seraient en train d'envelopper nos claires journées, je me sens solidaire de David : *La nuit me devient illumination.*

Le mot philosophique devient Verbe, lorsqu'il part, à la fois, de l'esprit, de l'âme et du cœur (*verbum intellectus, mentis, cordis*). Mais les mots modernes sont dans le verbiage, où règne la chose (bassement matérielle ou pédamment immatérielle) – *verbum rei*.

Quand on ne voit plus le mystère profond de la nature ni ne ressent la haute beauté de la culture, il reste la civilisation robotique. Par inertie, celle-ci tente de poétiser la prose du monde ou de prosaïser la poésie de jadis, mais les résultats sont juste bons pour décorer les bureaux ou salles-machines. L'art n'est possible que là où il y a entente entre l'admiration de la nature et la gloire de la culture. Dans le monde des célébrités audio-visuelles et des compétitions envieuses, l'art est condamné au dépérissement. Les projets mécaniques rendent superflus les sujets organiques.

Aujourd'hui, le *quoi* collectif dominateur découle d'un *au nom de quoi* économique, prédétermine le *comment* mécanique et le *pourquoi* cynique et présélectionne, par un algorithme presque infaillible, le *qui*, exécuteur d'une finalité mercantile impersonnelle. Fini le *qui* solitaire, maître des contraintes, de la noblesse et du talent, dictant le *quoi* sélectif, le *pourquoi* électif, le *comment* créatif.

Il y a du mystère dans un courant collectif, réveillant une fraternité, ou dans un élan individuel, traduisant une noblesse de solitaire. Privés de ces qualités, nous nous dévouons soit aux problèmes des moutons éclairés, soit aux solutions des sombres robots sans conscience.

J'écoute ces chanteurs modernes, se réclamant de l'originalité la plus rebelle, et je n'y entends que la voix de la pire des foules, celle du présent. Pourtant, il est certain que les foules du passé furent plus abominables. Heureusement, on n'en garde que des échos soit abstraits

soit pittoresques, et c'est ainsi que je me régale du folklore des bouseux d'antan, si en phase avec ma solitude.

C'est la rareté qui désigne les hommes d'exception : dans une société primitive, ce sont des hommes de volonté, dans une société évoluée – des hommes d'instinct ; l'horreur de la première et l'ennui de la seconde, c'est qu'y domine l'homme-règle.

Dans la société : l'instinct domine, c'est l'homme de troupeau ou de meute ; l'instinct s'équilibre avec la liberté, c'est le citoyen ; l'instinct oublié, c'est le robot. Tous – *glebae addicti*.

Je regrette l'ennui de la mythologie de la raison, pratiquée il y a deux siècles, lorsque l'horreur de la sociologie de l'âme m'étouffe, aujourd'hui, dans ce siècle sans mythes ni âmes.

De tous les temps, la barbarie s'annonçait par la domination de la matière sur la forme. La barbarie moderne a ceci de particulier, que la matière est de plus en plus abstraite et la forme – de plus en plus mécanique. La forme poétique, et donc abstraite, fêche le camp ; et la matière devient toujours plus virtuelle, mais avec une valeur d'échange grandissante.

Comment appeler ce qui reste de mes connaissances, si j'y retranche tout ce qui ne relève que du présent ? - l'être ? - ou bien l'Absolu, celui qui *est le plus noble, l'unification avec le présent étant la plus vile et abjecte* - Hegel - *das Edelste ist, wenn die Vereinigung mit der Zeit unedel und niederträchtig wäre ?*

Les philosophes auraient dû dénoncer les ravages sentimentaux de la machine intra-humaine et rester indifférents à l'évolution irrésistible de la machine extra-humaine. Mais ils se comportent en vierges effarouchées lorsqu'un politicien déclare aimer la machine entrepreneuriale ou un autre

lui trouver une âme : *La nouvelle la plus terrifiante du monde* - G.Deleuze.
Ah qu'un Chateaubriand ou un Lamartine hautain et ironique nous manque !

Rôle, scénario, produits – tel est le cadre robotique, commun aux betteraviers et philosophes (écoles, conférences, publications). Le poète n'a plus de place dans ces réseaux glaciaux ; l'esprit ne sait plus se muer en âme.

La médiocrité, c'est l'homme *problématique* – du genre moutonnier ; il est de plus en plus dominé par l'horreur froide de l'homme des *solutions* – du genre robotique. L'orphelin, c'est le genre poétique – l'homme du *mystère*.

Jamais la culture n'eut tant d'adeptes, mais la reconnaissance par le nombre étant devenue une maladie de tous, y compris des intellos, on hurle à la *tragédie* de la culture, puisque le footballeur, le chanteur, l'amuseur public a une audience plus vaste. Hélas, la culture du salon n'existe plus.

L'homme se manifeste sur trois plans : l'être, la paraître, le connaître. Tant qu'il garde une sobriété mécanique, ils remplit ces plans, respectivement, d'actions, de reconnaissances, de mémoire. En mode organique, en pulsions donc, ces plans vivent du Beau profond initiatique, du haut Beau intermédiaire, du vaste Vrai final.

Avec la robotisation des actions, des pensées, des sentiments, la relation de proximité devint parfaitement symétrique ; seuls les rêveurs ont encore des mesures propres, pour constater *l'asymétrie absolue de la proximité* – Levinas.

Les plumes publiables appartiennent, aujourd'hui, presque exclusivement aux personnages *installés* – maisons d'édition, chaires universitaires,

cabinets ministériels – la routine mécanique ; aucune place aux vagabonds du verbe.

Avec la propagation de l'horizontalité des goûts, des regards, des élans, aucune altérité enthousiasmante n'est plus possible, on est dans l'Un, multiplié à l'infini. Qui comprendrait aujourd'hui **Levinas** : *Autruï surgit dans la dimension de la hauteur.*

La culture européenne se distinguait par un élan vers l'invisible qu'on appelle regard. Dès que tout se confie aux yeux, c'est à dire à la raison calculante, la culture vit un déclin.

En lisant un bon philosophe d'antan, je dis : voici l'homme de la montagne, de la forêt, du désert, de l'océan, de la cellule ; avec les modernes, je les vois en tant que des nœuds anonymes d'un circuit neuronal, académique, éditorial, aux fonctions, genres, volumes, sujets préprogrammés. Climats personnels ou paysages communs.

Ils vouent le surhomme à l'avenir et imaginent des chemins ou des ponts qui y mènent, tandis que, de toute évidence, il réside au passé, au milieu des impasses et des ruines, en compagnie du poète-pleureur ; l'avenir appartient au robot, dans son bureau, son hôtel, son aéroport, en compagnie de son banquier, son client, son agent.

La mécanisation des esprits toucha, chronologiquement, l'image et le mot, avant de s'attaquer à la musique, sa dernière victime. La prémonition visionnaire de A.Suarès : *Il arrive à l'homme de ne plus penser que selon les images toutes faites d'un écran* - s'applique, aujourd'hui, aux mots et aux mélodies. C'est sur l'écran impassible que viennent mourir les anciens élans et métaphores.

On accomplit les tâches les plus nobles dans un état d'inspiration

incontrôlable ou de soumission aveugle aux forces impérieuses supérieures ; le fumeux courage n'y a pas de place, il est une vertu des sots mécaniques.

Les ronchons de métier, nostalgiques de la plume et hostiles au clavier d'ordinateur, oublient, que la facture, le fait divers ou le compte-rendu noircissaient plus de manuscrits que les lettres d'amour. Les mêmes ahuris glapissent sur la liberté qui recule, tandis que ce qu'il y a à déplorer, aujourd'hui, c'est bien la disparition des nobles servitudes d'âme ou de cœur. Peu importent les outils, le triomphe des sensations grégaires est dû au dépérissement de l'organe, de celui qui nous enivrait, en justifiant et en ennoblissant notre solitude.

La punition du trop d'ordre, c'est la robotisation ; quand on en connaît l'horreur, on accepte que, pour l'opinion publique, la *hubris*, le désordre, ne serait punie que par la *némésis*, la justice.

La dégringolade de la fonction d'artiste : de la noble *création* hors espace-temps vers la *transmission* de l'ancien élitiste vers le contemporain moutonnier et, enfin, vers la *communication* entre les robots, vautrés dans le présent.

Décadence de l'arbre : les radicaux ignorant les racines, les juteux dont n'émane aucune sève, les florissants dédaignant les fleurs, les fructueux se contentant de fruits mécaniques, les ombrageux incapables de projeter de belles ombres.

L'homme a une hypostase humaine, son soi connu, et une autre, divine, son soi inconnu ; et la mort de Dieu signifie l'oubli de la seconde et l'idolâtrie autour de la première. L'homme, orphelin de maître céleste déchu, sera adopté par le maître terrestre crochu et finira par devenir robot lui-même.

Les hommes commencèrent par concevoir des finalités, ensuite ils apprirent à spécifier des outils, des matières, des fonctions, des acteurs, bref des algorithmes permettant d'avancer vers ces finalités. Mieux rôdés sont ces algorithmes, moins on a besoin de se souvenir des finalités. *La vie se construit, comme les nouvelles technologies, elle-même algorithmique et sans finalité* - M.Serres. Les artistes sont adversaires des algorithmes ; ils se consacrent aux commencements.

- Hommes-robots -

Action infidèle

On agit au milieu des autres et l'on rêve dans sa solitude – tel est le déchirement d'un rêveur, cherchant à traduire en actes intelligibles ses rêves sensibles. L'âme s'engage, portant une vague espérance, l'esprit se désengage, chargé de désespoirs, épais et nets. Avec qui dois-je rester ? - avec l'âme fidèle ou avec l'esprit de sacrifice ?

L'espérance est la foi dans la valeur d'une âme intraduisible en actes ; dès que cette foi se disloque, aucune raison de vivre ne t'accompagnera plus. Le suicide pourrait être vécu comme un refus d'agir, à l'opposé des activistes : *La mort volontaire ne devrait pas être une fuite devant les actes, mais un acte de plus* – Plutarque.

Ce qui tue le rêve est son instanciation, sa spécialisation, sa prise en compte - il faut donc le maintenir en état de pure virtualité, d'abstraction irresponsable, non soumise à aucun démon vicissitudinal.

Agir est affaire de traductions successives : du désir en conviction, de la conviction en projet, du projet en moyens, des moyens en actes. Et cette chaîne est une suite de ruptures, aucune traduction n'étant fidèle entre les langages du désir, du discours, de la volonté, du geste, du sens. Si l'on suit le beau, on est infidèle au vrai ; si l'on suit le vrai, on s'éloigne du beau. *La traduction, comme la femme, est infidèle, quand elle est belle, et n'est pas belle, quand elle est fidèle* – B.Shaw - *Translations are like women : the beautiful ones are not faithful and the faithful ones are not beautiful* (voir aussi [Lao Tseu](#)).

L'homme vit dans deux sphères : dans la réelle et dans l'imaginaire, dans

l'action et dans le rêve. Tous finissent par reconnaître, que tout désir, plongé uniquement dans la première sphère, *doit* être vain, et que tout élan, surgissant dans la seconde, *veut* et *peut* être saint. Ceux qui sont dépourvus du sens de sacré – les moutons ou les robots – hurleront à la vanité du monde et de l'homme. Même **Pascal** succomba à cette inanité : *Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même*. Les yeux de la raison la *constatent* ; le regard de l'âme lui passe outre, pour *créer* la merveille du monde.

Celui qui se sent maître de l'Action à faire est, en général, esclave de l'Action faite. Pour mieux maîtriser celle-ci, il vaut mieux se sentir esclave de celle-là. Dans le domaine des actions, se méfier du vertige des commencements, songer surtout aux fins. Maîtriser, à la fin, le remords de l'âme désabusée est plus vital que se laisser porter, au début, par l'essor des bras abusés.

Le rêve ne peut pas être innocent, il s'y point toujours un état d'âme extatique, coupable, échappant à toute bonne logique acquittante. On s'en tire mieux avec l'action, qui est si souvent le contraire du rêve : *La vraie vie est l'éternelle innocence de l'agir* - **Goethe** - *Das wahre Leben ist des Handelns ewige Unschuld* - la vie, moins vraie mais plus musicale, se dédie au rêve. Le rêve est un sacrifice, et tout sacrifice est à ta charge, surtout le sacrifice des idées : *Aimer, voici l'éternelle innocence ; la seule innocence, c'est de ne pas penser* – F.essõa.

Dans les actes que j'ai admirés le plus, aucune idée, accompagnatrice ou inspiratrice, ne vient appuyer mon enthousiasme. Et vice versa, dans les idées qui m'enthousiasmèrent le plus, - aucune trace de leur solidarité avec des actes quelconques. L'esprit de l'auteur les conçoit, tous les deux, mais c'est la présence de son âme que je dois percevoir, pour l'aimer, - une âme, noble et désintéressée, dans le premier cas, ou une âme, élégante et passionnée, dans le second.

Le rêve est un régime despotique, s'opposant aux lois et aux théories ; le faux enthousiasme n'y craint aucune réfutation. L'action est une démocratie, où se respectent la non-contradiction et la déduction ; tout ce qui est vrai s'y prouve. L'idéal serait d'avoir une double nationalité : être sujet enivré de l'un et citoyen sobre de l'autre, changer totalement d'état d'âme à tout franchissement de la frontière. La révolution postule, l'évolution calcule.

L'esprit fait des progrès dans son domaine exclusif, la profondeur ; le cœur, de même, gagne en lucidité dans l'ampleur des horizons mouvants ; ce n'est que l'âme, dans sa hauteur atypique, qui ne peut compter que sur l'intensité constante, comme facteur de puissance et porteur de l'éternel retour. Il faut donc vivre en esprit, avancer par le cœur et s'élever par l'âme ; l'action et l'écriture devraient les rendre solidaires.

L'action s'ensuit d'une inertie intéressée, et la passion – d'un élan désintéressé. Pour ce sot de [Spinoza](#) : *Les actions de l'Esprit naissent des seules idées adéquates, mais les passions dépendent des seules idées inadéquates - Mentis actiones ex solis ideis adæquatis oriuntur, passiones autem a solis inadæquatis pendent*. Ce sont les idées qui naissent de l'esprit ou des passions et non pas l'inverse. La passion est un attribut d'un esprit se muant en âme (mais [Spinoza](#) ne connaît que *mens* et ignore *anima*). Et l'adéquation n'a rien d'absolu, mais repose sur la rigueur des représentations et interprétations, où le libre arbitre, et non pas la fictive autonomie, est roi. Un bel esprit se réveille dans les impasses, inquiétantes et initiatiques, et non pas dans de doucettes certitudes intermédiaires.

La vie : le hasard géographique et physiologique en détermine les moyens ; les moyens, à travers le hasard social, en fixent les buts ; enfin, le sens de la vie découle mécaniquement des buts ratés ou réussis. Donc,

en dehors du talent et dans ce qui ne dépend que de ma volonté, l'essentiel de ma personnalité ne se concentre ni dans le sens ni dans les buts de la vie, mais dans les contraintes que j'impose à ma vie : que mon cœur soit sceptique aux sirènes de l'action et attentif à l'appel du Bien et donc de l'amour ; que mon âme soit indifférente au bruit et sache en extraire la musique ; que mon esprit soit fidèle à mon âme, en interprétant sa musique.

Tous mes actes méritent un mépris, un ricanement ou une indifférence ; il restent mes rêves, habillés de mots ou d'élan ; ils sont ce qui restera de l'édifice de ma vie – ses ruines. *Un grand homme qui tombe n'est pas plus exposé au mépris que les ruines* - Sénèque - *Si magnus vir cecidit, non magis contemni quam ruinae.*

Quand la vie bat son plein, on doit choisir : être recteur de ses départs ou vecteur de son regard, être affairé ou effaré. Mais quand le regard commence à manquer de voix, on doit choisir la voie du départ, comme le firent A.Rimbaud et L.Tolstoï.

Dans toute action se croisent le pouvoir *éloigné* et le pouvoir *prochain* (Pascal), la grâce et l'outil, le regard et les yeux. Les deux sont voués à la peinture de la vie ; le second dessine l'horizon, le premier colore le firmament. *Ab posse ad esse*, et non pas l'inverse.

L'ennui des chemins est qu'on ne puisse pas danser la-dessus, et le sens de ta vie n'est pas dans la marche, mais dans la danse. C'est dans la déviation (divertissement) des chemins que Pascal voyait le seul remède à nos misères, sans toutefois préciser, que la déviation la plus radicale s'appelle impasse discrète abritant une scène, au milieu des ruines à l'acoustique parfaite. Plus plate est la scène, plus haute est la danse.

De la vie, qui est un autel, l'*homo faber* fait un atelier ; l'*homo sacer* fait

de son atelier - un autel.

On a beau n'être que virtuel, nos actes n'en émettent pas moins des messages - des attributs sans identité. Avec les seuls attributs, créer une identité, tel est l'objectif de nos productions artistiques : *Des chats sans ricanement, j'en ai vu plein ; mais le ricanement sans chat !* - L.Carroll - *I've often seen a cat without a grin ; but a grin without a cat !*.

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendantal, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Être soi-même, accorder ses actes à ses pensées - de telles niaiseries nous détournent de la vraie dyade, qui résume notre existence (d'autres pousseraient même jusqu'à l'essence) : *faire* et *se faire*, le premier terme n'apportant presque rien au second, et le second prenant ses distances avec le premier. C'est très loin d'une lumineuse liberté quelconque et ressemble davantage à une contrainte obscure mais volontaire : *L'homme se confond avec sa liberté, qui est le néant, qui contraint la réalité-humaine à se faire au lieu d'être* - Sartre - quoique cette *réalité* (*das Dasein*) soit à faire ; c'est le soi qui se fait.

Pour le soi inconnu, *être* veut dire *demeurer*, et pour le soi connu - *faire* ; l'impossibilité d'une traduction fidèle de l'un vers l'autre (*la nausée, l'impossibilité d'être ce que l'on est* - Levinas), est à l'origine de nos

tragédies ou de nos hontes.

Pascal, Nietzsche et Valéry sont d'accord, pour ne pas glorifier le soi connu, c'est à dire nos productions ; mais là où Pascal le proclame *haïssable*, et Nietzsche lui voue une *haine* farouche, Valéry, le plus intelligent des trois, se contente de le trouver insignifiant.

Je n'ai aucune répugnance à l'action ; je me contente de constater son intégral mutisme : elle ne traduit presque rien de ce qui, en nous, vaut d'être dévoilé. *Tout ce que vous faites trouve un sens dans ce que vous êtes* - Jean-Paul II - et puisque vous êtes condamnés à ignorer ce que vous êtes, ce sens est une chimère sans intérêt.

L'étroitesse de la gamme du doute explique la prolifération des consciences tranquilles. Le soi connu, le terrestre, se calme en s'interrogeant : *mes réalisations, m'approchent-elles de mes ambitions ?* Le soi inconnu, le céleste, est déchiré par le dilemme : *suis-je un dieu ou une canaille ?*

Créer résulte du *devoir* (le Christ) ; créer équivaut au *vouloir* (Nietzsche) ; créer traduit le *pouvoir* (Valéry). Créer, c'est une unification des trois ; créer, c'est le soi connu, la face lisible du soi inconnu, du *valoir*.

Toute réflexion philosophique devrait peut-être se concentrer autour de la question : quelle partie du moi peut être traduite par l'action ? - avec deux issues corollaires : vers la solitude ou/et vers la béatitude.

La vraie connaissance de soi consiste à savoir creuser dans les motifs de nos gestes jusqu'à en mettre à nu le fond honteux. *Il est difficile d'être bon, quand on est clairvoyant* - J. Renard - toutefois, la difficulté est dans le *faire* et non pas dans l'*être*. Celui qui s'ignore et vit de son épiderme, c'est bien l'amoureux : *Il est facile d'être bon, quand on est amoureux* -

C.Pavese - *E facile di essere buono, se sei amoroso.*

Aucune œuvre littéraire ne traduit si nettement le conflit majeur de l'existence, entre le moi, qui réfléchit, agit et se connaît et le moi, qui frissonne, rêve et s'ignore, que la Pathétique de Tchaïkovsky ; et nulle part ailleurs on n'entend si nettement l'inéluctable débâcle du second, plein de honte, et le silence confus du premier, plein d'ironie.

Plus loin je vais, mieux je comprends, que ce n'était pas moi qui dictais et effectuais les pas.

La plupart des routes de l'esprit ont pour impulsion originelle - les buts ; et elles s'avèrent être des chemins battus ou, au moins, conduisent tout droit vers des étables ou casernes. Le chemin virtuel pour un esprit, solidaire de l'âme, passe par des contraintes : *Un seul chemin, pour l'art et pour l'esprit, - ses propres contraintes* – M.Volochine - *Для ремесла и духа - единый путь : ограничение себя.*

Pour pouvoir pratiquer le culte des commencements, il faut avoir accompagné beaucoup de mots et d'idées jusqu'à leurs aboutissements. *L'origine est ce qui se pose à la fin* - R.Debray. Et c'est seulement au milieu des finalités en cendre qu'on apprend l'art d'atteindre aux commencements les plus vitaux, l'art qui se réduit, essentiellement, à l'imposition de bonnes contraintes.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref,

être plutôt rhétorique que didactique.

Tout but est insipide ou vulgaire, si l'on a la liberté des moyens. Parfois *il vaut mieux avoir moins de désirs que plus de moyens* - St Augustin - *melius est enim minus egere quam plus habere*. On peut ennoblir un but, si l'on l'atteint par une simple résolution de contraintes, visant et orientant les moyens. Mais *ne perds pas ton temps à chercher des contraintes ; peut-être il n'y en a pas* - F.Kafka - *verbringe nicht die Zeit mit der Suche nach einem Hindernis ; vielleicht ist keines da* - là où il n'y a pas de contraintes, régnera l'esclavage.

Préférer l'Agir au Faire, l'action à la production, la résolution de contraintes à l'avance vers le but, la liberté des buts à la liberté des moyens. *Seul le mouvement, dans lequel le but est immanent, est l'action-praxis* - Aristote. L'action-*poiésis* serait le mouvement animé par le rêve, cette contrainte transcendante, un *telos* intérieur au-dessus du *skopos* extérieur (cette *action vers l'extérieur* - *Tat nach außen* - Nietzsche) ; le malheur est que, au-delà du rêve défait, sévit le bilan, l'action-*prohairésis*, qui te laissera, le plus souvent, non pas avec une paix d'âme, mais avec une honte.

Dans l'action, je suis d'autant plus libre, que mes contraintes sont davantage intérieures et mes nécessités - extérieures. Et non pas l'inverse, qui est signe des esclaves.

La sagesse, la performance, la noblesse se chargent, respectivement, d'approfondir les buts, d'amplifier les moyens, de rehausser les contraintes - la force complexe, la force réelle, la force imaginaire. L'une des plus nobles contraintes : pratiquer une faiblesse active et une force passive.

Le choix de contraintes témoigne de ton goût et de ton intelligence ; la

liberté se prouve le mieux par le refus de poursuivre un but sans noblesse. *Ma liberté sera d'autant plus grande et profonde, que j'imposerai des contraintes plus sévères à mon champ d'action* – I.Stravinsky - *Моя свобода будет тем больше и глубже, чем теснее я ограничу моё поле действия.*

Les grands hommes d'action n'existent jamais ; la grandeur n'est que dans les circonstances. Ceux qui s'y prêtèrent ne s'appuyaient guère sur les idées, mais sur le courant aléatoire et favorable à leur profil. Se plaindre de l'absence de grands hommes : *Ces hommes d'autrefois furent très grands, avec leurs yeux, fixés sur une Idée, sur un universel abstrait et éternel* - J.Benda – est idiot. Félicitons-nous que les yeux de tous les candidats à cette méchante grandeur soient fixés aujourd'hui sur l'Idée d'un universel mercantile et non pas belliqueux. Et laissons l'homme de rêve vivre de son regard, particulier, viscéral et charnel.

Il va de soi, que je me déplaie dans ce que je fais et même dans ce que je pense ; je dois me plaire dans ce que je n'arriverai jamais à traduire en actes ou en mots ; le problème, c'est de trouver un lac pour mon regard, lac, dans lequel se refléterait fidèlement mon visage, c'est à dire mon rêve.

Pour contempler ou transformer le monde, une paire d'yeux ou de bras suffit. Pour que ce monde se mette à danser, comme mon étoile, je dois lui adresser mon regard, filtrant, plutôt que transformant, les choses, dignes d'être chantées. Quand ils ne sont pas électifs, les contemplatifs et les actifs se valent.

Prier sur mon étoile ou la suivre, tel est le choix vital (à condition préalable de ne pas prendre pour elle - la lumière de la rue). En priant, je suis sûr de m'égarer, mais je sauve mon regard ; en marchant je suis sûr de me retrouver sur des sentiers battus, avec mon regard éteint.

Ce n'est pas l'action qui constitue la grandeur d'un événement, mais le regard profond, qui le développe, ou le haut mythe, qui l'enveloppe. *Le regard d'Histoire, où la grandeur de la pensée se mue en acte et la hauteur du sentiment s'incruste dans un fait d'éclat* – V.Bélinsky - *Историческое созерцание, где великая мысль становится делом, а высокое чувствование — подвигом*. L'Histoire devrait se constituer de mes propres mythes, les seuls capables de donner de l'éclat aux actes. L'éclat compte surtout aux yeux des autres, les ombres reflètent mon propre regard.

Dans l'action, c'est la part de mon regard qui en détermine la liberté et la noblesse. Les phénoménologues ne veulent pas accorder au regard son rôle déterminant ; d'après eux, toute la nature de ma visée est dictée par et comprise dans la chose visée ; heureusement, l'un de leurs adeptes finirait par adopter l'attitude contraire, beaucoup plus vivante : *Farouchement résolu, mais je ne sais pas à quoi* – K.Jaspers de [Heidegger](#) - *Unheimlich entschlossen, weiß aber nicht wozu*.

Les philosophes se divisent en trois familles, en fonction du milieu, dont ils se nourrissent : le langage - pour raisonner, le modèle - pour représenter, la réalité - pour s'entendre avec la vie. Ce qui les distingue, c'est le contenu de l'acte : pour les premiers, il est référence verbale, pour les deuxièmes - accès à l'objet référencé, pour les troisièmes - attachement de sens à l'objet. *Il faut une sémiotique à trois termes : signifiant, signifié, référent* – P.Ricœur - ce qui correspond au triangle sémiotique [aristotélien](#) - les mots, les concepts, les choses.

Tout n'est qu'interprétation - les phénoménologues, les langagiers, les hommes d'action ; tout n'est que représentation - les métaphysiciens, les conceptuels, les hommes du rêve. L'humain finit toujours par l'emporter sur le divin ; le premier est proclamé vainqueur par tous les votes, du

multitudinaire à l'élitaire. En plus, ou par-delà, il y a des nihilistes, pour qui interprétation est donation de sens, vitalité ou intensité, dans lesquelles se traduit la volonté de puissance.

C'est la *mimesis* (*représentation*, en grec), la noble imitation, qui est source de toute création (avec l'*herméneutique* - *interprétation*), et lorsque ce qu'on imite est action on l'appellera poésie, la *poïesis*.

La représentation est une création de modèles *artificiels*, tandis que l'apparence est une empreinte *réelle*, sur ta rétine ou au bout de ta langue. L'apparence est sur les parois de la Caverne, la représentation - dans le cerveau de son habitant. La représentation vise l'être, mais ne communique avec lui qu'à travers ses apparences. Le bon titre du livre de [Schopenhauer](#) serait - *Le monde comme apparence et action*, puisque, en plus, celui-ci vise non pas la volonté, qui est une vraie création filtrante, mais le geste transformateur.

Volonté et *représentation* sont à l'origine de deux échecs définitifs de la noblesse : la volonté du beau de se traduire dans le bien - l'échec de l'homme d'action, et la recherche, par le bien, d'une représentation dans le beau - l'échec de l'homme de rêve.

Les mots surgissent et se figent au-dessus des représentations ; les idées se tournent vers la réalité. La philosophie européenne se concentre dans les mots ; l'orientale se voue aux idées. C'est pourquoi un bon philosophe européen peut être oisif ou bosseur, crapule ou saint, sans que cela préoccupe ses admirateurs, tandis que le philosophe oriental doit baver dans ses expériences culinaires, climatiques, gymniques, pour prouver la consistance de ses théories.

Plus orgueilleux est l'esprit ou le muscle, plus servile devient l'âme. Une raison suffisante pour devenir misologue et chercher l'humilité des

représentations et la volonté d'impuissance. Car, depuis les jansénistes ou même depuis [St Augustin](#), on sait, que la volonté de l'homme, traduite en actions et sourde à la grâce, produit, inévitablement, du mal. J'aurais même laissé complètement tomber la grâce...

Toute agitation des hommes a le même sens : *Regardez-moi !*. Le médiocre l'intitule *Je cherche la vérité*, le sot - *Je tiens le bien*, le sage - *Je suis hanté par le rêve*. Et l'on voit leurs pieds, leurs mains ou leur âme.

Le bien est l'état de notre cœur, où affleurent aussi nos hontes et nos impuissances. Ni les idées ni, encore moins, les actions ne peuvent s'y associer. *La bonne action, commise pour le salut de ton âme, n'est point bonne* – N.Berdiaev - *Добрые дела, которые совершаются для спасения собственной души, совсем не добрые* - le salut de ton âme, c'est la fidélité à la musique ; le salut de ton cœur, c'est le sacrifice de l'action (et non pas l'action de sacrifice).

Le banc des accusés ou une croix ; le vrai bien se perpète, ne s'accomplit (le dernier *verbe* du [Christ](#)) que le vrai mal.

On peut juger de la liberté de l'homme par le degré d'inaction, qu'il accorde à ses rêves. Le progrès y est possible : je ne peux pas ne pas agir, je peux ne pas agir, je ne peux pas agir. À une substitution près, c'est du [St Augustin](#) : *posse non peccare, non posse non peccare, non posse peccare*. Mais c'est une voie qui mènerait à la molle inertie ou à la molle incroyance : sans grand péché – pas de grande foi.

La liberté : conception d'un acte par une règle absente dans le modèle courant, et que l'acteur invente ad hoc.

La liberté n'explique ni n'introduit rien dans nos rapports avec le mal. Le mal est inhérent à toute action ; l'homme le plus vertueux en commet

autant qu'un robot, une hyène ou un mouton. C'est comme ces deux personnages de Valéry, l'un calculant tout et l'autre tirant ses choix au hasard - et arrivant au même résultat. Ne prouvent la liberté que des sacrifices ou fidélités irrationnels : *Agir de façon parfaitement rationnelle, ce n'est pas agir librement* - Aristote. Et c'est encore Valéry qui parle de bassesse rationnelle et de hauteur irrationnelle.

Jadis, tout progrès technique se gagnait à la sueur des fronts solitaires ; aujourd'hui, il se programme dans l'indifférence des robots collectifs. Aucun élan, aucun rêve ne pouvait remplacer un effort organique ; l'effort mécanique arrête les élans et éteint les rêves.

Notre époque : le triomphe de l'existence en acte sur l'essence en rêves.

L'action met en jeu mes forces communes, elle produit ; le bilan se situe entre l'arrogance et l'humiliation. Le rêve exprime mes faiblesses innées, il crée ; le bilan me bouleverse par l'angoisse ou la béatitude. Pour les robots, c'est beaucoup plus simple : *La Joie : la contemplation de notre puissance d'agir* - Spinoza - *Lætitia : suam agendi potentiam contemplatur*.

Toutes les actions des hommes devinrent si sensées, calculées, intéressées, que j'ai envie de réhabiliter le mot *vanité* – mais qui encore est capable d'agir ou de rêver en vain, sans chercher à en retirer quelque profit ?

De l'origine linguistique de la bougeotte activiste anglo-française : le *où* (*where*) escamotant le glissement de *ubi* (*wo, где*) vers *quo* (*wohin, куда*).

Au-dessus des tombes, les larmes les plus belles se versent au sujet des mots non-dits, des regards non croisés et des actions non osées.

La seule immobilité que j'appelle de mes vœux dans ce livre est celle du mot ou du rêve refusant toute mobilisation décrétée par le geste régnant, *res gestae*. *Manfred* se distançant de Missolonghi, *Comète ma Comète* ignorant la trajectoire de Camiri, le soleil d'Austerlitz n'illuminant pas le parcours de Napoléon ni n'assombrissant celui du prince André. *Fatum libellorum*, la geste, s'émancipant du geste. Écrire *tibi et igni*.

Quand on comprend ce que vaut le rêve, comparé à l'acte, ou la métaphore libre, comparée à la métonymie mécanique, on comprend ce que vaut le génie, comparé au talent. Le génie est une intuition se passant d'intelligence : *Le génie est le don de découvrir ce qui ne peut être ni appris ni enseigné* - Kant - *Genie ist das Talent der Erfindung dessen, was nicht gelehrt oder gelernt werden kann*. Et toutes les grandes idées des hommes, comme leurs plus grands actes, valent surtout par leurs images métaphoriques : *La métaphore est la puissance la plus féconde que l'homme possède* - Ortega y Gasset - *La metáfora es el poder más fértil que el hombre posee*.

Le *souci heideggérien* semble être un bon compromis entre l'action et le rêve - l'intensité d'une corde tendue, face aux cibles de l'action et aux flèches du rêve, l'être se résumant mieux dans la puissance que dans le sens ou dans les sens.

Valéry ne parle que de l'action, et je n'y entends que du rêve ; *Nietzsche* ne parle que du rêve, et le sot ne lui trouve qu'un appel à l'action.

Le rêve, immobile et inexistant, se prête bien à l'impératif d'ordre musical ; le réel, lui, peut se vautrer dans l'indicatif d'ordre mécanique et sans tonitruances ; et puisqu'on ne peut donner de sa propre voix qu'en s'adressant au rêve, on a raison de dire, que *le visage, c'est de nous affecter non pas à l'indicatif, mais à l'impératif* - Levinas.

Ils sont innombrables à préférer ces insanités de mufles agissants : *Rêver, mais sans laisser le rêve être ton maître, penser sans n'être qu'un penseur* – R.Kipling - *If you can dream - and not make dreams your master ; if you can think - and not make thoughts your aim*. On sait qui, en l'occurrence, occupera la place du maître et du penseur - l'hygiène de hyène et le cerveau de veau.

L'action devient indiscernable de la théorie ; la première est désormais calculable, et la seconde – rentable.

Ne vivre que de l'agir, c'est s'identifier avec la fourmi, le mouton ou le robot ; mais vénérer le seul non-agir, c'est vénérer la vache. Le Mal est dans l'identification de l'agir et du rêver ; ni la paix ni la tourmente ne me sauvent du Mal, et ce bouddhiste de Cioran a tort : *Le principe du Mal réside dans l'incapacité au quiétisme*.

Je subis le hasard de mon réel, je maîtrise la loi de mon imaginaire ; de leur rencontre, le réel gagne en profondeur désespérante, et l'imaginaire se réfugie davantage dans une hauteur éphémère. S'ils s'évitaient, il y aurait moins d'étincelles de choc, mais plus de clarté, pour le premier, et plus d'obscurité, pour le second : on verrait mieux soit son chemin soit son étoile.

L'idéal, par définition, est ce qui ne peut pas devenir réel ; parler de sa réalisation est un oxymore. *L'idéal a l'étrange propriété de tourner vers son contraire dès qu'on le réalise* – R.Musil - *Ideale haben die merkwürdige Eigenschaft, in ihr Gegenteil umzuschlagen, sobald man sie verwirklicht* - au bout de cette *réalisation* - une déception et non pas un renversement d'idéaux. Ou bien c'est la banale impossibilité de comparer l'idéal avec ses ombres réelles. Il faut maîtriser un méta-idéal : un langage de défense de tout idéal contre le prurit des actes commis en son

nom.

La conscience ne me dit ni ce que je dois penser ni ce que je dois faire, elle me convainc, par son trouble, son exaltation et son angoisse, qu'il existent, en moi, des voix, intraduisibles ni en mots ni en actes, et dont mon cœur est le témoin et mon esprit – le juge.

Placer son idéal si haut, qu'il devienne inatteignable, - une inconscience heureuse, et que [Hegel](#) traite de conscience malheureuse.

Tout homme, doué de conscience dans les deux sens de ce mot, arrive à trouver de l'indignité dans toute action ; si, en plus, l'homme est bête, il se met à chercher à l'action une source ou un ressort, sous forme d'une idée indigne ; c'est ce que fait, maladroitement, [Dostoïevsky](#), chez qui des idées loufoques et superficielles accompagnent des états d'âme tout à fait véridiques et profonds, et surtout, présentés d'une grande hauteur de vue ; c'est pourquoi [Dostoïevsky](#) est sage, sans être intelligent.

L'action, qui s'imagine claire ou pure, doit être flanquée d'un pessimisme noir ; à l'inaction sied la compagnie d'un vigoureux optimisme ; la pensée vivante se nourrit d'un équilibre stylistique entre le pessimisme et l'optimisme. C'est très loin de : *penser avec pessimisme, agir avec optimisme* - H.Hesse - *denken mit Pessimismus, handeln mit Optimismus*. Le pessimisme passif, c'est l'oubli de l'être ; le pessimisme actif, c'est l'oubli des autres : le refus de la vérité (*aléthéia*) des autres et le refus de sa propre *léthargie*.

Le passage du vouloir au pouvoir, de l'intention à l'intensité, de la velléité – aux trois stades de la volonté : volonté de buts (action), volonté de moyens (création), volonté de commencements (puissance).

La volonté de puissance (ou plutôt le désir de force) ne concerne ni les muscles ni, encore moins, la flèche décochée, mais exclusivement, la

corde, sa tension, l'intensité entre elle, mes doigts et mon regard (c'est la *dynamique aristotélicienne* face à son *énergie*). Mais les hommes n'en retiennent que la force de frappe et la cible frappée. L'homme vaut par *les flèches, sans cible, de sa raison* – A.Tennyson - *the viewless arrows of his thoughts*.

La sensation de puissance vient soit de l'action (force matérielle), soit de la maîtrise des métaphores (force créatrice), soit, enfin, de la noblesse (force de l'âme). Nietzsche est fort, dans le deuxième sens, son Zarathoustra - dans le troisième, mais tous les deux sont dérisoirement faibles, dans le premier sens. D'où toute l'ambiguïté de la volonté de puissance. *Toute mon action est résultat de ma faiblesse* - H.Hesse - *All mein Tun kommt aus Schwäche*.

Il faudrait parler de volonté *en* et non pas *de* puissance, puisque Nietzsche refuse à cette volonté le statut d'une faculté, devant déboucher sur une action ; chez lui, elle n'est qu'en puissance, puisqu'elle se réduit à une pulsion, à un affect, à une intensité, qui peuvent se passer de faits et de causes.

L'homme Nietzsche n'a rien à voir avec la puissance, comme l'homme Valéry - avec l'action ; mais, pour tous les deux, savoir est synonyme de vouloir, d'où un remarquable parallèle entre la *volonté de puissance* et le *savoir-faire*, qu'ils choisirent pour leurs emblèmes respectifs.

Volonté, intellection, action - cette triade humaine est à l'origine de la Trinité chrétienne. Et dans les deux cas, l'action (de grâce) procède de la volonté *et de* l'intellection (ou *par* l'intellection - notre *filioque* humain !). On peut négliger l'action, pour qualifier le monde de l'immuable et de l'invariant (Schopenhauer).

Ni devoir ni action, mais bien la volonté, qui doit (veut ? peut ?) rester

une pure volonté de puissance. Si, en plus, on se souvenait, que Nature voulait dire naissance ou commencement : rester fidèle au commencement s'appelle rythme - la vertu serait donc de la musique !

C'est l'exigence musicale qui plaide pour l'immobilité ; quelle musique puis-je écouter en mouvement ? - une marche régimentaire, foiresque ou funèbre. Mais toute belle musique me parle de mes défaites, tandis que je porte en moi, comme tout le monde, un besoin de victoires, que seuls le recueillement et l'immobilité apportent. Et en tête-à-tête avec la musique, immobile, je me *précipite vers une défaite, car seule la précipitation vaut preuve* – A.Badiou - preuve de ma victoire.

Souvent, ils ne *marchent* que parce qu'ils ne savent pas sur quel pied *danser*.

Les passions rapprochent le sage de l'ange et le sot - de la bête ; rien de plus radical pour les amortir que l'action, que, donc, le premier doit fuir et le second - cultiver : *ce n'est point la pensée qui nous délivre des passions, mais c'est plutôt l'action* – Alain.

Le sot : il ne dit pas ce qu'il fait, puisque ce qu'il fait est dit par les autres.
Le sage : il ne fait pas ce qu'il dit, puisqu'il dit la beauté des idées, et aucune belle idée ne peut être traduite en actes.

Quand le faire et le dire marchent, main dans la main, on peut être certain, que le sol, qui les supporte, est une platitude.

L'action intellectuelle consiste à munir l'arbre du *dire* (écrire, chanter, peindre) et l'arbre du *faire* (passer du côté de la vie) d'inconnues, c'est-à-dire respectivement, de variables a priori (hauteur, goût, émotion) et de variables a posteriori (profondeur, intensité, durée) et à tenter de les unifier. Quand on constate, que l'harmonie de l'arbre unifié ne doit

presque rien au *faire*, on se voue à l'invention et se moque de l'authenticité.

Le commencement, même privé de buts, est un vecteur : *Le chemin naît parce qu'on le fait* – F.Kafka - *Wege entstehen dadurch, daß man sie geht*. Et même avec des buts sobres atteints, je garderai surtout l'ivresse du parcours : *Ce qui reste d'une pensée, c'est le chemin* - Heidegger - *Was in einem Gedanke übrigbleibt ist der Weg*. Marcher précède le chemin, même Sartre le savait : *L'existence précède l'essence*. Je remplace l'être par le devenir, et je dis : *Dans l'ordre de l'existence, la façon de cheminer est le chemin lui-même ; c'est le cheminement qui nous fait être* - Kierkegaard. L'impatience fait rater les buts et gagner de la hauteur des commencements. Les patients sont des tâcherons de l'intermédiaire.

Il est facile de faire passer l'*avoir* pour l'*être*, mais que le *faisant* évince l'*étant* aussi magistralement - voici le triomphe stupéfiant des hommes, qui effacent deux mille ans de l'histoire de l'utopie. L'*essence* du but étant devenue l'*aisance*. De l'*essentiel* des origines de nos interrogations étant banni le doute : *Est-ce un Ciel ?*

Mieux j'éclaire mes actions, mieux je me retrouve dans mes ombres.

La lumière cynique de l'être projetant de belles ombres du faire - Pythagore ou Diogène ; la lumière héroïque du faire invoquant d'humbles ombres de l'être - R.Debray ou S.Weil ; les ombres honteuses du faire se désolidarisant des ombres piteuses de l'être - Rousseau ou L.Tolstoï. Trois manières de prouver sa noblesse : esthétique, mystique, éthique - faire briller, brûler, être brillant.

C'est en surmontant la fatigue vitale (*Lebensmüdigkeit*) que Nietzsche espère descendre jusqu'au problème vital (*Lebensaufgabe*). Oh combien plus prometteur est de céder à la puissance vitale pour monter vers le mystère vital !

Dans l'Eucharistie on reconnaît deux beaux symboles : l'ivresse et la nourriture *célestes*, mais les hommes les réduisirent, hors tout mystère, à l'ivresse de l'action et de l'argent, aux nourritures *terrestres*. *Rien de moins dionysiaque que l'acte* – J.Lacan.

Avoir agi accélère les petites pensées et freine la naissance des grandes. De trop agir on condescend à penser, ce qui donne lieu aux exercices de reptation cérébrale.

L'action contribue aussi peu à la qualité de la pensée que l'oralité à l'écriture. L'inverse est encore plus flagrant : *Nos pensées sont à nous, mais non pas leurs conséquences* - Shakespeare - *Our thoughts are ours, their ends none of our own*.

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers - création humaine, entre les deux derniers - divine. Au commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

Les trois faces de l'homme - l'agir, le sentir, le penser - semblent être complètement disjointes et évoluent d'après des lois indépendantes ; l'écriture tente en vain de les unifier par des accords impossibles ; celui qui le comprend finit, inmanquablement, par choisir le désastre comme leur fond, commun mais imaginaire. Le désastre, c'est la condamnation au multiple, réveillant la honte, l'intranquillité, la désespérance.

La philosophie n'apprend ni à penser ni à parler ni à agir, elle est loin des voies, elle est une voix, qui tente à réduire à la musique intellectuelle tout bruit réel. Toutefois, dans le dit il y plus de sources musicales que dans le fait, et Sénèque : *La philosophie apprend à agir, non à parler - Facere docit philosophia, non dicere* - y est doublement bête. L'action du philosophe consiste à séparer le *fait* du regard et à ne peupler celui-ci que

de ce qui peut être *dit*. Théoricien aux yeux de l'homme d'action, le philosophe est praticien aux yeux des aèdes et bardes.

Rien de philosophique ne peut être traduit en actes pour être relu, apprécié et approuvé. *Socrate* et *Sénèque* auraient pu choisir une friandise ou un stylo, au lieu de cigüe et rasoir, sans rien trahir de leur philosophie. Ne sont philosophiques que les livres (*Sartre*). Contrairement à la poésie, qui se faufile jusque dans nos appétits et galéjades.

Il est révolu, le temps facile, où l'on pouvait étriller un acte démoniaque au nom d'une séraphique idée. Plus d'idée immaculée, non visitée par quelques annonciateurs d'actes sans scrupules, non présentée au Temple de Mercure, non figée en quelconques présomptions d'innocence ou assomptions sans douleur.

Ni les actes ni les idées ni les larmes n'expriment presque rien d'intéressant chez l'homme. L'homme ne se reflète bien que dans ses métaphores. Ce n'est pas une douteuse intelligence qui rend *Platon* intéressant, mais exclusivement ses métaphores - les mythes. *La maîtrise de métaphores est, de loin, la chose la plus sublime, la seule, qui ne s'enseigne pas* - *Aristote*.

Au prix de grandes sueurs, ils produisent de vastes blocs de pesantes banalités ; les perles ne demandent aucun travail. *Aucune grande création intellectuelle n'est due à un grand effort* – J.Ruskin - *No great intellectual thing was ever done by great effort*. L'intelligent est rarement diligent. Tu dois être bien le seul à ne pas appeler à *travailler dur pour réussir*, que ce soit auprès des garagistes, des ingénieurs commerciaux ou des peintres. Chapeau ! Et dire que *école* vient de *loisir* !

Le contraire de *travailler* aurait pu s'appeler *prier*, devant Dieu, la femme ou une feuille blanche. *Le travail est la prière des esclaves. La prière est*

le travail des hommes libres – L.Bloy. L'homme libre, étant meilleur calculateur que l'esclave, comprit, que tout travail, utile aux yeux de l'Éternel, fut assorti d'un décent salaire et il transforma sa prière, qui fut jadis une demande de l'impossible (*La grandeur de la prière réside d'abord en ce que n'entre point dans cet échange la laideur d'un commerce* - Saint Exupéry), en offre de services lucratifs en rapport avec la demande des mécréants solvables. Il devint *esclave des bagnes mercantiles* (Ch.Fourier).

Les hommes, comme jadis les compagnons d'Ulysse, se font abuser par Mercure-Hermès, leur promettant un antidote contre le poison de Circé-action ; à leur réveil, ils ne se rendent même pas compte d'être transformés en cochons.

Celui qui a un cœur pur soupçonne ses mains d'être toujours sales. De sales affaires ne se font aujourd'hui qu'avec des mains propres.

L'aile marchante a tôt fait pour devenir marchande. Y plumer des autres ou y laisser de ses propres plumes n'étoffe jamais un panache.

Par son culte de l'action et de l'efficacité, l'Amérique contamine tous les Européens exilés (I.Stravinsky, V.Nabokov, H.Arendt). Ne résistent que quelques poètes (S.Rachmaninov, Ch.Chaplin, A.Einstein). Toutes les Marie y deviennent Marthe.

Tous les salopards nous renvoient à leurs candides motifs, justifiant leurs sales actions : *Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection* - La Bruyère. Avec le plus droit des motifs, l'action sera toujours courbe ; n'écoute pas Sénèque : *L'action ne fut guère droite, si le motif ne l'a pas été* - *Actio recta non erit, nisi recta fuerit voluntas*. Les prônes sont pires que les actions ! *La récompense de l'acte dépend de ses intentions* - le Coran. L'action n'a pas d'intérieur, qui

aurait pu la sauver, toute sa fécondité est à l'extérieur. L'action est trop franchement naturelle et le motif (et même le *quiétif* de Schopenhauer) est trop hypocritement artificiel.

Le mobile de l'action est comme l'étymologie du mot - plus intéressant que la chose, mais sans aucun droit discriminatoire. *L'énergie, qui n'est fournie par aucun mobile, est seule bonne* - S.Weil. Comparez les dernières paroles du Christ et de Mahomet : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* et *Que la malédiction d'Allah soit sur les juifs et chrétiens, car ils ont établi....*

Exercices de circonstances - c'est ainsi que Voltaire et Valéry voyaient la poésie. Bander, de temps en temps, mon arc et ne pas craindre de mourir sans vider mon carquois. L'essentiel n'est ni dans les flèches, ni dans les cibles, mais dans l'attouchement de certaines cordes et leur bonne tension. *L'espoir, c'est la flèche qui vole, tout en restant au fond du carquois* - Kierkegaard.

Je suis dans l'art de l'arc bandé, non dans l'adaptation aux cibles. Mais j'imagine un zoïle sarcastique ou un aristarque caustique, armé d'une épingle et venant de triompher d'un ballon, devant lequel il me voit, gauche et empêtré dans des poses *inadéquates*. Et *tu casseras vite ton arc, si tu le tiens toujours tendu* - Phèdre - *Cito rumpes arcum, semper si tensum habueris*.

Ce qui est grand dans le combat de Nietzsche, c'est qu'on ne voit jamais ni ses ennemis ni ses alliés ni l'origine du conflit ni les trophées escomptés ni la direction de ses flèches. On sent une corde bandée, on oublie les carquois. L'intensité.

La disqualification de l'action est une question des tempi et mouvements : transformer tout andante en cantabile.

Les actions sont des tumeurs de l'espace, comme le bon sens est une tumeur du temps. Ce sont les échecs de parcours, il faut les laisser crever, mourir de leur propre mort. Les échecs de départ, échecs *fondateurs* (Sartre), ou les échecs d'arrivée, échecs d'*implexe* (Valéry), les seuls à pouvoir servir de leçons et donner la mesure à l'étendue ou à la durée de ton exaspération.

L'agir nous oriente vers l'avenir, où s'impatiente notre mort ; l'écrire nous renvoie au passé, où naît la vie. Mais si le temps n'est pour vous qu'une abstraction sans vie, vous direz : *Écrire, c'est ne plus mettre au futur la mort toujours déjà passée* – M. Blanchot - au lieu de : *agir, c'est ne jamais mettre au passé la vie encore à venir*.

Ce qui me conforte dans mon goût des phrases sans action, c'est la détermination de tous les autres de suivre l'action sans phrases.

L'«acte» de Valéry est une rigueur naissante ; la rigueur de Spinoza est un acte né, stérile. Spinoza se nourrit de mots creux et usés (là où Heidegger, au bas mot, en trouve de pleins et neufs) ; Valéry - d'images réalisables, de concepts vitaux excitant l'intelligence.

Très peu de ce qui est vénérable est applicable. Les traducteurs de l'intraduisible diront : *Il vaut mieux avoir de hauts principes qu'on suit que d'en avoir plus hauts qu'on néglige* – A. Schweitzer - *Es ist besser hohe Grundsätze zu haben, die man befolgt als höhere, die man außer acht läßt* - négliger un principe noble, c'est le mettre en pratique.

La hauteur n'est pas dans la capacité d'indiquer les directions (Schiller ou Nietzsche), mais dans celle de voir nettement les chemins à ne pas parcourir. Tous les chemins se dessinent dans l'horizontalité ; dans la verticalité, il n'y a ni tournants ni pentes, que des élans et des chutes : *Le chemin vers la hauteur et le chemin vers la profondeur sont un* - Héraclite

- et il n'est ni spatial ni même bidimensionnel, mais réduit à un point, où demeurera ton regard. *Plus on va loin, plus la connaissance baisse* (Lao Tseu), pour devenir peut-être d'autant plus profonde. Plus je retiens mes pas, plus mon regard m'échappe, pour devenir peut-être d'autant plus haut. Plus loin je vais, plus je me rapproche de mon soi connu, que me procure la vision de buts, au détriment de l'écoute des contraintes, que dicte mon âme. Le secret des grands voyages est de ne pas en connaître le but et se laisser guider par son étoile.

Parfois, la mer présente des avantages *agricoles*, par rapport à la terre, puisqu'on peut *labourer la mer sans moisson* - Homère - et laisser toute semence aux messages des bouteilles jetées à la mer, à destination de ceux qui s'intéresseront à ma race plus qu'à ma trace. Je choisirai pour patron Poséidon, fort et profond, seul capable de rendre leur hauteur aux bouteilles coulées. Comme les Stoïciens - avec la force d'Héraclès, les Sceptiques - avec la profondeur d'Hadès. Et je m'acoquinerai avec la nymphe Calypso, celle qui voile, que j'associerai au dévoilement apocalyptique.

Dans l'art, l'action s'oppose à l'image. La musique - pure action sans images ; la peinture - pure image sans action ; la poésie - image se muant en action.

Attendre de l'art, qu'il vous apprenne quelque chose, qu'il vous arme, - étrange obsession des meilleurs, y compris Valéry. Je n'apprends que dans des guides statistico-savants ; une œuvre d'art devrait donner aux inéluctables fuites de soi la fraîcheur des sources, nous démunir de pores ou munir d'a-pories vitales, nous décuirasser, pour rendre la débâcle moins humiliante et plutôt cérémonielle.

L'action selon Valéry va du sentiment à la forme, et selon moi - de la forme à son fond réel ; Valéry l'identifie avec l'enveloppement et moi -

avec le développement. Son *l'homme est action* et mon *l'homme s'arrête à l'action* disent, en définitive, la même chose. Nous sommes d'accord, que la quête la plus passionnante de l'art concerne le cheminement imprévisible entre l'impression et l'expression. L'expression fixée doit rester sans prolongement.

L'art résulte du larcin, que commit Prométhée auprès des dieux coopératifs : Athéna et Héphaïstos, s'occupant, respectivement, de l'intelligence et de l'action ; mais ce n'est ni la cervelle ni le bras qui résumant la création divine, mais bien le feu ; les hommes perdirent la forme ardente et ne gardèrent qu'un fond tiède de raison et d'efficacité.

Sans le feu, la connaissance de l'art est impossible – Protagoras.

Au lieu de narrer la prose du monde, chanter sa poésie. Se désintéresser de la marche, viser la danse ; avoir besoin de scène et non pas de chemins. Ceux-ci finissent toujours par devenir sentiers battus, même si ta marche est la création même de ton propre chemin. *La route se construit en marchant* – A.Machado - *Se hace camino al andar*. Don Quichotte, ne disait-il pas, que *le chemin est plus précieux que l'auberge* - *el camino es más importante que la posada* ? Appliqué à la création, l'adage reste souvent le même : œuvre, c'est le chemin.

La source, l'action, le sens - telle semble être le sens *dynamique* de la Trinité : *Il y a un seul Dieu le Père, de qui tout procède, un Seigneur Jésus-Christ, par lequel tout se fait, et un Esprit-Saint, dans lequel tout s'accomplit* - St Grégoire de Nazianze - un admirable équilibre syntaxique (balayant au passage le *Filioque*) - appréciez l'enchaînement de *de, par, dans* - mais une sémantique des plus lâches : le Père-source, le Fils-outil, l'Esprit-réceptacle ? Je placerais le récipient - dans le Père, l'instrument - dans l'Esprit et l'origine du premier pas - dans le Fils. Mais que ne pardonnerait-on pas au patron des poètes !

À la raison contraignante du : *Je peux car je veux ce que je dois (Kant)*, on peut opposer la passion astreignante : *Seigneur, accordez-moi la force de désirer plus que ce que je puisse atteindre* - Michel-Ange - *Signore, promettimi di poter desiderare sempre più di quanto posso realizzare*. Les bonnes contraintes nous retiennent de tant de mauvaises actions et évitent tant de mauvaises routes. *Pour l'intelligence, ce qui suspendait l'action devient action, et route ce qui barrait la route* - Marc Aurèle.

Toutes les *tâches*, où l'on *sait ce qu'on fait*, seront un jour confiées à la machine. Heureusement, il nous resteront des *taches*, où l'on *ne sait pas ce qu'on fait*.

Jadis, l'action servait à l'homme ayant quelque chose à cacher ; elle s'auréolait des intentions vagues, gratuites ou inavouables. Aujourd'hui, agir, c'est exécuter un morceau d'algorithme, qui résume toute une vie traduite en calculs. L'initiative, les interruptions, ne sont plus qu'illusions d'optique ; toute brisure, toute réfraction, étant efficacement modulées par une conscience, toujours égale, ou par la machine socio-économique, machine, qui façonne désormais le contenu des gestes de l'homme.

On reconnaît un aristocrate par l'absence d'exaltation dans l'exécution de gestes. Il réserve la verve à la sensation et au regard et n'apprécie, dans le fait, que la part de sa propre maîtrise. Le calcul de la trajectoire entre une lumineuse intention et la grisaille de l'acte relève de la géométrie commune. Préfère une chute démesurée vers l'irréel plutôt qu'une gravitation mesurée du réel.

Il suffit d'être bête pour triompher de l'action ; mais il faut être intelligent pour s'en laisser abattre. La position couchée, la plus prometteuse du rêve, s'acquiert parfois par ruse. L'action est intelligente, quand elle est instinctive et ne montre aucune trace des rouages entraînants ou motivants. L'intelligence dans l'action consiste à escamoter le bon raisonnement.

La littérature a beaucoup à apprendre de la musique ou de la peinture pour devenir aussi désintéressée qu'elles. L'art devrait magnifier l'immobilité des mains et les pérégrinations de l'âme. Se désintéresser des pas et s'occuper des rythmes, se moquer des cibles et s'identifier avec des cordes, aimer la flèche immobile.

Si les prières peuvent se déclamer entre quatre murs, aux actions il faut une scène. Le vrai solitaire est sifflé même dans un spectacle solo. Reproduire, seul, ce que je suis capable de faire devant les autres, n'est pas un signe de braverie mais de bêtise. L'action n'a de sens que pour la galerie ou pour l'acteur, pas pour le dramaturge et, encore moins, pour le démiurge.

L'accord entre action et pensée est une joie de l'homme ordinaire. Pour le délicat, la rencontre des bras et de l'âme est une souffrance, une clarté, qui outrage la pudeur des ombres. Nous souffrons de la droiture du muscle, qui ne reproduit pas les courbures de nos rêves. Ceux qui condamnèrent Sisyphe étaient d'excellents experts en tortures.

La pensée est analytique ; la vie et l'action sont synthétiques - Aristote.

L'analytique devint le seul contenu de tout ce qui, jadis, ne fut qu'organique. Cette néfaste orientation rendit la vie et l'action, en Occident, presque exclusivement analytiques, et la pensée indolore s'écarta de la vie palpitante, déchirante ou mutilante, pour se fondre avec l'action militante, mécanique. Et la synthèse robotique ne sauvera pas une vie, séparée du rêve : le pathétique est au-dessus et de l'analytique et du synthétique.

Vue souvent comme l'incarnation de la paresse, la Russie fiévreuse s'égosille pourtant à appeler ses enfants à l'action. La voix s'enroue, et l'on se remet à la recherche de nouveaux sauveteurs ou guérisseurs. La tête sous l'eau, comment les mains peuvent-elles arriver à faire surnager

un corps attiré par des fonds ?

Le meilleur cadre d'une action sans remords est la cité. Si la vie intérieure est un théâtre, où je suis chargé de justifier deus ex machina ou de ramasser ceux qui sont tombés, la vie extérieure est un cirque, où tout dresseur de Léviathan est dispensé de cohérence, la bête ayant le droit à une logique inhumaine, mais délicieusement désopilante.

Que ce soit la main ou l'esprit, je suis amené à mesurer la distance avec ce qu'ils touchent ; et c'est le début d'une foi ou d'un goût de la possession. Le sens de la proximité dévoile les voyants ou les croyants. Plus de variables contient ma métrique, plus enivrante sera la cadence de mes rapprochements et de mes éloignements.

Heureusement, on a toujours sous la main ce redresseur des torts, la grande ironie. Elle ne reconnaît pas les privilèges des faits et promet à tous l'égalité des défaites. Elle est la seule à avoir le courage de proclamer, que le roi des gestes n'est couvert d'aucun habit des idées. Mais de sa nudité on n'a pas envie de rire, plutôt de pleurer.

On est amoureux - d'un paysage, d'une femme, d'un livre - tant que les yeux, les bras, le cerveau n'y jouent que les seconds rôles, l'essentiel étant interprété par l'âme. L'amour, comme la force de gravitation, n'est grand qu'en tant que fatalité : un vide vivant entre deux corps ou deux cœurs, qui cependant savent, que l'attirance joue son jeu incompréhensible et irrésistible.

Pour ne pas élargir l'action, il faut la flanquer de doutes, geôliers sourcilleux. Élaguer tout ce qui est saillant, dans l'action, n'en attendre qu'une forme dictée par un goût non végétal, pour que s'y nichent des reptiles tentants ou des volatiles chantants. Laisser brumeuses ses sources, ne pas extorquer aux fruits ce que refusaient d'avouer les fleurs.

L'antithèse de l'action serait peut-être le mot, symbole des images, qui ne

s'incrument ni dans le sol ni dans les murs et qui refusent aux mains le rôle d'interprète entre l'âme et les yeux. Plus la liberté d'agir est grande, plus les actes de basse extraction fraternisent avec la noblesse déchu des mots. Plus on fait plier la tête au reptile laborieux, plus doux est le sommeil du volatile verbeux. *Ce qui est le meilleur n'a pas besoin d'action, étant à soi-même sa propre fin* – Aristote. C'est la définition même de la maxime : être là non pas pour être mesuré, mais servant d'unité de mesure. Le meilleur échappe aux définitions, ces véritables actions de l'esprit, et Kant vouait la haute philosophie *ad melius esse* et non pas *ad esse*, comme la mathématique, cette profonde ontologie du monde. L'élégance d'une monstration aphoristique ou d'une démonstration mathématique rendent le mesurage superflu ou bien pâle.

La recherche de la vérité est présentée souvent comme prétexte de l'action. Mais ne s'y retrouvent que ceux qui sont persuadés de l'avoir déjà trouvée. Tandis que *le vrai amour de l'action détourne du vrai* – St Augustin – *vero amor actionis avertit a vero*. La feinte indifférence ne m'en approche pas non plus, mais donne à mon rêve une chance de rester non-entaché d'actions. *La nostalgie d'une époque, où toutes les idées étaient encore intactes, où elles n'étaient pas devenues de sanglantes réalités* – R.Gary. Seulement, ce n'est pas le rouge, mais bien le gris, qui domine au-delà du bleu des rêves.

Les vérités figées aboutissent aux actions réussies et plates ; les vérités vivantes plongent dans l'inaction ratée et envoûtante. L'action fournit le vocabulaire, la contemplation – la source de la vérité. *La plus grande partie de la vie passe à mal faire, une grande partie à ne rien faire, toute la vie à faire autre chose que ce que l'on devrait* – Sénèque – *Magna pars vitae elabatur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota vita aliud agentibus*. L'attitude la plus sage consiste à varier les organes du faire : le bras, l'esprit, le cœur, l'âme. Toutefois, si ni l'intelligence ni le talent n'accompagnent ces transferts d'autorité, le constat final sera le même.

On n'est pas perdu pour le bien, tant qu'on a la conscience en éveil. L'action crée une telle illusion de notre droit au sommeil des justes, que seul un rêve cauchemardesque nous rend aux frissons de la position couchée. Le bien ne naît que la nuit, quand le rouge au front, les bleus de l'âme et le gris du geste se confondent en une bigarrure inextricable et pudique.

Commise sans témoins, l'action aurait été aussi respectable que le rêve. Mais les hommes sont partout, pour dater et nommer mon geste et étouffent ainsi mes aveux ou mes prières. Je peux aimer et rêver parmi les hommes, sans être avec eux, je ne peux agir qu'avec eux, d'après leurs règles. L'action est un exil de plus, l'exil auprès des hommes.

Ne pas être de son temps, refuser le présentisme actuel, est un devoir d'artiste, et le meilleur moyen d'y réussir est de ne s'engager dans aucun combat avec ses contemporains. Mais même le frêle Nietzsche rêve de batailles de rue : *Quel est le pugilat le plus féroce, qu'un philosophe doit affronter ? - celui qui le libérerait d'être enfant de son siècle - Womit hat ein Philosoph seinen härtesten Strauß zu bestehn? Mit dem, worin er das Kind seiner Zeit ist.*

L'action fut un plat journalier, créant des conditions favorables pour nous vouer à la profondeur du sentiment ou à la hauteur du rêve. Aujourd'hui, les rôles s'inversèrent, et la platitude règne aussi bien dans les muscles que dans les cœurs. *La Civilisation des machines s'inspire de son principe essentiel, qui est celui de la primauté de l'action* - G.Bernanos.

La démocratie est dans un *devenir* créatif, débouchant bon gré mal gré sur un *être* mécanique mais stable. La tyrannie pense incarner un *être* éternel et organique, dans un *devenir* chaotique ou féroce. Un homme d'exception trouverait mieux sa place dans le second cas, mais Nietzsche pense le

contraire : *Le génie éprouve le ressentiment pour tout ce qui est déjà, mais qui ne devient plus - Das Genie kennt ein Rache-Gefühl gegen alles, was schon ist, was nicht mehr wird.*

Un grand-homme, privé de bons fauteuils, d'estrades ou de galons, reste invisible aux spectateurs des assemblées, des défilés ou des batailles. Et, à toutes les époques, il y a le même taux de chenapans et de grands-hommes ; leur visibilité est question d'accès à la scène publique, qu'usurpe, désormais, le chenapan.

Dans le domaine du réel, notre pouvoir se réduit de plus en plus au savoir, comme, dans le domaine de l'illusoire, notre vouloir seul reflète désormais le valoir. Toute tentative de fusionner ces deux domaines, comme, par exemple, la poursuite de la volonté de puissance, est vouée à l'échec et ne peut donc être que tragique.

Le travail, aujourd'hui, est l'exécution d'un algorithme en vue d'un but parfaitement transparent et rationnel, le contraire de ce qu'est la caresse à donner : un secret commencement, aux conséquences imprévisibles, le seul retour désiré étant une caresse à recevoir. Mais, peut-être, *primitivement, caresse et travail devaient être associés* - G.Bachelard - pour que la *praxis* profonde rejoigne la haute *poiésis*.

Jamais on n'assista à plus *sale* besogne et à plus infâme *paresse* que, respectivement, chez les nazis et les bolcheviques, qui en appelaient, pourtant, à la *pureté* raciale et au *travail* libérateur.

Bien intraduisible

Le Créateur orna l'homme de trois merveilles : les outils du vrai (avec le langage), le désir du beau (avec l'art), l'appel du Bien (avec un organe – le cœur). Trois niveaux de partage : l'universel, l'électif, le solitaire. On comprend la marche des deux premiers, on est perplexe face à l'immobilité intraduisible du troisième.

Tous nos organes ont leur fonction et leur objet ; il est facile de juger de leur état de marche. Sauf le cœur, cette source de doute sur tout : le bonheur, la douleur, l'honneur. *Là où il n'y a pas de différence entre bonheur et malheur, souffrance ou volupté, là il n'y a pas non plus de différence entre le bien et le mal* – L.Feuerbach - *Wo kein Unterschied zwischen Glück und Unglück, zwischen Wohl und Wehe, da ist auch kein Unterschied zwischen Gut und Böse* - au contraire, cette perplexité est un symptôme de présence du bien dans le cœur. Le mal vient si souvent de la netteté de ces frontières.

L'origine de nos recherches : le comment du vrai, le pourquoi du beau, le quoi du bien. Contrairement aux deux premières, la dernière reste sans réponse. *On cherche le bien sans le trouver, et l'on trouve le mal sans le chercher* – Démocrite.

Le Bien ne se manifeste que dans le Beau. Le Vrai maintient la forme du Beau. Le Bien en sacre le fond.

Ni le beau ni le vrai n'ont de contraires intéressants ; ils n'ont que des complémentaires, tels ennui ou rêve ; de même, le bien se complète par l'ironie, et puisque le bien est divin, on est tenté d'attribuer l'ironie - au

Satan ; j'ai beau chercher ceux qui maîtriseraient les deux, je ne trouve que [Dostoïevsky](#). La profondeur de nos démons reflète la hauteur de notre ange - cette formule *goétique* ne s'applique qu'à ceux qui connurent la souffrance ou la pureté ; elle exclut les repus de la terre.

Le *vrai* ne se juge qu'en profondeur - d'où le peu d'intérêt que je lui porte. Le *beau* m'emballe par la hauteur - d'où mes démangeaisons aux épaules. Mais le vrai casse-tête, c'est le *bon*, qui ne convainc que par l'absence de toute épaisseur, de toute propagation, tout en étant à l'opposé de la platitude et de la clôture, c'est un Ouvert vivant de ses limites inaccessibles.

Chez les Grecs et les Russes, le beau et le bon se fusionnent aussi étroitement que, chez les Romains et les Français - le beau et le vrai (le compromis entre les deux serait une philocalie, l'union des trois). Le mot de [Dostoïevsky](#) : *Le monde sera sauvé par la beauté - Красотой спасётся мир* mènera les premiers vers la bonté et les seconds - vers la vérité : *Ce qui s'y présenta comme une beauté s'avérera vite une vérité* - Schiller - *Was wir als Schönheit hier empfunden wird bald als Wahrheit uns entgegengeh'n*. C'est d'autant plus frappant que la *seule* beauté, d'après [Dostoïevsky](#), c'est le [Christ](#), celui même qui disait être la Vérité !

Toutes les idées (qu'elles soient scientifiques, esthétiques ou mystiques) peuvent se réduire soit à une abstraction dans une représentation, soit à une corporéité dans un acte. Une seule exception, et là je suis d'accord avec [Platon](#), - l'idée du Bien, qui fuit le concept, mais fuit encore plus - la réalité de la matière, des esprits ou du temps. On sait où résident l'amour, la noblesse ou l'intelligence, on ignore tout de la demeure du bien ; c'est un foyer sans portes, toit, murs ou fenêtres, d'où ne part aucun chemin, aucune lumière, contrairement à la vision [platonicienne](#) : *L'idée du Bien donne l'être et l'essence aux autres idées* - (pour toi, est bien ce qui te fait du bien - pitoyable !) - toute la *splendeur du bien* est tournée vers l'intérieur, vers notre âme. Ni l'intelligence ne peut procéder du Bien, ni

l'âme ne peut émerger de l'intelligence.

Le bien est le seul universal qui échappe non seulement à une traduction en actions, mais aussi à une représentation par idées. *C'est la passion du bien, ce n'est pas l'idée du bien, qui changera le monde* - J.Benda - laissons le monde en paix, c'est l'intranquillité humaine qui y trouvera son compte.

Il n'y a que deux valeurs métaphysiques - le beau et le bien, puisqu'ils échappent à toute nécessité ; les aveugles du beau tâtonnent sur l'être, les sourds du bien se disputent l'avoir. La nécessité commande le vrai ; c'est pourquoi, tout en le découvrant en nous-mêmes, on le retrouve, miraculeusement, hors de nous, la rencontre de la transcendance et de l'immanence. Mais les plus éclopés se vautrent dans la platitude du vrai, qui n'est pas de leur fait et donc dépourvu de beauté profonde et de haute bonté.

Donc, pas de cheminement dans le bien, pas de dynamisme, il n'est que dans le recueillement. Et si le mal n'était que dépassement du purement potentiel ? La beauté ou le mystère se révèlent, le bien se laisse crucifier, sans compter sur l'interprétation de ses stigmates. Dès que l'éthique prétend dicter le premier pas de l'esthétique ou de la mystique, l'inquisition ou le réalisme socialiste s'érigent en juges du mystère et du beau.

Il existe un bel et grand mystère du Bien, avec sa jauge, qui s'appelle la Honte, mais il n'y a pas de mystère du Mal. Le mal s'annonce, menaçant, à toute tentative de traduire le mystère du bien en problème, il s'incarne dans sa traduction en solution.

L'unification, au sein d'un même homme, de la pureté et de la honte, de l'ange et de la bête, est le mystère central de la morale et qui rendait

Pascal - ironique, Dostoïevsky - perplexe, et Nietzsche – lucide.

Non seulement le faire, mais déjà le dire, nous expulse du royaume du bien, pour nous livrer au mal ; le bien appartient à l'écoute, au silence, à la contemplation ; c'est le bien qui est condamné à rester secret et à ne relever que du mystère ; penser le contraire est bête : pas de dit sans dédit, pas de fait sans méfaits.

Aucune relation entre ma (non-)participation à l'œuvre du bien et l'intensité de l'angoisse, qui m'étreint. La gratuité du bien est absolue. L'être y est plus près de la source mystique que le devenir : *être bon* y est la seule solution du problème *faire le bien*. Certains prêtent au Christ (à travers Nietzsche) cette belle parole : *Pour être bon, il suffit d'être faible* (R. Enthoven).

La puissance éthique - la pitié, la puissance esthétique - le talent, la puissance mystique - la création ; c'est bien étrange que le surhomme, prônant la volonté de puissance, ne le voie pas, et se rabatte sur la fumeuse vie, dans laquelle ne réussissent, aujourd'hui, que des sous-hommes. Étrange aussi de voir dans la volonté de puissance - une *solution de tous les mystères*, tandis que, pour un créateur, elle est le mystère même des commencements, ne se muant même pas en problème.

Si connaître, c'est bâtir une représentation valable, nous connaissons assez précisément le mal et nous ignorons tout du bien.

Le bien n'est pas couleur de rose, mais couleur de sang, du front en flamme ou des yeux en larmes. Le mal est gris, omniprésent, égalisateur. C'est le Bien irréel et non pas le Mal réel qui apporte des couleurs au tableau du monde, et J. Boehme a tort : *Sans le Mal tout serait incolore, comme un homme sans passions - Ohne das Böse wäre alles so farblos,*

wie ein Mensch ohne Leidenschaften.

Inévitablement, machinalement, je me tourne vers des actions, fidèles à ma vision du bien, et chaque fois je constate non seulement un écart entre la chimère initiale et la réalité finale, mais une nette présence du mal dans mes malheureuses traductions. Donc, hélas, le bien, dès qu'il veut devenir visible, est rejoint par le mal.

Mieux mon cœur ressent l'appel du Bien, moins mon âme confie aux actes l'écho ou la réplique fidèles de ce Bien. Mais *plus* mon esprit l'examine, plus il est enclin de sceller l'alliance scélérate du bras séculier et du cœur sacré et qui est le vrai mal. C'est l'abondance et l'évidence du sens et non pas son vide - *C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal* - H.Arendt - *It is in the emptiness of thought that fits the evil* - qui laissent le mal se faufiler dans l'imposture des actes.

Pour traiter les maladies, dont nous accable le Mal, le Bien tire d'excellents diagnostics, mais il est vague ou réticent dans les remèdes et finit par ne recommander que le repos de nos bras et l'exercice de notre cœur, sans objet, sans trace extérieure.

Aucun objet matériel n'existe dans la sphère où réside le Bien ; le Bien, cette pure lumière, ne peut donc jeter aucune ombre, sous forme d'actes. Et le Mal est la ténèbre, c'est à dire une ombre ne se référant à aucune lumière.

Personne ne sait *faire* le Bien ; personne ne peut éviter de faire du Mal, en agissant au nom du Bien. Donc, ce vœu pieux : *Ce n'est pas celui qui sait faire le Bien qui est bon, mais celui qui ne sait pas faire le Mal* - V.Klioutchevsky - *Добрый человек не тот, кто умеет делать добро, а тот, кто не умеет делать зла* - est, hélas, irréalisable, ou bien il signifie, que l'homme bon n'existe pas.

Une seule connaissance est condamnée par l'arbre biblique, celle du Bien et du Mal. Le Bien, en effet, semble être le seul affect inconnaissable. Quand on sait, en plus, qu'aucune volonté ne nous en approche, on comprend, que *Le mal est de connaître et de vouloir* – A.France.

Le cœur, ce réceptacle du Bien, subit - se réjouit ou s'afflige ; il n'a pas de volonté, qui appartient à l'esprit. L'esprit agit, il est, donc, source du Mal. Il ne faut pas les confondre, comme le fait Épictète : *Où est le bien ? Dans la volonté. Où est le mal ? Dans la volonté.*

Les yeux de l'esprit suffisent, pour *constater* le Mal ; la *révélation* profonde du Bien n'est donnée qu'au regard de l'âme, cet outil atavique chez la gent moderne. *Le bien est plus intéressant que le mal parce qu'il est plus difficile* – P.Claudel.

Qui peut confondre un rêve (illuminé par le Bien) avec un acte (hanté par le Mal) ? Une musique impondérable avec la lourdeur des échos ? De même, leur fichu art de distinguer le Bien du Mal est une fumisterie, consacrant les yeux des hommes et profanant le regard de Dieu.

L'ange tend ma corde, le démon me tend la cible. Le Mal : abandonner l'ange, suivre le démon, finir par n'être qu'une flèche des autres et emprunter aux autres la tension de mes cordes.

La présence du Bien dans mon cœur n'est due ni au hasard ni au calcul, le Bien est une gratuité divine, nullement liée à ses projections dans la pensée ou dans l'acte, où règne le Mal. La Fontaine comprit tout de travers : *Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.*

L'humanisme, c'est la découverte du Bien et du Mal – [Rousseau](#), [Nietzsche](#), [L.Tolstoï](#) – la morale. [Aristote](#), [Platon](#), [Jésus](#), [Spinoza](#) ne parlent

que du *bon* et du *mauvais* – l'éthique.

Rien de spirituel à découvrir dans le mal qui frappe de l'extérieur mes intérêts, mes goûts ou mon corps ; le seul mal *intéressant* est celui qui naît de mes conflits intérieurs : entre le Bien, logé dans mon cœur et l'action qui taraude mon corps. Autant la lutte extérieure, pour prouver mon intelligence ou mon talent, est valorisante, autant la lutte intérieure entre le rêve immobile et le mouvement actif est angoissante et dégradante. *La provocation au combat est l'un des moyens de séduction les plus efficaces du Mal* – F.Kafka - *Eines des wirksamsten Verführungsmittel des Bösen ist die Aufforderung zum Kampf* - d'où l'intérêt des capitulations précoces. Mais tenir à la caresse imaginative, même au milieu des rudesses possessives.

Spontanément, on résiste à la tentation et cède au devoir ; artistiquement, on a plus souvent l'envie de faire l'inverse. L'ivresse ? L'inconnu ? La frontière ? - on ne sait jamais d'où vient cette soif de vertiges transgressifs. Au-delà du bien et du mal, il faut porter la honte et la jouissance. Si dans son fond l'art se nourrit de la culture, sa forme gagne à se rapprocher de la nature.

Il existent deux approches du Bien et du Mal : une vision profonde ou un haut regard ; la première perçoit la justice et l'action – la liberté et l'égalité, les valeurs des solidaires ; la seconde conçoit la noblesse et le rêve – la fraternité, le vecteur des solitaires.

Pour réduire le litige entre le bien et le mal à une querelle de mots, je dirais qu'elle est dans le rapport entre l'éternel et le perpétuel.

La préméditation du mal cédant à l'automatisme du bien - les hommes y gagnent, l'homme y perd.

On passe dans le camp du mal, chaque fois qu'on préfère au rêve - un acte : *Les bons sont ceux qui rêvent ce que les méchants font* - Platon. Nous sortons tous ex-æquo de l'épreuve des actes ; c'est le rêve qui, seul, nous fait pressentir la troublante présence du bien, au fond de notre moi immobile.

Ne s'intéressent au bien des hommes ni ne le recherchent que les régimes tyranniques. Ce qui engendre un mal si cyclopéen, que pratiquer un bien secret et personnel devient accessible même aux indifférents.

Ils voient la racine du mal dans le mensonge, dans le trucage, dans l'irrationnel. Tandis qu'il envahit le vrai, le translucide, le raisonnable. Le mal est vraiment radical (*das radikal Böse* de Kant, dont on ne voit aucune raison compréhensible - *kein begreiflicher Grund ist da*), et la racine s'appelle (tout) acte (et le poing nu y est aussi pernicieux que la technique, dans laquelle Heidegger place son mal radical à lui, semblable à Sartre ou aux Orthodoxes, avec leur manque d'être, en tant qu'origine du mal, à rapprocher de l'oubli de l'être). Et aucun péché originel n'en couvre la moindre parcelle ; le seul palliatif étant agir, les yeux et l'âme éteints.

La grandeur, dans ce monde, est sans pitié, et la charité - sans grandeur. La sagesse du serpent ne sait plus s'entendre avec la pureté de la colombe. L'homme libre, cet esclave-maître, prit parti pour le mal. *L'homme de bien est libre, même s'il est esclave ; l'homme mauvais est esclave, même s'il est maître* - St Augustin - *Bonus etiam si serviat, liber est ; malus autem si regnat servus est.*

L'ignorance présente toujours des signes extérieurs du mal (et un intérieur sain et vide), le savoir en porte des tumeurs intérieures (et un extérieur plein et livide). La sottise étouffe la honte, l'intelligence la camoufle.

L'esprit a sa source dans la culture, le rêve - dans la nature, mais le bien ne réside ni dans la nature ni dans la culture, c'est un intrus de la fête de l'homme, un exilé dans la patrie des hommes.

Nos symboles animaliers du bien et du mal, agneau ou hyène, sont trop criards et banals. Chez les Hindous, le cygne ou la vache intriguent davantage, le premier interprétant le mal et la seconde incarnant le bien.

Le mal - tout ce qui m'oblige à lutter (même le doux [Jésus](#) m'y invite : *que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement et achète une épée*, par la voie de Mercure, de surcroît ! Et que ce décembre, ami de Pouchkine, y est plus chrétien : *Nos mains cherchèrent l'épée et se trouvèrent chargées de fers - К мечам рванулись наши руки, и - лишь оковы обрели*).

Le bien n'est peut-être que *sym-bolique*, l'Un [platonicien](#) ; c'est dans le multiple, le *dia-bolique*, que s'incarne le mal. La parabole va au symbolique, l'obole sied au diabolique. C'est pourquoi l'inventeur de nouvelles variables - le *créateur d'inconnus* de [Nietzsche](#) - cherche dans l'unification un rachat ou un équilibre. *L'harmonie est l'unification, la pensée commune de ce qui pense séparément* - Pythagore, qui mérite vraiment son titre d'Apollon Hyperboréen !

Le mal se faufile, se colle à toute tentative de *faire* le bien, telle une ombre. Et l'on cherchera à se détacher des choses, pour rester pure lumière, pour *être* le bien.

Ils pensent, que le mal vient de la faute, tandis qu'il vient beaucoup plus souvent de la certitude d'être immunisé contre elle. L'innocence ou la perfidie produisent le même taux de forfaits (les premiers passant du rêve à l'acte, les seconds dotant l'acte - de rêve). *Justifier à moi-même mes propres actions - dernière infirmité du mal* - G.Byron - *To justify my*

deeds unto myself, the last infirmity of evil.

Ils attribuent aux autres la volonté de faire le mal et se bercent de la certitude de ne pas vouloir en faire eux-mêmes. Des *âmes malivoles* (Rabelais) n'existent pas. Le mal est dans la fusion même du vouloir et du pouvoir (appelée souvent - ô ironie ! - le devoir), et l'ultime chance du bien étant une barrière étanche entre eux.

L'origine du mal - l'objet de ma bonne action n'est jamais le bon ; et non pas à cause de ma faiblesse ou hypocrisie, mais parce que le bien est sans objet ; le mal, c'est mon choix de l'objet qui porterait le bien. Le bien commence par l'invisibilité du choix initial et l'illumination de la fin.

Le mal éthique, comme la barbarie esthétique, ont pour origine l'application de la facilité de la vérité à la déraison du bon ou au chaos du beau. La préférence du littéral au figuratif. *Le littéral, c'est le barbare* – Th.Adorno - *Das Barbarische ist das Buchstäbliche*. C'est quand on arrive à vivre de métaphores qu'on devient homme de bien. Le barbare ne perd jamais le contact avec ce qu'il évoque, c'est un homme fermé ; l'homme Ouvert vit de ses limites - que le littoral m'est plus sympathique que le littéral !

Le mal n'est jamais dans une déviation, ni dans l'existence du chemin ni dans ses provenances ou destinations, - mais dans le cheminement même. À moins que le départ réel des pieds ne serve qu'à entretenir l'exil immobile et virtuel de l'âme : *Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls, qui partent pour partir* - Baudelaire.

Le mal : avoir la liberté de traiter son prochain en créature divine et le traiter en robot ; le bien : avoir la liberté de traiter son prochain en robot et le traiter en créature divine.

Cette sottise fiction : l'âme humaine déchirée entre Dieu et Satan ; le vrai

déchirement - trouver satanique toute action s'inspirant de la pensée tournée vers Dieu. Il n'y a pas de Satan, il y a inaccessibilité de Dieu par l'action. Voir le Satan, c'est manquer d'ironie, qui en confirme l'inexistence : *L'ironie est un trait d'esprit, qui dévitalise la réalité du mal* - J.Baudrillard.

Le mal se nourrit de toute action ; le seul moyen de l'épuiser est de ne jamais lever le bras. L'homme est à l'opposé de Méphistophélès (*Une partie de cette force, qui veut toujours le mal, et fait toujours le bien - Ein Teil von jener Kraft, die stets das Böse will und stets das Gute schafft*) - il est l'un irréductible qui, en même temps, veut le bien et fait le mal. Le faire est le mal, et le désirer est le bien.

Le mal n'est jamais ni un sujet ni un objet, il est un immédiat complément d'action voulu par un verbe par trop transitif et pas assez réflexif.

Il n'y a pas de combat entre le bien et le mal ; c'est le combat qui est le mal.

Être conscient du mal : savoir, que dans tout mon arbre, héraldique, idéal ou gestuel, se niche un serpent ; et je ne sais jamais si, pour me tenter, il me tendra un fruit, une fleur ou une ombre. En l'attendant, que l'espérance s'occupe de mon arbre : *Si ton arbre reste verdoyant dans ton âme, un chant d'oiseau y naîtra peut-être* - proverbe chinois.

Le bien est essentiel, car il n'a pas de contraire (et Plotin y jongle mal : *il est nécessaire qu'il y ait des maux, s'il faut qu'il y ait quelque chose de contraire au Bien*, tout en étant, ailleurs, meilleur logicien que Sartre : *l'être n'a pas de contraire*). Le mal naît du changement de lieu d'exercice, lorsque, au lieu de jaillir au cœur, la source du bien se met à emporter le bras.

Réévaluer n'est pas renommer (*umwerthen* - *umnennen* de

Zarathoustra) ; un nouveau langage est changement de modèle, beaucoup plus que de vocabulaire. La raison accepte facilement la mutation du vrai en faux, par une substitution de langages ; mais le cœur renâcle, lorsqu'on procède de la même manière avec le bien et le mal. Pourtant, l'analogie est irréfutable. C'est que la raison est plus près du langage temporel et le cœur - de l'interprète intemporel.

Dieu créa l'axe du bien, sans en fixer ni le point zéro ni l'unité de mesure ; reconnaître l'inquiétante mobilité de ces deux paramètres est signe de la liberté et de la noblesse d'un homme, mais c'est ce qui le prive et de la paix d'âme et de la sérénité d'esprit. Le sot soit encense un bien absolu soit fustige un mal absolu, tandis que n'est absolue que l'existence de l'axe.

Aucun repère n'éloigne définitivement ton acte de la proximité axiale du mal.

Le bien est une fin de l'homme, mais le mal, ce n'est ni une déviation ni une tentation sur le chemin, c'est le chemin lui-même. Tout cheminement nous fait pencher du côté du mal : *penchant pour le mal, destiné au bien* - Kant - *Hang zum Bösen, Bestimmung zum Guten*. Le libre arbitre (*Willkür*) fondu avec des choses vues, c'est le mal ; le regard, moulé par la liberté, c'est le bien.

Ils pensent, que le mal vient des créatures du souterrain ; tandis que c'est, au contraire : puisque le mal est omniprésent à tous les étages, l'homme conscient se réfugie dans un souterrain ou se contente d'une ruine.

L'une des plus grandes énigmes de la Création : le mal métaphysique, le mal moral et le mal physique auraient la même origine. Et là où le linguiste réclamerait trois noms différents, le sage percevrait le souffle du même Verbe.

La vision la plus bête - et la plus répandue ! - du problème du Mal : il y aurait deux antagonistes, Dieu et Satan, qui, dans notre cœur, se livreraient à une lutte (c'est une mélecture de [Dostoïevsky](#)) ; je me trompe ou je me laisse séduire par Satan, et voilà que j'œuvre pour lui. Dieu peut se passer de Satan et de luttes ; Il crée notre conscience et nous laisse libres.

La honte précède toute prise de décision (*hypo-crisie* !) et se mue, à la fin, en conscience trouble, chez l'homme libre et conscient, ou en bonne conscience - chez l'esclave insensible. *La honte est un mouvement de sens opposé à la conscience* - [Levinas](#) - conscience psychique ? conscience morale ? C'est la conscience interne, et non pas le fait externe, qui reflète et incarne - je dirais même - crée ! - le Mal.

Le fond de l'homme est fait du Bien ; mais toute tentative de lui donner une forme, c'est à dire d'agir, produit du Mal, qui donc n'est que de la forme.

Le face-à-face, le bien contre le mal, n'existe pas ; n'existe que le bien, qui introduit le mal, chaque fois que mes mains levées au ciel sans réponses tombent et s'occupent de la terre sans questions.

Pour [Nietzsche](#), au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhémence et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, [Platon](#), avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. De Vinci ou [Valéry](#), apportant à l'art davantage d'intensité, en incluant la science au même axe artistique. [Héraclite](#), chantant l'harmonie

d'opposés.

On est face à un vrai arbre et non pas à une *structure* conceptuelle, botanique ou généalogique, quand on est capable de faire, mentalement ou sentimentalement, le parcours complet entre ses racines et sa cime, ses fleurs et son ombre. *Même l'arbre en fleurs ment, dès l'instant, où l'on le regarde fleurir, sans percevoir l'ombre du Mal* – Th.Adorno - *Noch der Baum, der blüht, lügt in dem Augenblick, in welchem man sein Blühen ohne den Schatten des Entsetzens wahrnimmt*. L'oubli d'un attribut ou d'une saison de l'arbre est source du Mal, et l'ombre est soumise à cette loi aussi bien que les fleurs. La pose la plus favorable pour une vision unificatrice de l'arbre s'appelle, hélas, - immobilité ; et cet angle de vue unificateur s'appelle hauteur ; l'arbre artificiel ainsi unifié étant dédié à la perfection de la réalité. La connexité entre fleur et fruit, racine et sève, cime et ombre, c'est cela, l'arbre.

Si faire retentir ma musique intérieure est mon premier souci, ce n'est pas du remplissage de la salle que je m'occuperai en premier, mais de son acoustique, c'est à dire d'un vide utile. Si l'œuvre du bien existe, elle serait bien dans la fidélité à la musique et dans le sacrifice des ovations, à l'opposé de : *le Mal revient où le vide est attesté* - Badiou - le vide, c'est le fond, et le Mal, c'est de le laisser informe, le Bien étant la naissance de formes.

Le bien est grandiose, puisqu'il n'est, Dieu merci, que possible ; le mal est minable, puisqu'il est, hélas, nécessaire.

Deux genres d'hommes, qui profanent le problème du Bien : ceux qui ne suivent que leur foi et ceux qui n'obéissent qu'à leur raison. Les deux finissent par *voir* le Bien, qui ne l'est qu'invisible. Le Mal, lui, n'est visible qu'à ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir.

Il n'y a que deux espèces qui, face au problème du Mal, gardent une

conscience tranquille : les moutons, puisqu'ils vivent dans l'action, et celle-ci, étant collective, n'interpelle pas leur âme individuelle, et les robots, puisqu'ils évoluent selon des algorithmes et ceux-ci, étant infallibles, n'imaginent plus de *bugs* spirituels. Le muscle et la cervelle, livrés à eux-mêmes, - deux ennemis du bien.

On nous a tant attendris avec la mesure du bien et tant terrorisés avec la démesure du mal, que j'ai fini par vénérer l'impénétrable démesure du bien, hors toute réalité, et par me désintéresser de la trop transparente et réelle mesure du mal.

Les raseurs éthiques nous parlent d'un penchant à la faute, conduisant l'homme au mal (les plus bêtes, comme Badiou, parlent même de *trahison*, à travers un *simulacre* de vérité), et d'un penchant au bien, le conduisant au salut ; mais le bien, c'est la sensation de la hauteur, d'un sommet, par rapport auquel tout mouvement nous mènera à une pente, une chute, une déchéance ; et le seul moyen de rester *dans* le bien est de rester immobiles, ou, pour lui rester, au moins, fidèles - de revivre sa hauteur comme un souvenir d'un séjour paradisiaque, d'où nous sommes chassés.

Il suffit de ne pas quitter le vrai, pour rester dans le bon, - cette funeste sottise *socratique* est à l'origine du plus terrible Mal, qui ait jamais frappé le monde, lorsque, au XX-ème siècle, les fanatiques du vrai unique se transformèrent en justiciers. Que le roi Salomon fut plus intelligent, en ne demandant à Dieu que de lui accorder *un cœur attentif, afin de savoir distinguer le bien d'avec le mal* !

Le mal accompagne le faire non pas parce qu'on se trompe ou se laisse dévoyer, mais parce le mal est déjà dans le fâcheux écart qu'on constate toujours entre sentiment et acte (l'*acrasie aristotélicienne* ou *dostoïevskienne*, l'impossible maîtrise du soi irrationnel, inconnu), mais aussi parce que l'onde, provoquée par l'acte et propagée par la fatalité,

mutile nécessairement quelque être ou quelque sentiment sans défense.

Je peux être *dans* le bien que je sens m'interpeller, au fond de moi-même, - mais je ne peux pas le vivre. La vie est faite d'actes et de rêves, le Malin se tapissant dans les premiers et l'ange m'accompagnant dans les seconds. Les activistes se mettent au service du Malin, lorsqu'ils imaginent que leur *bonté* puisse combattre le mal ; je devrais ne combattre que l'ange complice, qui me rappellera que tout recours à l'acte me rendra boiteux.

Il n'existe pas de lutte entre le bien et le mal ; c'est la lutte qui est le Mal.

Après les holocaustes du XX-ème siècle, tant de lamentations sur le mal radical, qui ferait partie de la nature humaine, et sur la scélératesse des idées, tandis que la leçon principale aurait dû être la séparation définitive entre les idées et les actes et le retour des plus belles des idées dans leur milieu naturel - le rêve.

Tous les moralistes voient dans l'oisiveté l'origine de nos maux : *Dans l'inaction, tu apprends à faire du mal* - Caton - mais dans l'action, tu désapprends ce qu'est le bien. Toutefois, l'homme d'imagination n'est jamais moins en repos qu'en repos.

La relation entre le bien et le mal est celle entre l'arc d'Apollon, à la corde bien bandée, et les flèches ou les cibles, qu'Arès ou Hadès lui tendent.

Ce qui existe, sans pouvoir être traduit en actes, peut être appelé immortel. *Le mal doit être constamment ressuscité, alors que le bien, alors que la vertu sont immortels* - J.Steinbeck - *Evil must constantly respawn, while good, while virtue, is immortal*. L'immortalité des gestes, en revanche, dure d'habitude jusqu'au prochain échec martial, conjugal ou électoral. Des résurrections, sans stigmates ni descentes aux enfers, se pratiquent à coups de code d'accès aux tombes à concessions renouvelables.

Pour illustrer l'ampleur de l'axe du Bien, les exemples hyperboliques valent mieux que les statistiques ; un **nietzschéen** conséquent, au lieu de s'attarder, comme jadis, sur César Borgia, faute de saints ou de martyrs, choisirait aujourd'hui mère Térésa.

La vie et l'art – les coordonnées d'une création, la longitude et la latitude d'un corps cosmique, né de l'unification d'une âme et d'un esprit. La vie, c'est le climat de ma latitude ; l'art, c'est la maîtrise de tous les paysages de l'axe longitudinal, d'un pôle à l'autre ; mais les mêmes forces telluriques, les mêmes fonds, le même Soleil, bien que des constellations différentes. Il se trouve, que la longitude du Beau est à l'opposé de celle du Bien, tout en étant son prolongement – à la profondeur de celui-ci correspond la hauteur de celui-là.

Une valeur éthique, généralisée par un vecteur esthétique, devient un axe intellectuel. Le bon, porté par le beau, vers l'harmonie du vrai.

Mesurer, sur les axes métaphysiques du bien, du beau et du vrai, est une opération assez banale ; c'est le choix d'origines et d'unités de mesure qui est délicat. Sur l'axe du vrai, l'origine est dans l'axiomatique et l'unité - dans l'élégance déductive ; sur l'axe du beau, l'origine est désignée par le libre arbitre du goût et l'unité s'évalue par rapport aux autres artistes ; enfin, sur l'axe du bien, l'origine coïncide avec le commencement de tout acte et l'unité est dictée par l'intensité de la honte.

Le bonheur rend insouciant et débonnaire ; le malheur fait entendre la voix de la honte des actes et le silence du bien paralysé. Être comique ou devenir tragique.

Le Bien est une voix indéchiffrable, une exigence intraduisible en invitation à agir ou en mode d'emploi. Il laisse des échos dans le brouhaha ou la musique de l'existence, sous forme de honte, de sacrifices ou de fidélités.

On ne *fait* rien en son nom, on ne peut qu'en rougir, sangloter ou prier. Tout le Bien est dans la contrainte et non pas dans le but. Les activistes de l'*esprit absolu* sont souvent handicapés côté cœur : *Une chose aussi vide que le bien au nom du bien, n'a aucune place dans une réalité vivante - Hegel - So etwas Leeres, wie das Gute um des Guten willen, hat überhaupt in der lebendigen Wirklichkeit nicht Platz* - ce bien trouve refuge dans un cœur vivant.

Dans nos parcours vitaux, l'esprit impose des contraintes et pose des jalons, le cœur dispose des commencements et l'âme transpose les horizons en firmaments. *La raison peut nous avertir de ce qu'il faut éviter, le cœur seul nous dit ce qu'il faut faire* - J.Joubert.

Le bien n'est jamais dans les buts, ceux-ci sont toujours louables. Il l'est encore moins dans les intentions, celles-ci qui sont toujours hypocrites. Il est dans la nature des contraintes, que je n'ai même pas besoin de résoudre, pour les accepter. *La grandeur de l'ame n'est pas tant tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se circonscrire* - Montaigne.

Dans le monde futur, il n'y aura pas de contraintes morales, chacun consacra, librement, au moins 7% de ses revenus aux œuvres de charité, ne demandera jamais plus de 3% d'intérêts sur les prêts octroyés à ses enfants et versera des sommes correctes sur le compte de sa mère renvoyée dans un mouiroir. Des siècles de l'art on passa au siècle-dollar.

Le vice - se servir de la fontaine du bien comme de l'eau courante, d'un système d'irrigation ou d'arrosage, y voir un outil ou un moyen ; la vertu - mourir près d'elle, les mains et les genoux pliés, y voir une noble contrainte.

Ce qui distingue les passions, ce n'est pas la part de vertus ou de vices, mais le milieu de leur exercice - la certitude de l'action ou le vague du rêve, le réel ou l'idéal, le plaisir des yeux ou la volupté du regard. *Les*

passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour - Chateaubriand. L'amour actif est source de tant de scélératesses, et l'orgueil passif – de tant de noblesse.

La vie veut me soumettre à la loi éthique, et l'art me conjure à suivre la liberté esthétique. Le choix est entre la honte et la noblesse, entre L.Tolstoï et Nietzsche, être fidèle à la vie, en l'élargissant à l'art, ou la sacrifier, en la rehaussant par l'art.

Toutes ces misérables quêtes de l'absolu s'avèrent être, paradoxalement (car s'opposant au culte du mot), du pur verbiage, débouchant sur de plates formules, de plats consensus, de plats ésotérismes. En revanche, la quête de la forme, se moquant de démarches métaphysiques, aboutit si souvent à de beaux reflets d'un absolu esthétique et même éthique, au saint langage et à la sainte consolation, qui sont l'essence même d'une philosophie noble.

L'homme de troupeau, c'est l'homme fort ; la pitié reste l'apanage de l'homme noble en déroute ; les valeurs sans prix ne gagnent rien dans une transvaluation ; l'intelligible est un matériau de l'art plus souple que le sensible - quand on comprend tout cela, on ne garde de Nietzsche que ses métaphores et l'on jette sans regret, à la poubelle, ses *pensées*.

Nous avons peut-être deux âmes : une forte et héroïque, sachant faire des sacrifices, et une faible et sainte, osant la fidélité. Elles auraient deux canaux d'échanges : l'ironie face à la force et la pitié pour la faiblesse. Dans la pitié, la noblesse fait que l'âme sacrifie sa force impure à la pure faiblesse.

Un homme fort et sociable prônant la morale *nietzschéenne* ne peut être qu'un salopard ; elle n'est noble que chez ceux qui, comme Nietzsche lui-même, sont et se sentent infiniment seuls et faibles.

Je reconnais facilement une grandeur des mots ; celle des idées est

beaucoup plus incertaine ; quant aux actes, la violence, le hasard et la pesanteur y sont pris pour la grandeur. *La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes* - Montesquieu - la grandeur est indissociable du Bien : là où le Bien est absent, la grandeur l'est davantage.

Que peut-on être *naturellement* ? On peut être naturellement bête, bas, mesquin, mais l'intelligence, la hauteur, la grandeur réclament l'artifice. Je ne vois qu'une seule exception à cette affligeante liste - on ne peut être homme du bien que naturellement ; toute méchanceté est artificielle.

Le bien n'est qu'un appel passif de l'amour ; l'amour, comme le beau, a pour organe - l'âme fière, tandis que le bien loge dans le cœur chétif. Rien de commun, en revanche, entre le bien et le beau : le beau a aussi bien sa source que ses effets, pleins de grandeur et de puissance, tandis que le bien n'a qu'une source, vouée à la faiblesse et à l'inabouti. Et Plotin : *Le Bien est l'au-delà et la source du Beau* - ignore, que l'au-delà du Beau est l'esprit et sa source - l'âme.

Ce qui, matériellement, existe aurait dû se confier à la technique et à la routine ; l'art créateur, lui, aurait dû s'attarder surtout sur ce qui n'existe pas : Dieu, l'amour, le bien – bref, la musique éphémère défiant le bruit du réel. Et alors on comprendrait Baudelaire : *Le bien est toujours le produit d'un art.*

La liberté dans notre métaphysique : le bien n'est pensable que grâce à la liberté de faire des sacrifices ; le vrai ne se fixe que dans la fidélité au langage, au libre arbitre dans la construction de modèles ; mais le beau n'a aucun rapport avec la liberté, l'art est une liberté en soi.

Pour mieux comprendre ce qu'est la liberté, compare la relation entre la masse et l'énergie, en physique, avec celle entre le corps et l'âme, en éthique, - tu verras tout de suite, que dans le second cas aucune fonction

continue, aucune causalité directe entre ces substances, ne sont possibles, contrairement au premier cas. La notion de saut, de rupture ou, mieux, de sacrifice, est indispensable, pour juger de ma liberté.

Ma liberté éthique peut être pragmatique ou mystique. Dans le premier cas, le choix libre coïnciderait avec la poursuite de mes intérêts rationnels. Dans le second, le choix impliquerait un sacrifice de ces intérêts. Je ne prouve ma liberté que dans ce second cas. Et que penser de cette *liberté* : *tu es libre, quand c'est par toi seul que tu es déterminé à agir (res libera dicitur quæ a se sola ad agendum determinatur - Spinoza)* ? - mais c'est la définition même du comportement robotique ! Même un robot coopératif est plus humain...

Pauvreté du dictionnaire : la liberté-grâce de l'esthétique n'a pas grand-chose en commun avec la liberté-ascèse de l'éthique et encore moins - avec la liberté-regard de la mystique.

La liberté, dans les affaires de l'amour ou du bien, ne sert à rien ; dans les deux cas on subit un profond esclavage, qui nous fait rêver de hauteur ; dans l'amour, on devient regard, pour voir dans l'objet adoré toute la beauté du monde, et dans le bien, on devient ouïe, pour écouter sa conscience silencieuse et désorientée.

Il n'existe ni vérité absolue, ni liberté absolue, ni beauté absolue ; il n'existe que le bien absolu, puisqu'il n'est traduisible dans aucun autre langage que celui de notre cœur, avec sa muette et irréfutable éloquence. Mais tout ce qui est beau est bon : *Ce qu'on dit sur 'beau' s'applique à 'bon'* - Wittgenstein - *What has been said of 'beautiful' will apply to 'good'*.

Ma vie étant ponctuée par mes débandades, les plus anciennes perdent de leur intensité. D'où des nostalgies du passé, du bien passé ; ce qui est absurde, le bien étant atemporel, tandis que le mal s'incrute nettement dans le temps.

La merveille du Bien, cloîtré dans le cœur, se confirme par la merveille de la larme, qui inonde les yeux, lorsque le cœur se met à vibrer. Quel génie fallait-il au Créateur, pour inventer une telle liaison ! *Si la nature nous donna les larmes, c'est que, sans doute, elle envisageait de nous munir d'un cœur tendre* - Juvénal - *Mollissima corda humano generi dare se natura fatetur, quæ lacrymas dedit.*

La joie la plus secrète du cœur est dans la sensation de la présence, dans son sein, du Bien énigmatique ; en contre-point, l'esprit se remplit de mélancolie, à cause de l'absence des astres au milieu des idées et des actes ; pour que ma création soit équilibrée, elle devrait se fier à l'âme, pleureuse à l'intérieur et joyeuse à l'extérieur.

L'âme est pleine de flèches et de vecteurs, pour mes goûts, mes élans, mes préjugés ; mais le cœur n'a que quelques points indéfinis, témoins d'un Bien immatériel, intraduisible ; à la hauteur d'âme et à la profondeur de cœur, l'esprit apporte des horizons des idées et des actes. *La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon* - Hugo. Dans la conscience, le Français voit l'esprit, l'Allemand – le cœur, le Russe – l'âme. Tous les tourbillons, aujourd'hui, se calmèrent dans une platitude.

En politique, le cœur est toujours à gauche, la raison - à droite. La pitié vient du cœur, la justice - de la raison. La honte, qui t'empêche d'encenser le berger lauréat, le haut-le-cœur, qui te retient de vanter le mouton ruminant les lauriers. Qu'il est ennuyeux de porter la cervelle du loup et la tendresse de l'agneau !

La vraie pitié est indissociable du sentiment de sa propre honte ; sans celle-ci, celle-là n'est que de la sensiblerie. Dans l'action, la honte est de la juste pudeur, et dans la réflexion - de la justice pudique ; et puisque les deux seuls dons, que Zeus voulut répartir équitablement parmi les hommes, furent la justice et la pudeur, la honte est primordiale, pour que

le feu humain de Prométhée ait une coloration divine. *La vertu supérieure n'est pas vertueuse, la vertu inférieure ne quitte pas la vertu* - Lao Tseu.

Comme la poésie nous soulève par son inspiration de l'inexprimable, le bien nous touche par la conscience de sa propre impossibilité, ou plutôt de celle d'émaner de nous-mêmes : *le bien réel ne peut venir que du dehors, jamais de notre effort* - S.Weil. Nous ne pouvons irradier que la pitié : *La pitié est un retour vers nous-mêmes* - La Bruyère.

Le sens de la pitié commence par le renoncement à l'ambition, c'est pourquoi les femmes ont la dent moins dure que les hommes. Le sens du beau commence par le visage de femme, c'est pourquoi il y a si peu de femmes-artistes et pourquoi, pour certains, la *vérité* occidentale est *dévoilement* d'Orientales.

L'homme parfait : une fusion entre Rousseau (la pitié de l'homme naturel) et Cioran (l'ironie de l'homme inventé). Les grands imparfaits : Nietzsche - le faible sans pitié, et Valéry - le fort sans ironie.

La bonne pitié ne cherche ni à consoler ni à comprendre, mais à vivre en exalté l'absence de remèdes. *D'un côté - la tristesse, les passions déchaînées, de l'autre - la consolation, la simplicité ! Voici la seule harmonie possible* - K.Léontiev - *Горести, буря страстей с одной стороны, а с другой - утешения, простота ! Вот единственно возможная гармония.*

La pitié, aux yeux de l'homme moderne, désigne un faible, et son inquiétante hantise, c'est d'en faire partie. Il préfère la justice du robot à la pitié de l'homme.

De l'irréductibilité des sens : dans le bien, le beau ne doit jouer aucun rôle ; dans le beau, il faut aller au-delà du bien. La pitié est la valeur extrême du bien, il faut donc aller même au-delà de la pitié, devenir

impitoyable - tel est le message - nullement anti-humaniste ! - de [Nietzsche](#) ! Mais la pitié est aussi une des valeurs extrêmes du vrai, *qui nous conduit sur les bords privés de mots, où subsistent seules la pitié, la tendresse et l'amertume* - [Valéry](#).

Qu'est-ce qui est à l'origine de l'homme, la chute d'un ange ou la socialisation d'un prédateur ? La première version, la [rousseauïste](#), est invraisemblable, le progrès global paraissant être une norme. Mais la seconde hypothèse voudrait dire, que [Nietzsche](#) a raison, et que la pitié mène à la décadence, à la chute. Seulement, il ne faut pas oublier, que sans la pitié, la société ne peut converger que vers deux modèles : le mouton et, en second lieu, - le robot, les deux espèces ignorant aussi bien la chute que l'essor. La méfiance face à la pitié ne date pas d'hier : *Le but du poète est de nous guérir de la pitié, source de tous les maux* - [Aristote](#). Cette manie de paraître fort, que tu partages avec [Nietzsche](#), vous vient du mauvais culte de la tragédie ; la pureté ou l'intensité seraient incompatibles avec la faiblesse ; heureusement, le christianisme reste le dernier à prôner la compassion pour le vaincu. Les cœurs en bronze, hélas, évincèrent les cœurs brisés.

Ma gentillesse, ma probité, ma compétence – je me mets à les décrire, en toute authenticité, sans dissimulation aucune, et la sottise de cette opération m'inonde de honte. Non seulement ma conscience découvre des failles morales dans ces vertus empiriques, mais, ce qui s'avère décisif, ma plume trouve des qualités paradoxales dans les valeurs contraires. C'est ainsi que naît la volonté de puissance : l'approfondissement de l'éthique et l'élévation de l'esthétique.

L'explication de la paix d'âme du salaud d'aujourd'hui : contrairement aux époques précédentes, il ne voit plus les bleus, plaies et bosses de ses victimes. Le bâton pesait sur la conscience beaucoup plus que le papier et les cartes de crédit. *La conscience tranquille nuit à la santé de l'âme* (Euripide) et finit par l'étouffer. Et sans l'âme, c'est à dire sans conscience,

ils vivent en torpeur, sans connaître la honte : *Les blessures de la conscience ne se cicatrisent jamais* - Publilius - *Cicatrix conscientiae pro vulnere est.*

La voix du beau est tournée vers la hauteur extérieure, elle s'y matérialise sous forme de création ou de goût ; la voix du vrai est au bout de la langue, elle peut se contenter même de la platitude. Mais la voix du bien n'est destinée qu'à notre profondeur intérieure ; projetée à l'extérieur, sous forme d'actes ou de raison, elle n'engendre que la honte et le désespoir.

La morale articulée, servant de justification de nos actes, n'a pas grand-chose à voir avec la morale inarticulée, cette valeur métaphysique, à l'origine de nos péchés, de nos hontes et de nos enfers. On a raison de bannir la première de nos meilleures sources, mais il n'est donné à personne d'endiguer le flux de la seconde, flux né dans des hauteurs inconnues des actes. *La source du bien est en toi-même. Elle ne cessera pas de jaillir tant que tu la creuses* - Marc Aurèle. Ceux qui, avec leurs mains, s'y adonnent finissent par troubler et boucher cette source. Il faut ne la toucher, ne l'entretenir qu'avec le regard de mon cœur, qui, au lieu de l'approfondir par le *faire*, la rehausse par l'*être*. Je peux élever cette source à une bonne hauteur, sans bouger mes bras ; méfie-toi de largeurs, longueurs et surtout profondeurs, désintéresse-toi des embouchures, laisse-toi porter par l'onde, ce rythme, fidèle à la source.

Dieu plaça en nous un ver du remords et de la honte. Toute la modernité s'efforça de nous en débarrasser, en envahissant nos oreilles de bruits rassurants et endormants. Mais *la bonne conscience est une invention du démon* – A.Schweitzer. Toute la philosophie de l'Antiquité fut au service du Malin, tandis que *le philosophe doit être la mauvaise conscience de son temps* - Nietzsche - *der Philosoph hat das schlechte Gewissen seiner Zeit zu sein*. Tant que le bon droit n'est qu'écrit, son encre se substitue au

sang. Le sang ne charrie que le remords. La bonne conscience est une question de circulation.

La logique rend limpides nos rapports avec le vrai ; le goût justifie nos enthousiasmes face au beau ; mais rien ne calme nos hontes et nos doutes devant l'énigme du bon - ni la volonté ni l'humilité ni la justice ne peuvent y être juges. Et la philosophie, au lieu des litanies pseudo-logiques à la gloire de la vérité et des sermons pseudo-esthétiques pour la défense de la beauté, devrait se pencher, avant tout, sur les prières balbutiantes au nom du bien.

Le vrai sentiment de honte ne naît pas des aveux accablants, mais du constat, que tout aveu est un faux témoignage, aucun verbe n'ayant assisté à notre *crime d'être né* (P.Calderón, G.Trakl ou Cioran). L'omniprésence du remords, au cours de la vie, me signale que la vie elle-même porte les stigmates de cette faute.

La paix d'âme devint une épidémie, tempérée par l'indignation réglementaire. La résignation et la honte quittèrent les hommes d'aplomb et sans péché. Tous les écrivains prient sur la science, aucun n'interpelle les consciences. *Les bons écrivains sont les remords de l'humanité* – L.Feuerbach - *Die echten Schriftsteller sind Gewissensbisse der Menschheit*. La bonne écriture part de l'aveu honteux, que nos rêves ne se laissent reproduire ni en un geste ni en un acte ni même en un mot, qui est cependant leur ultime chance. La mauvaise littérature se dévoue à l'enterrement du rêve et à la proclamation des droits de l'acte.

Une consolation : rester fidèle au Bien inexprimable ; mais le bien, traduit en actes, est inconsolable.

Les *moralistes* peignent les horizons visibles – les aphorismes, les cibles ; les *esthètes immoralistes* s'envolent vers le firmament invisible – les maximes, les cordes tendues.

L'attitude inepte : vilipender le progrès en brandissant les noms de la St Barthélémy ou de l'Holocauste. La seule régression, qui vaille la peine d'être épinglée, est l'automatisme de la bonhomie. *Nous sommes automates dans les trois quarts de nos actions* - Leibniz - ce taux (qui fut de moitié-moitié chez Pascal), aujourd'hui, décupla : *L'homme tourne à l'automate ; tout y sera, moins l'esprit ; cette loi est celle du troupeau* - A.Suarès - ce qui t'échappa, c'est que l'esprit même, aujourd'hui, tourne au troupeau. Les cœurs y sont illégitimes, et les âmes - orphelines.

Ne regrette pas de ne pas t'appartenir. Regrette de ne pouvoir te donner.

On s'aperçoit un jour, que tout ce qui est perfectible en l'homme n'est que secondaire. Et que l'essentiel est incorrigible, irréparable et immuable. On abandonne, avec regret, L.Tolstoï et se joint, à son corps défendant, à Dostoïevsky. On oublie la révolte bruyante, pour vivre de l'acquiescement musical.

Le bien - tout ce qui me rend capable de fidélité ou de sacrifice. Et l'intersection n'est jamais vide. Le sacrifice se prouve par détachement du visible, la fidélité - par attachement à l'invisible. *La vie est un combat entre sacrifice et fidélité, entre reconnaissance du commun et préservation de l'individuel* - H.Hesse - *Das Leben ist ein Kampf zwischen Opfer und Trotz, zwischen Anerkennung der Gemeinschaft und Rettung der Persönlichkeit.*

Les balivernes nietzschéennes sur le surhomme et sur la volonté de puissance proviennent de sa méprise : il prit la recherche de la vérité - effectivement, une manie des sots ! - pour la morale (qui suppose le respect du faible et le sacrifice par le fort). Heidegger, en n'y voyant que la machine, fut plus lucide : *La vérité de l'être revendique le sacrifice de l'homme* - *Die Wahrheit des Seins nimmt das Opfer des Menschen in Anspruch* - de deux concepts cadavériques résulte ou, plutôt, surgit le

geste vital, le sacrifice, ce concept vital appelant, en général, au renoncement du geste ou même au suicide en musique : *La mort est la hauteur insurpassable de la vérité de l'être dans le chant du monde* - Heidegger - *Der Tod ist das höchste Gebirg der Wahrheit des Seyns im Gedicht der Welt.*

On me juge le mieux, lorsque je me donne ; mais dans ce que je donne, c'est à dire dans mon offrande en tant qu'œuvre, on ne perçoit que la *direction* vers moi, ou mon soi déjà articulé, jamais mon soi inconnu, celui qui me poussait à me donner - un cercle vicieux, c'est ce que voulaient dire Nietzsche ou Sartre : *On se perd en se donnant.*

Il est si facile, aujourd'hui, d'être juste, qu'on en oublie d'être bon - c'est à cela qu'aboutit celui qui pense que : *Être bon est chose facile, le difficile c'est d'être juste* - Hugo.

Le bon et le juste ne sont que d'arbitraires et relatives projections des absolus Bien et Justice. Et Maître Eckhart y est étonnamment bête : *La bonté s'engendre dans le bon, et cela est également ainsi du vrai et de la Vérité, du juste et de la Justice, du sage et de la Sagesse* - *Die Güte zeugt sich in dem Guten, das gilt auch ebenso von dem Wahren und von der Wahrheit, von dem Gerechten und von der Gerechtigkeit, von dem Weisen und von der Weisheit.*

La merveille de l'éthique humaine est la reconnaissance que le bien le plus irrécusable loge dans nos faiblesses, jusque dans notre immobilité. Mais cette reconnaissance demande de la force, même si notre faiblesse est plus humaine, c'est à dire divine, que la force : *L'homme n'est pas une force, mais une faiblesse au cœur de l'être* - M.Merleau-Ponty.

Ce ne sont ni les passions ni les idées qui changent le monde, mais une mauvaise inertie chargée d'un bon fatalisme. Toute accélération de l'histoire moderne est tangente et contingente. Par ailleurs, l'idée devrait

n'être qu'enveloppement d'une passion, comme *les passions ne seraient que les idées au premier stade de développement* – M.Lermontov - *страсти не что иное, как идеи при первом своём развитии.*

Oui, nous sommes, tous, sortis de la tragédie grecque ; mais les lignes d'héritage divergèrent : de la *culpabilité innocente* d'Œdipe ou de Prométhée, les uns s'accrochent à l'innocence, décrétée par une loi extérieure, d'autres se morfondent dans la culpabilité, né d'un chaos intérieur. On est livré au robot ou à l'aigle. Au feu prométhéen, le robot d'aujourd'hui préfère les saloperies œdipiennes, face à ses parents, ou les exploits œdipiens, face aux Sphinx mécaniques.

Tant que j'habite la réalité, c'est à dire l'action, la mauvaise conscience me suit ; on ne peut la calmer qu'en plongeant dans le rêve : *Je sais que je suis enchanté ; cela suffit, pour garder ma conscience en paix* - Cervantès - *Yo sé que voy encantado, y esto me basta para la seguridad de mi conciencia.*

Ni [Socrate](#) ni [St Augustin](#) ni Montaigne ni [Rousseau](#) ni [Kant](#) ni [L.Tolstoï](#) ne brillent par des actions, qui découleraient de leurs idées. On ne doit juger les hommes d'après leurs pensées, et encore moins d'après leurs actes, mais d'après leur talent de rendre un fond de bonté - par une forme de beauté !

La vertu, aujourd'hui, est si bien calculée, si sage et presque intelligente, que, sur ce fond, le vice apparaît comme plutôt sympathique et naturel. On n'est plus au bon vieux temps, où n'importe quel Pécuchet, ayant effleuré quelques almanachs, pouvait clamer que la vertu *est belle, car le vice est bien bête* - Flaubert.

Peut-on être caressant, le ventre creux ? Il y a plus de chances de tomber sur un tendre chez les affamés que chez les rassasiés. Tous les pieux appels de remplir les estomacs avant les têtes, pour améliorer l'humanité,

donnent à l'estomac rempli un poids démesuré et vident la tête de tout doute impondérable.

La confusion entre être *bon* et être *bon pour* quelque chose (confusion héritée, peut-être, de Platon et de son *agathon* : *L'essence de l'idée platonicienne est de rendre bon pour quelque chose* - Heidegger - *Das Wesen der idea ist, tauglich zu machen*), elle explique la perte de prestige du bien en Occident ; le russe, avec ces deux termes nettement séparés (*хороший* et *добрый*), continue à y voir quelque chose de sacré.

Le *devoir* moralisateur chrétien, enseigné pendant deux millénaires, de St Paul à Hegel, fut battu en brèche par Nietzsche - vers le *vouloir*, et par Valéry - vers le *pouvoir*, qui, curieusement, se rencontrent dans la *volonté de puissance*.

En morale, comme en intelligence, les plus belles poses ou idées, surgissent des représentations et non pas des interprétations ; Nietzsche, qui ne voit que des interprétations, est un mauvais juge et de l'une et de l'autre ; il resta au-delà et du bien et de l'intelligence ; il ne lui resta que la musique, mais qui est au-dessus de tout.

Tout est dit ; le droit de créer des valeurs est une misère, puisque toutes les valeurs passèrent déjà en revue ; il ne reste que des vecteurs, c'est à dire l'indicible, qui ne vaudra que par son chant ou par sa musique ; aux valeurs marchandes ou marchantes, on ne peut opposer que des vecteurs, qui nous mettent en danse ou nous rendent sans prix.

Le pauvre ne hurle plus, puisqu'il n'y a plus d'oreilles compatissantes ; il ne clame plus, il réclame.

La certitude de notre débâcle finale rend vitale la tâche principale de la philosophie - la préservation de l'enthousiasme dans notre regard sur le monde (pour faire de nous des *envoûtés éternels* - A.Artaud). Même si nos maux essentiels sont incurables, la philosophie, c'est un poème de la

santé opposé aux théorèmes de la maladie. Et puisque aucun système éthique ne nous sauve de l'abattement, la philosophie ne peut compter que sur l'esthétique, pour reconnaître, humblement, qu'elle cherche à faire accepter le cosmétique pour le thérapeutique. La philosophie doit être de l'hypocrisie salubre, anesthésiante, droguante.

Sur son lit de mort, personne ne regrette de ne pas avoir tout fait pour sa carrière. Mais tous regrettent de ne pas avoir tout fait pour leur âme. Que la vie soit faite pour le bon et pour le beau, et non pas pour l'utile, est un joyeux mystère pour un poète, toujours renaissant, et un macabre problème pour un goujat agonisant.

Devant les assauts méthodiques de la machine, le bien, avec le beau et le mystère, fait partie des derniers bastions. On ne peut plus, hélas, claironner en les déclarant inexpugnables ou imprenables. Un travail de sape introduit dans nos châteaux assiégés des hérauts de charité proclamant la conscience en paix, des mercenaires de la joliesse dressant des étendards mercantiles, des messagers pseudo-mystérieux porteurs d'images cryptiques à usage mécanique.

La noblesse de la bonté consiste à vouloir être bon sans retour et même en pure perte. Il est des courants, dont la destinée serait de nous traverser, sans que nous en infléchissions le sens ni la vitesse. Comme si notre mission n'était que d'en garder l'inaltérable pureté. Être une rive connaissant mieux le fleuve que ne le font ses flots.

L'intelligence nous commande l'intérêt d'une société sans cœur, car générant un PNB supérieur. Il faudra bientôt nous décérébrer, pour que nous retrouvions l'idée de tendre une main à celui qui tombe. Aujourd'hui, on reconnaît un homme intelligent par la qualité de sa nourriture, de ses vacances et de son argumentation justifiant le refus d'aumône.

Pourquoi un cœur d'or peut-il mener à un art impitoyable ? Parce que l'art,

c'est l'oubli des mystères autour des idées et la tentative d'en recréer d'autres autour des mots. L'art, c'est revêtir la nudité de nos premières images et de mettre à nu notre dernière honte. Habilleur de ce qui n'existe pas, déshabilleur de ce qui, hélas, existe.

Il faut avoir vécu une inexorable solitude, pour comprendre, qu'un cœur tendu vers l'intérieur mérite davantage l'aumône qu'une main tendue vers l'extérieur. L'ultime ressource du solitaire - vouer au ciel sa charge de bien. Quand celle-ci est ressentie comme un fardeau sans destinataire, c'est le comble d'esseulement et de désespoir.

Le mérite principal du bien n'est pas dans l'évanouissement de la souffrance, mais dans le rehaussement de son lieu. Je souffre moins du mal, qu'un autre m'inflige aveuglement, que du bien, que mon cœur se figure et que ma main défigure. En fait de fidélité, rien n'égale le regard. En fait de sacrifice - le bras tombé.

Après avoir agi, aie la honte devant le mal que tu as accompli, et réjouis-toi de l'idée du bien - Pythagore. Le vrai bien, le bien irréel et irrésistible, celui qui est déposé dans notre cœur par une main divine, est hors toute action ; le vrai mal, le mal réel, qui se crée à chaque mouvement de nos mains, accompagne l'action et se multiplie dans l'absence de ta honte après l'action. Se réjouir de la voix du bien, y entendre une vraie musique divine, est le meilleur tribut au seul bien réel, le bien mystique, incompréhensible, profond. Il faut beaucoup de hauteur, pour en être capable.

Comment s'appelle le pays, où l'on mélange et oublie la justice et le bourreau, et s'apitoie sur le bagnard et le pendard ? La Russie. Que l'Asie cherche son nirvana en s'oubliant, que l'Europe trouve sa paix en fouillant sa mémoire - la Russie n'a plus ni mémoire ni oubli, ces facultés mécaniques, - elle réinterprète ce qui n'a plus de représentation.

N'importe qui peut faire du bien, il suffit d'être fidèle au poids des habitudes ; pour être bon, il faut un sacrifice, il faut renoncer à peser et à encenser l'action. Le meilleur départ du bien se trouve sur ton front qu'auréole la honte ; le pire - dans une main traduisant un dessein de la cervelle au repos. L'action est pour le bien ce que le fard est pour le sourire.

La charité est bien vue par la cité ; elle rend les canines et griffes presque aimables, anime les jours des affamés et calme les nuits des repus. La fraternité aristocratique ne promet qu'une déchirante liberté des vaincus ; la liberté démocratique apporte la lisse fraternité entre esclaves et maîtres. Sur tous les abattoirs flotte le drapeau rose du bien public.

Le synonyme du bien est la honte. C'est en rougissant aux mêmes lieux ou instants que je reconnais mon proche. Aux hommes à bonne conscience, au front plissé et au cœur en bronze, la proximité est question de topologie monétaire et tribale. Plus l'étranger m'est proche, plus proche je suis du bien. En me reconnaissant dans les lépreux je me rapproche de la santé.

Peut-être la seule forme d'action qui ait des chances de ne pas nous faire rougir, c'est : *Le bien consiste à transgresser la lettre de la loi, pour rester fidèle à l'esprit de justice* - Thomas d'Aquin - *Ideo essent portae aperiendae, contra verba legis, ut servaretur quam legislator intendit.* Toute inertie nous conduit sûrement au mal ; le bien ne s'ouvre qu'à la liberté transgressante. Le bien, c'est la préférence donné au fond, au détriment du fondé, - la liberté avant la justice.

Difficile, pour un ironiste, d'en appeler à la munificence. À moins de marquer du rouge crocodilesque le front et les yeux. Le cynique veut le bien et en discourt, le stoïque le peut et le voit, l'ironique le doit et lui fait la nique. Le bien, pour lui, sort, placide, du dédale du cœur, pour s'égarer, penaud, dans la droiture des actes.

Il est très facile de se rendre compte qu'on n'est plus amoureux : on perd l'envie d'être bon avec tout le monde et l'on se résigne à être une crapule comme tous les autres. Aimer, c'est sentir, que tout le bien et tout le beau se donnent rendez-vous aux bouts des doigts ou des yeux aimés. Savoir se passer de juges et de justice.

L'homme de bien est plus soumis au doute que l'indifférent, car la logique du robot ne connaît que des certitudes. La traduction du motif en geste a beau se réclamer de la bonne volonté, leurs verbes ne se déclinent pas sur les mêmes registres et produisent des messages incompatibles, des mélodies qu'il est impossible d'écouter simultanément.

Associé à la bonté, tout mot transforme en vaudeville ce qui avait de bonnes chances de rester comédie. Le mot est aussi impuissant avec le bien qu'avec le bonheur : il devrait les priver de leur côté actif, désir et vouloir, et les voiler d'une épaisse passivité - pudeur et devoir. Le succès des tragédies prouve, que le meilleur outil du mot est la négation.

Les vérités vivent dans un pays où l'on ne reçoit qu'un seul ambassadeur des hommes, leur cerveau. La bonté, comme la beauté, y sont des agents secrets, pour faire parler le vrai, méfiant et évasif. Au lieu d'envahir la vérité, il vaut mieux lui imposer des échanges de type colonial : ses matières premières contre ton savoir-écrire.

Au-dessus du beau - la vaste création ; au-dessus du vrai - le savoir profond ; au-dessus du bien - la hauteur vide. *Si l'âme ne peut poursuivre sa course au-dessus du Bien, c'est qu'il n'y a rien au-dessus* – Plotin. Le bien est intouchable – il domine le beau et le vrai, sans disposer d'aucune arme visible.

Au royaume des pensées règne l'esthétique, et dans celui des actes - l'éthique. Dans le premier, ce qui est beau est toujours bon ; dans le second, il n'existe aucune équation de ce genre, et le mal y est toujours présent, au moins en tant que résidu de tout acte. La vente d'indulgences

fut toujours une activité lucrative, dans les sociétés tyranniques. La première vertu commence par la reconnaissance qu'il n'existe pas d'actes vertueux ; il vaut mieux la statufier dans une pensée en bronze.

Le mal se cache dans le bien, je l'extirpe et le bien me quitte. J'aurais *fait* le meilleur, d'autres juges l'auraient condamné, d'autres yeux y auraient *vu* le pire. Le conflit n'est pas entre ma liberté et la pensée, il est entre mon bras et ma tête. Et il n'est jamais certain, qui, entre les deux, est plus séculier ou plus spirituel. *Je vois le meilleur, l'approuve et fais le pire* - Ovide - *Video meliora, proboque, deteriora sequor*. Ce qui est certain, c'est que dès que j'agis, je suis au service de l'acrasie. Le meilleur en moi est peut-être dans la faculté de voir le pire dans ce que d'autres, en moi, saluent. La cervelle est un bon interlocuteur des yeux ou des bras, elle n'en est néanmoins pas un intermédiaire fidèle. C'est à Adam et Ève que nous devons le passage fatal du choix entre bon et meilleur vers celui entre bien et mal.

Notre contemporain dit, en citant l'Histoire, que plus on veut apporter de la santé aux pensées des hommes et plus l'émotion de l'homme en sort malade. L'homme devint atrocement robuste côté cervelle et lamentablement flasque côté cœur. Jamais l'humanité ne faisait autant de bien social et jamais elle n'était aussi froide.

La raison n'est qu'un témoin de l'amour, c'est l'âme qui en est la nourrice. Avec le dépérissement des âmes, la raison se substitua à elles. Jadis malveillante : *La raison contre l'amour ne peut chose qui vaille* - Ronsard - elle en est, désormais, imposteuse.

Tout ce qui est rendu possible grâce à la puissance monétaire, que ce soit la charité réglementée ou la vindicte contre des rapaces moins agiles, ne peut être que du vice. Les bonnes et pieuses intentions des riches se trouvent, pourtant, dans cette formule horatienne : *Des sous d'abord, des vertus - après - Virtus post nummus*.

- *Bien intraduisible* -

Index des Auteurs

Adorno Th.	126,130	Céline J.F.	15	St Grégoire de N.	110
Alain	102	Cervantès M.	67,109,145	Che Guevara E.	6,12
Anaxagore	17	César	17	Guittou J.	17
Arendt H.	18,60,106,121	Chamfort N.	II,XXIV	Hamann J.G.	61
Aristote	XVI,XVIII,4, 13,14,17,56,92,94, 97,101,105,112,114, 122,131,140	Chaplin Ch.	106	Hegel G.	XV,9,25,38, 50,56,69,79,100,134, 146
Artaud A.	146	Chateaubriand F.-R.	XXII, 27,41,47,64,80,135	Heidegger M.	X,6,25, 34,47,53,94,98,103, 108,124,143-146
St Augustin	XVIII,59, 92,95,96,114,124, 145	Chesterton G.K.	46	Heine H.	34
Bach J.S.	61	Chostakovitch D.	61,62	Héraclite	XVI,56,108, 129
Bachelard G.	116	Cicéron	XVII,67	Hésiode	4
Bacon F.	17	Cioran E.	II,16,41, 51,69,99,139,142	Hesse H.	100,101,143
Badiou A.	X,64,102,130	Claudel P.	122	Hölderlin F.	38,58
Bakounine M.	29	Coleridge S.	43,57	Homère	4,38,57,59,109
Balzac H.	51	Coran	106,106	Horace	VII,54,151
Barthes R.	X	Dante	XIV,61	Houllebecq M.	X,XXII
Baudelaire Ch.	X,126, 136	Debray R.	12,17,23,91, 103	Hugo V.	27,138,144
Baudrillard J.	60,127	Deleuze G.	X,80	Husserl E.	X,9
Beethoven L.	61,72	Démocrite	117	Ibsen H.	10
Bélinisky V.	94	Derrida J.	X	Jankelevitch V.	XI
Benda J.	33,93,119	Descartes R.	XVIII,24, 66,76	Jaspers K.	94
Benjamin W.	23,60	Diderot D.	17	Jean-Paul II	90
Berdiaev N.	VIII,96	Diogène	65,68,103	Jésus	50,71,90,96, 107,118,120,122,125
Bergson H.	XVII,67	Dostoïevsky F.	XII,XII, 45,69,100,100,118, 120,129,131,143	Joubert J.	X,134
Bernanos G.	40,115	M ^{re} Eckhart	144	Jünger E.	10
la Bible	XIX,4,77,121, 131	Einstein A.	VIII,57,71, 106	Juvénal	138
Blake W.	72	Emerson R.	20	Kafka F.	92,103,123
Blanchot M.	108	Enthoven R.	120	Kant E.	XIV,XVI,8,56, 66,98,111,114,124, 128,145
Blok A.	6	Épictète	122	Kierkegaard S.	103,107
Bloy L.	105	Épicure	XVI,56,72	Kipling R.	99
Boèce	17	Érasme	17	Klioutchevsky V.	121
Boehme J.	120	Euripide	XX,140	Kundera M.	9
Böll H.	XVI	Faulkner W.	7	La Bruyère J.	I,II,106, 139
Borgès J.	7	Feuerbach L.	117,142	Lacan J.	104
Bossuet N.	15	Flaubert G.	II,24,145	La Fontaine J.	VII,54,122
Bouddha	XVII,32	Foucault M.	X	Lamartine A.	IX,78
Bounine I.	XII	Fourier Ch.	25,106	Lao Tseu	XVII,32,36,85, 109,139
Bourdieu P.	28	France A.	122	La Rochefoucauld F.	I, II,43
Broch H.	45	Freud S.	39,42,71	Leibniz W.	17,143
Byron G.	41,125	Gary R.	114	Léontiev K.	139
Calderón P.	142	de Gaulle Ch.	17	Leopardi G.	VI,28,41
Camus A.	XI,55	Goethe J.W.	XVI,9,41, 60,86,127		
Carroll L.	89	Gracián B.	17		
Caton	132	Grass G.	28		
Celan P.	42				

Lermontov M. 41,145
 Levinas E. V,X,80,81,89,98,129
 Lichtenberg G. XIII
 Lombard P. 63
 Luther M. XVIII,54
 Lyotard J.-F. 56
 Machado A. 7,110
 Machiavel N. 17
 Maïakovsky V. XIII,6,12,38
 Malraux A. XIII,XVI,XVII,17,30
 Marc Aurèle 111,141
 Mann Th. 42
 Marot N. 54
 Marx K. XV,3,26,27,28,30,33,71
 Merleau-Ponty M. 144
 Michel-Ange B. 17,61,111
 Mitterand F. 17
 Modigliani A. 21
 Montaigne M. 134,144
 Montesquieu Ch. 136
 Morgenstern Ch. 45
 Mozart W.A. 61
 Musil R. 99
 Nabokov V. 106
 Napoléon B. 21,25,98
 Nietzsche F. IV,XVII,XXII,13,17,25,27,31-42,61,67-70,90,92,98,101,103,107,108,115,116,120,122,125,129,133,135,139-141,142-146
 Ortega y Gasset J. XXI,41,45,47,53,72,98
 Ovide 151
 Parménide XVI,56
 Pascal B. II,X,48,53,86,88,90,120,143
 Pasternak B. XI
 St Paul 145
 Pavese C. 90
 Pessõa F. XX,60,86
 Phèdre XXII,107
 Pic de la Mirandole 17
 Pierre le Grand 17
 Pindare 5
 Platon VII,XVI,4,9,14,17,32,47,50,56,59,71,72,76,105,118,122,124,125,129,146
 Plaute 69
 Plotin 65,101,136,150
 Plutarque 85
 Popper K. 31,56
 Pouchkine A. XII,29,125
 Protagoras 44,110
 Proust M. XVIII,63
 Publilius 141
 Pyrrhon 17
 Pythagore XVI,56,103,125,148
 Rabelais F. 73,125
 Rachmaninov S. 74,106
 Racine J. 24
 Radichtchev N. XVI
 Renard J. 90
 Ricœur P. X,94
 Rilke R.M. 52
 Rimbaud A. XVII,88
 Rivarol 66
 Ronsard P. 151
 Rousseau J.-J. 8,18,24,103,122,139,140,145
 Ruskin J. 105
 Saint Exupéry A. 22,106
 Sartre J.-P. VII,X,XVI,25,65,69,89,103,105,108,124,127,144
 Schelling F. 6
 Schiller F. 29,108,118
 Schopenhauer A. 68,69,95,101,107
 Schweitzer A. 108,141
 Sénèque 18,24,69,72,88,105,106,114
 Serres M. 83
 Shakespeare W. 104
 Shaw B. 85
 Socrate XIX,105,131,145
 Soljénitsyne A. XVI
 Spengler O. XIII,53
 Spinoza B. 9,66,73,87,97,108,108,122,137
 Steinbeck J. 132
 Steiner G. 42
 Stravinsky I. 93,106
 Suarès A. 81,143
 Suétone 18
 Tagore R. 70
 Tchaïkovsky P. 61,91
 Tchékhov A. XI
 Tennyson A. 101
 St Thomas XVIII,17,149
 Tocqueville A. 14,26
 Tolstoï L. XII,XIII,XIV,3,49,70,88,103,122,135,143,145
 Trakl G. 142
 Valéry P. VI,X,XX,XXIV,16,32,62,70,90,97,98,101,107-110,129,139,140,146
 Vauvenargues L. I,73
 Vico G. 8
 Vigny A. 47
 de Vinci L. 17,59,61,129
 Virgile IX,18,49
 Volochine M. 60,91
 Voltaire A. IX,3,17,24,106
 Wagner R. 29
 Weidlé V. 45
 Weil S. 103,107,139
 Wilde O. V
 Wittgenstein L. XVIII,137
 Woolf V. 7,63
 Zamiatine E. XII
 Zweig S. 57

Sommaire

Préface de R.Debray	I
Avant-Propos	V
Cité sans rêve	3
Hommes-robots	41
Action infidèle	85
Bien intraduisible	117
Index des Auteurs	153